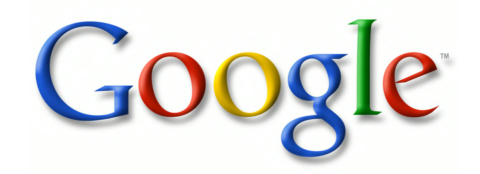




E·D·W·A·R·D
L·O·R·R·A·I·N·E
W·A·L·T·E·R
EL
W
παντα ῥεῖ





LORRAINE
EDWARD
WALTER
πάντα ῥεῖ



ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. HELVETIUS.

TOME II.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. HELVÉTIUS.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée sur les Manuscrits de l'Auteur, avec sa Vie & son Portrait.

DE L'ESPRIT.

..... *Unde animi constet natura videndum,*
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque gerantur
In terris.

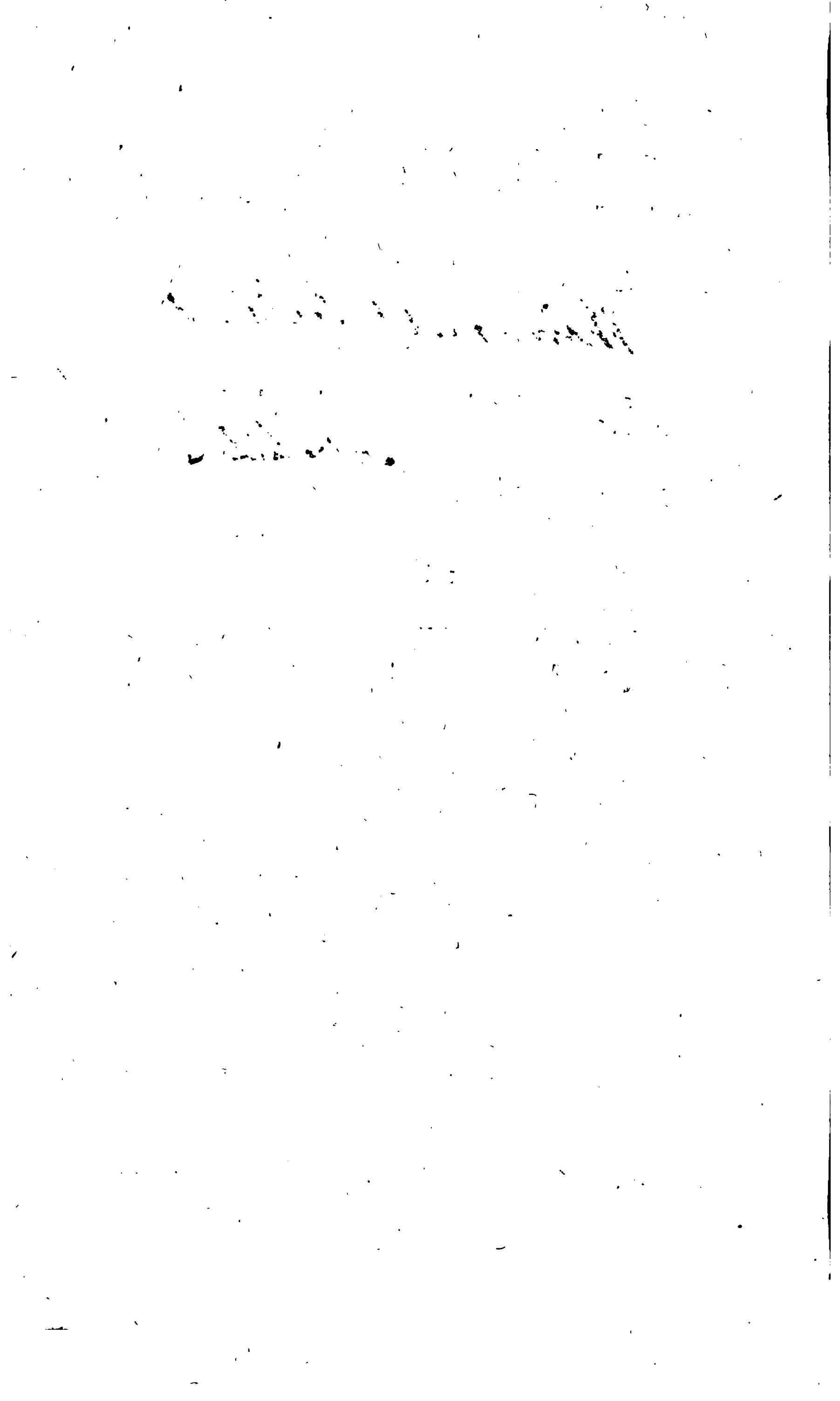
LUCRET. de rerum natura. *Lib. I.*

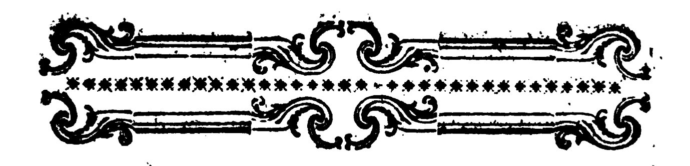
TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.





DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

Si l'Esprit doit être considéré comme un don de la Nature, ou comme un effet de l'éducation.



CHAPITRE PREMIER.

Je vais examiner, dans ce Discours, ce que peuvent sur l'esprit la nature & l'éducation : pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *Nature*.

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuse d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos sens : or, les sens sont les sources de toutes nos idées ; privés d'un sens, nous sommes privés de toutes les idées qui y sont relatives ; un aveugle-né n'a, par cette raison, aucune idée des couleurs : il est donc évident que, dans cette signification, l'esprit doit être, en entier, considéré comme un don de la nature.

Mais si l'on prend ce mot dans une acception différente ; & si l'on suppose qu'entre les hommes bien

conformés, doués de tous leurs ſens, & dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de ſi grandes différences, & des diſpoſitions ſi inégales à l'eſprit, que les uns ſoient organiſés pour être ſtupides, & les autres pour être ſpirituels, la queſtion devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord conſidérer la grande inégalité d'eſprit des hommes, ſans admettre entre les eſprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns ſont foibles & délicats, lorſque les autres ſont forts & robuſtes. Qui pourroit, dira-t-on, à cet égard, occaſionner des différences dans la maniere uniforme dont la nature opere ?

Ce raiſonnement, il eſt vrai, n'eſt fondé que ſur une analogie. Il eſt aſſez ſemblable à celui des aſtronomes, qui concluroient que le globe de la lune eſt habité, parce qu'il eſt compoſé d'une matiere à peu près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raiſonnement ſoit en lui-même, il doit cependant paroître démonſtratif; car enfin, dira-t-on, à quelle cauſe attribuer la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre des hommes qui ſemblent avoir eu la même éducation ?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner ſi pluſieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation; &, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si, par *éducation*, on entend ſimplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux & par les mêmes maîtres; en ce ſens, l'éducation eſt la même pour une infinité d'hommes.

Mais ſi l'on donne à ce mot une ſignification plus vraie & plus étendue, & qu'on y comprenne géné-

ralement tout ce qui sert à notre instruction, alors je dis que personne ne reçoit la même éducation; parce que chacun a, si je l'ose dire, pour précepteurs, & la forme du gouvernement sous lequel il vit, & ses amis, & ses maîtresses, & les gens dont il est entouré, & ses lectures, & enfin le hasard, c'est-à-dire, une infinité d'événements, dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les causes. Or, ce hasard a plus de part qu'on ne pense à notre éducation. C'est lui qui met certains objets sous nos yeux, nous occasionne, en conséquence, les idées les plus heureuses, & nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le hasard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorsque les jardiniers en faisoient jouer les pompes : ce fut lui qui inspira ces jardiniers, lorsque, ne pouvant élever les eaux au dessus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demanderent la cause à Galilée, & piquerent, par cette question, l'esprit & la vanité de ce philosophe : ce fut ensuite sa vanité, mise en action par ce coup du hasard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ses méditations, jusqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la pesanteur de l'air, trouvé la solution de ce problême.

Dans un moment où l'ame paisible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune passion, c'est pareillement le hasard qui, l'attirant sous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, & donna à ce philosophe la premiere idée de son systême : c'est réellement de ce fait dont il partit, pour examiner si la lune ne gra-

vitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent sur sa surface. C'est donc au hasard que les grands génies ont dû souvent les idées les plus heureuses. Combien de gens d'esprit restent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'àme, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chûte d'une pomme !

Je sens qu'on ne peut d'abord, sans quelque peine, attribuer de si grands effets à des causes si éloignées & si petites en apparence (1). Cependant l'expérience nous apprend que, dans le physique, comme dans le moral, les plus grands événements sont souvent l'effet des causes presque imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû, en partie, la conquête de la Perse à l'instituteur de la phalange Macédonienne ? que le

---

(1) On lit, dans l'Année littéraire, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chûte, sa jaquette se retrousse ; un dindon lui donne plusieurs coups de bec sur une partie très-délicate. Boileau en fut toute sa vie incommodé : & de là, peut-être, cette sévérité de mœurs, cette disette de sentiment qu'on remarque dans tous ses ouvrages ; de là, sa satyre contre les femmes, contre Lulli, Quinault, & contre toutes les poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons, occasionna-t-elle l'aversion secrete qu'il eut toujours pour les jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui étoit arrivé, qu'on doit, peut-être, sa satyre sur l'équivoque, son admiration pour Mr. Arnaud, & son épître sur l'amour de Dieu ; tant il est vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la suite de nos idées.

chantre d'Achille animant ce prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la destruction de l'empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII ? que les pleurs de Véturie n'aient désarmé Coriolan, n'aient affermi la puissance de Rome prête à succomber sous les efforts des Volsques, n'aient occasionné ce long enchaînement de victoires, qui changerent la face du monde; & que ce ne soit, par conséquent, aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit sa situation présente ? Que de faits pareils (1) ne pourroit-on pas citer ? Gustave, dit M. l'abbé de Vertot, parcouroit vainement les provinces de la Suede; il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les montagnards, quoique prévenus par sa bonne mine, par la grandeur de sa taille & la force apparente de son corps, ne se fussent cependant pas déterminés à le suivre, si, le jour même où ce prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la contrée n'eussent remarqué que le vent du Nord avoit toujours soufflé. Ce coup de vent leur parut un signe certain de la protection du ciel, & l'ordre d'armer en faveur du héros. C'est donc le vent du Nord qui mit la couronne de Suede sur la tête de Gustave.

(1) Dans la minorité de Louis XIV, lorsque ce prince étoit prêt de se retirer en Bourgogne, ce fut, dit Saint-Evremont, le conseil de Mr. de Turenne qui le retint à Paris, & qui sauva la France. Cependant un conseil si important, ajoute cet illustre auteur, fit moins d'honneur à ce Général, que la défaite de cinq cent cavaliers. Tant il est vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des causes qui paroissent éloignées & petites.

La plupart des événements ont des causes aussi petites : nous les ignorons, parce que la plupart des historiens les ont ignorés eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il est vrai qu'à cet égard l'esprit peut réparer leurs omissions ; la connoissance de certains principes supplée facilement à la connoissance de certains faits. Ainsi, sans m'arrêter davantage à prouver que le hasard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne pense, je conclurai de ce que je viens de dire, que, si l'on comprend sous le mot d'éducation généralement tout ce qui sert à notre instruction, ce même hasard doit nécessairement y avoir la plus grande part ; & que personne n'étant exactement placé dans le même concours de circonstances, personne ne reçoit précisément la même éducation.

Ce fait posé, qui peut assurer que la différence de l'éducation ne produise la différence qu'on remarque entre les esprits ? que les hommes ne soient semblables à ces arbres de la même espece, dont le germe, indestructible & absolument le même, n'étant jamais semé exactement dans la même terre, ni précisément exposé aux mêmes vents, au même soleil, aux mêmes pluies, doit, en se développant, prendre nécessairement une infinité de formes différentes. Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'esprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette conclusion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle se réduiroit, pour ainsi dire, à un *peut-être*, je crois devoir considérer cette question sous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains &

plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la question à des points simples, remonter jusqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'esprit; & se rappeller que l'homme ne fait que sentir, se ressouvenir, & observer les ressemblances & les différences, c'est-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que sa mémoire lui présente; qu'ainsi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse, de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention.





CHAPITRE II.

De la finesse des Sens.

La plus ou moins grande perfection des organes des sens, dans laquelle se trouve nécessairement comprise celle de l'organisation intérieure, puisque je ne juge ici de la finesse des sens que par leurs effets, seroit-elle la cause de l'inégalité d'esprit des hommes ?

Pour raisonner avec quelque justesse sur ce sujet, il faut examiner si le plus ou le moins de finesse des sens donne à l'esprit ou plus d'étendue, ou plus de cette justesse, qui, prise dans sa vraie signification, renferme toutes les qualités de l'esprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des sens n'influe en rien sur la justesse de l'esprit, si les hommes, quelque impression qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les apperçoivent, je choisis les sens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées : & je dis qu'à des yeux différents, si les mêmes objets paroissent plus ou moins grands ou petits, brillants ou obscurs ; si la toise, par exemple, est aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, & l'ébene moins noire qu'aux yeux de tel autre ; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets : la toise, en conséquence, paroîtra toujours à leurs yeux plus grande

que le pied, la neige, le plus blanc de tous les corps; & l'ébene, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la justesse d'esprit consiste dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entre eux; & qu'en répétant sur les autres sens ce que j'ai dit sur celui de la vue, on arrivera toujours au même résultat; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influer sur la justesse de nos jugements.

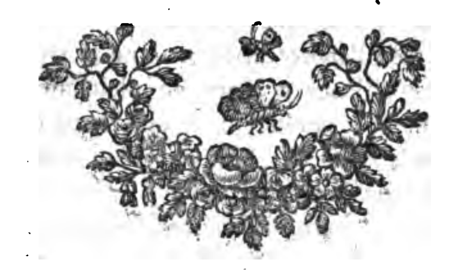
Je dirai de plus, que, si l'on distingue l'étendue de la justesse de l'esprit, le plus ou le moins de finesse des sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le sens de la vue pour exemple, n'est-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'esprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'exclusion des autres, un homme doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans sa mémoire. Or, il est très-peu de ces objets imperceptibles par leur petitesse, qui considérés, précisément avec la même attention, par des yeux aussi jeunes & aussi exercés, soient apperçus des uns, & échappent aux autres; mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organisés, c'est-à-dire, dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut (1),

(1) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que des hommes communément bien organisés, qui ne sont privés d'aucun sens, & qui, d'ailleurs, ne sont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la stupidité, ordinairement produites, l'une, par le décousu de la mémoire, & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

fût-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'est, je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune sur l'étendue de l'esprit.

Supposons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens : dans cette hypothese, celui qui sera doué de la vue la plus fine, pourra, sans contredit, placer dans sa mémoire & comparer entre eux plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation est, à cet égard, moins parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma supposition, une mémoire également étendue, & capable, si l'on veut, de contenir deux mille objets, il est encore certain que le second pourra remplacer, par des faits historiques, les objets qu'un moindre degré de finesse dans la vue ne lui aura pas permis d'appercevoir, & qu'il pourra completter, si l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or de ces deux hommes, si celui dont le sens de la vue est le moins fin, peut cependant déposer dans le magasin de sa mémoire un aussi grand nombre d'objets que l'autre; & si, d'ailleurs, ces deux hommes sont égaux en tout, ils doivent, par conséquent, faire autant de combinaisons, &, par ma supposition, avoir autant d'esprit, puisque l'étendue de l'esprit se mesure par le nombre des idées & des combinaisons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue ne peut, en conséquence, qu'influer sur le genre de leur esprit, faire de l'un un peintre, un botaniste, & de l'autre un historien, ou un politique; mais elle ne peut en rien influer sur l'étendue de leur esprit.

Aussi ne remarque-t-on pas une constante supériorité d'esprit, & dans ceux qui ont le plus de finesse dans le sens de la vue & de l'ouïe, & dans ceux qui, par l'usage habituel des lunettes & des cornets, mettroient par ce moyen, entre eux & les autres hommes, plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs, des sens, qu'est attachée la supériorité de lumiere, & que c'est nécessairement d'une autre cause que dépend la grande inégalité des esprits.





CHAPITRE III.

De l'étendue de la Mémoire.

La conclusion du chapitre précédent fera, sans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes, la cause de l'inégalité de leur esprit. La mémoire est le magasin où se déposent les sensations, les faits & les idées, dont les diverses combinaisons forment ce qu'on appelle *Esprit*.

Les sensations, les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matiere premiere de l'esprit. Or, plus le magasin de la mémoire est spacieux, plus il contient de cette matiere premiere, & plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'esprit.

Quelque fondé que paroisse ce raisonnement, peut-être, en l'approfondissant, ne le trouvera-t-on que spécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premiérement examiner si la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organisés, est aussi considérable en effet, qu'elle l'est en apparence: &, supposant cette différence effective, il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus sans attention, ne feroient sur nous que des impressions insensibles, & pareilles, à peu près, à celles qu'un lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un

ouvrage. Il est donc certain que, pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que parmi les hommes, il en est beaucoup, comme St. Augustin & Montaigne le disent d'eux-mêmes, qui ne paroissant doués que d'une mémoire très-foible, sont, par le desir de savoir, parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits & d'idées dans leur souvenir, pour être placés au rang des mémoires extraordinaires. Or, si le desir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire est presque entiérement factice: aussi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. de l'usage journalier qu'on en fait; 2°. de l'attention avec laquelle on considere les objets que l'on y veut imprimer, & qui, vus sans attention, comme je viens de le dire, n'y laisseroient qu'une trace légere & prompte à s'effacer; &, 3°. de l'ordre dans lequel on range ses idées. C'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire; & cet ordre consiste à lier ensemble toutes ses idées, à ne charger, par conséquent, sa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la maniere dont on les considere, conservent entre eux assez de rapport pour se rappeller l'un l'autre.

Les fréquentes représentations des mêmes objets à la mémoire sont, pour ainsi dire, autant de coups de burin qui les y gravent d'autant plus profondément, qu'ils s'y représentent plus souvent (1). D'ailleurs, cet ordre si propre à rappeller les mêmes ob-

---

(1) La mémoire, dit Mr. Locke, est une table d'airain

il faut obſerver que, ſi la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'eſprit ne paroit quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en reſtreint la ſignification au ſeul ſouvenir des noms, des dates, des lieux & des perſonnes pour leſquelles les gens d'eſprit ſont ſans curioſité, & ſe trouvent ſouvent ſans mémoire. Mais, en comprenant dans la ſignification de ce mot le ſouvenir ou des idées, ou des images, ou des raiſonnements, aucun d'eux n'en eſt privé : d'où il réſulte qu'il n'eſt point d'eſprit ſans mémoire.

Cette obſervation faite, il faut ſavoir quelle étendue de mémoire ſuppoſe le grand eſprit. Choiſiſſons pour exemple deux hommes illuſtres dans des genres différents, tels que Locke & Milton; examinons ſi la grandeur de leur eſprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux ſur Locke, & ſi l'on ſuppoſe qu'éclairé par une idée heureuſe, ou par la lecture d'Ariſtote, de Gaſſendi, ou de Montaigne, ce philoſophe ait apperçu dans les ſens l'origine commune de toutes nos idées; on ſentira que, pour déduire tout ſon ſyſtême de cette premiere idée, il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire, que d'opiniâtreté dans la méditation; que la mémoire la moins étendue ſuffiſoit pour contenir tous les objets, de la comparaiſon deſquels devoit réſulter la certitude de ſes principes, pour lui en développer l'enchaînement, & lui faire, par conſéquent, mériter & obtenir le titre de grand eſprit.

A l'égard de Milton, ſi je le regarde ſous le point de vue où, de l'aveu général, il eſt infiniment ſupérieur

périeur aux autres poëtes ; si je considère uniquement la force, la grandeur, la vérité, & enfin la nouveauté de ses images poétiques, je suis obligé d'avouer que la supériorité de son esprit en ce genre ne suppose point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet, que soient les compositions de ses tableaux (telle est celle où, réunissant l'éclat du feu à la solidité de la matiere terrestre, il peint le terrein de l'enfer brûlant d'un feu solide, comme le lac brûloit d'un feu liquide ;) quelque grandes, dis-je, que soient ses compositions, il est évident que le nombre des images hardies, propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné ; que, par conséquent, la grandeur de l'imagination de ce poëte est moins l'effet d'une grande étendue de mémoire, que d'une méditation profonde sur son art. C'est cette méditation qui, lui faisant chercher la source des plaisirs de l'imagination, la lui a fait appercevoir, & dans l'assemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais & bien proportionnés, & dans le choix constant de ces expressions fortes, qui sont, pour ainsi dire, les couleurs de la poésie, & par lesquelles il a rendu ses descriptions visibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de poésie Angloise (1). Cette traduction & les exemples pré-

(1) C'est une jeune fille que l'amour éveille & conduit, avant l'aurore, dans un vallon : elle y attend son amant,

cédents prouveront, je crois, à ceux qui décomposeront les ouvrages des hommes illustres, que le grand esprit ne suppose point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un est absolument exclusive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'esprit faute de

---

chargé, au lever du soleil, d'offrir un sacrifice aux dieux. Son ame, dans la situation douce où la met l'espoir d'un bonheur prochain, se prête, en l'attendant, au plaisir de contempler les beautés de la nature, & du lever de l'astre qui doit ramener près d'elle l'objet de sa tendresse. Elle s'exprime ainsi:

» Déjà le soleil dore la cime de ces chênes antiques, & » les flots de ces torrents précipités, qui mugissent entre » les rochers, sont brillantés par sa lumiere. J'apperçois » déjà le sommet de ces montagnes *velües*, d'où s'élancent » ces voûtes, qui, à demi-jettées dans les airs, offrent un » abri formidable au solitaire qui s'y retire. Nuit, acheve » de replier tes voiles. Feux folets qui égarez le voyageur » incertain, retirez-vous dans les fondrieres & les fanges » marécageuses: & toi, soleil, dieu des cieux, qui remplis l'air d'une chaleur vivifiante, qui semes les perles » de la rosée sur les fleurs de ces prairies, & qui rends la » couleur aux beautés variées de la nature, reçois mon » premier hommage; hâte ta course: ton retour m'annonce » celui de mon amant. Libre de soins pieux qui le retien- » nent encore aux pieds des autels, l'amour va bientôt le » ramener aux miens. Que tout se ressente de ma joie! » que tout bénisse le lever de l'astre qui nous éclaire! » Fleurs, qui renfermez dans votre sein les odeurs que » la froide nuit y condense, ouvrez vos calices; exhalez » dans les airs vos vapeurs embaumées. Je ne sais si la » voluptueuse ivresse, qui remplit mon ame, embellit

nourriture, la vaste érudition, par une surabondance d'aliment, l'a souvent étouffé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'usage différent que doivent faire de leur temps deux hommes qui veulent se rendre supérieurs aux autres, l'un en esprit, & l'autre en mémoire.

» tout ce que mes yeux apperçoivent; mais le ruisseau
» qui serpente dans les contours de ces vallées, m'en-
» chante par son murmure. Le zéphyr me caresse de
» son souffle. Les plantes *ambrées*, pressées sous mes pas,
» portent à mon odorat des bouffées de parfums. Ah! si
» le bonheur daigne quelquefois visiter le séjour des mor-
» tels; c'est, sans doute, en ces lieux qu'il se retire.....
» Mais quel trouble secret m'agite? Déjà l'impatience
» mêle son poison aux douceurs de mon attente; déjà ce
» vallon a perdu de ses beautés. Là, la joie est-elle donc
» si passagere? Nous est-elle aussi facilement enlevée que
» le duvet léger de ces plantes l'est par le souffle du zé-
» phyr? C'est en vain que j'ai recours à l'espérance flat-
» teuse: chaque instant accroît mon trouble..... Il ne
» vient point!.... Qui le retient loin de moi? Quel de-
» voir plus sacré que celui de calmer les inquiétudes d'une
» amante?.... Mais, que dis-je? Fuyez, soupçons ja-
» loux, injurieux à sa fidélité, & faits pour éteindre sa
» tendresse. Si la jalousie croît près de l'amour, elle l'é-
» touffe, si on ne l'en détache: c'est le lierre, qui, d'une
» chaîne verte, embrasse, mais desseche le tronc qui lui
» sert d'appui. Je connois trop mon amant pour douter de
» sa tendresse. Il a, comme moi, loin de la pompe des
» cours, cherché l'asyle tranquille des campagnes: la
» simplicité de mon cœur & de ma beauté l'ont touché;
» mes voluptueuses rivales le rappelleroient vainement
» dans leurs bras. Seroit-il séduit par les avances d'une

Si l'esprit n'est qu'un assemblage d'idées neuves ; & si toute idée neuve n'est qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets ; celui qui veut se distinguer par son esprit, doit nécessairement em-

---

» coquetterie qui ternit, sur les joues d'une jeune fille, » la neige de l'innocence & l'incarnat de la pudeur, & » qui les peint du blanc de l'art & du fard de l'effronterie ? » Que sais-je ? Son mépris pour elles n'est, peut-être, » qu'un piege pour moi. Puis-je ignorer les préjugés des » hommes, & l'art qu'ils emploient pour nous séduire ? » Nourris dans le mépris de notre sexe, ce n'est point » nous, c'est leurs plaisirs qu'ils aiment. Les cruels qu'ils » sont ! ils ont mis au rang des vertus & les fureurs bar- » bares de la vengeance, & l'amour forcené de la patrie, » & jamais, parmi les vertus, ils n'ont compté la fidélité ! » C'est sans remords qu'ils abusent l'innocence. Souvent » leur vanité contemple, avec délices, le spectacle de » nos douleurs. Mais, non ; éloignez-vous de moi odieu- » ses pensées ; mon amant va se rendre en ces lieux. Je » l'ai mille fois éprouvé : dès que je l'apperçois, mon » ame agitée se calme ; j'oublie souvent de trop justes » sujets de plainte ; près de lui, je ne sais qu'être heu- » reuse..... Cependant, s'il me trahissoit ; si, dans le » moment que mon amour l'excuse, il consommoit, entre » les bras d'une autre, le crime de l'infidélité : que toute » la nature s'arme pour ma vengeance ! qu'il périsse !.... » Que dis-je ? Eléments, soyez sourds à mes cris ; terre, » n'ouvre point tes gouffres profonds ; laisse ce monstre » marcher le temps prescrit sur ta brillante surface. Qu'il » commette encore de nouveaux crimes ; qu'il fasse couler » encore les larmes des amantes trop crédules : &, si le » ciel les venge & le punit, que ce soit, du moins, à la » priere d'une autre infortunée, &c.

ployer la plus grande partie de son temps à l'observation des rapports divers que les objets ont entre eux, & n'en consommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans sa mémoire. Au contraire, celui qui veut surpasser les autres en étendue de mémoire, doit, sans perdre son temps à méditer & à comparer les objets entre eux, employer les journées entieres à emmagasiner sans cesse de nouveaux objets dans sa mémoire. Or, par un usage si différent de leur temps, il est évident que le premier de ces deux hommes doit être aussi inférieur en mémoire au second, qu'il lui sera supérieur en esprit : vérité qu'avoit vraisemblablement apperçue Descartes, lorsqu'il dit que pour perfectionner son esprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-seulement le très-grand esprit ne suppose pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un est toujours exclusive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce chapitre, & prouver que ce n'est point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des esprits, il ne me reste plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organisés, sont tous doués d'une étendue de mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, est, à cet égard, assez favorisé de la nature, si le magasin de sa mémoire est capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant sans cesse entre eux, il puisse toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ses idées, &, par conséquent, donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou

quarante objets, comme le démontre la géométrie, peuvent se comparer entre eux de tant de manieres, que, dans le cours d'une longue vie, personne ne puisse en observer tous les rapports, ni en déduire toutes les idées possibles; & si, parmi les hommes que j'appelle bien organisés, il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non-seulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de personnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à son esprit; & qu'ainsi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inégalité de leur esprit, cette derniere inégalité est uniquement l'effet, ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entre eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur souvenir. Il est, en effet, des objets stériles, & qui, tels que les dates, les noms des lieux, des personnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, sans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéressante pour le public. L'inégalité des esprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les succès ont été les plus brillants dans les colleges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'est que la comparaison & l'application heureuse des regles

du despautere, qui font les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la suite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue sur des objets de la comparaison desquels résultent des idées intéressantes pour le public : & c'est pourquoi l'on est rarement grand homme, si l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choses inutiles.





CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

J'ai fait voir que ce n'est point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des sens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des esprits. On n'en peut donc chercher la cause que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'est l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugements vrais ou faux; & que c'est enfin à cette attention que nous devons presque toutes nos idées; il est, dira-t-on, évident que c'est de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur esprit.

En effet, si le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indisposition, suffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention suivie, c'est, sans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainsi dire, insensibles, &, par conséquent, à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entre eux, & leur inégale disposition à l'esprit: d'où l'on conclura que l'esprit est purement un don de la nature.

Quelque vraisemblable que soit ce raisonnement, il n'est cependant point confirmé par l'expérience. Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention sur leur état, ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur esprit, ni, par conséquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés ; on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués, paroissent souvent, à cet égard, les plus favorisés de la nature.

Dans les gens sains & robustes qui s'appliquent aux arts & aux sciences, il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir, les détourne plus souvent de l'étude & de la méditation, que la foiblesse du tempérament, par de légeres & fréquentes indispositions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'entre les hommes, à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit, paroît entiérement dépendre, & des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, & enfin, des objets que le hasard présente journellement sous nos yeux. Il semble que, dans le concours des accidents nécessaires pour former

un homme d'esprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit occasionnée par la différente constitution des hommes, est-elle insensible. Aussi n'a-t-on, par aucune observation exacte, pu, jusqu'à présent, déterminer l'espece de tempérament le plus propre à former des gens de génie; & ne peut-on encore savoir lesquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou sanguins, ont le plus d'aptitude à l'esprit.

Au reste, quoique cette réponse sommaire pût suffire pour réfuter un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances; cependant, comme cette question est fort importante, il faut, pour la résoudre avec précision, examiner si le défaut d'attention est dans les hommes, ou l'effet d'une impuissance physique de s'appliquer, ou d'un desir trop foible de s'instruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organisés, sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premieres propositions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces propositions, a la puissance physique de les entendre toutes: en effet, en géométrie comme en toutes les autres sciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on saisit une vérité, dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir présentes à la mémoire. Or, si tout homme bien organisé, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supé-

rieur à celui qu'exige la démonſtration de quelque propoſition de géométrie que ce ſoit ; & ſi, par le ſecours de l'ordre & par la repréſentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, ſe les rendre aſſez familieres & aſſez habituellement préſentes pour ſe les rappeller ſans peine ; il s'enſuit que chacun a la puiſſance phyſique de ſuivre la démonſtration de toute vérité géométrique ; & qu'après s'être élevé, de propoſitions en propoſitions, & d'idées analogues en idées analogues, juſqu'à la connoiſſance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propoſitions, tout homme peut concevoir la centieme avec la même facilité que la deuxieme, qui eſt auſſi diſtante de la premiere que la centieme l'eſt de la quatre-vingt-dix-neuvieme.

Maintenant, il faut examiner ſi le degré d'attention néceſſaire pour concevoir la démonſtration d'une vérité géométrique, ne ſuffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illuſtres. C'eſt à ce deſſein que je prie le lecteur d'obſerver avec moi la marche que tient l'eſprit humain, ſoit qu'il découvre une vérité, ſoit qu'il en ſuive ſimplement la démonſtration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connoiſſance eſt étrangere à la plupart des hommes ; je le prends dans la morale, & je me propoſe ce problême : *Pourquoi les conquêtes injuſtes ne déshonorent-elles point autant les nations que les vols déshonorent les particuliers ?* Pour réſoudre ce problême moral, les idées qui ſe préſenteront les premieres à mon eſprit, ſont les idées de juſtice qui me ſont les plus familieres : je la conſidérerai donc entre particuliers, & je ſentirai que des vols, qui troublent & renverſent

l'ordre de la société, sont, avec justice, regardés comme infames.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la justice entre citoyens; cependant, à la vue de tant de guerres injustes, entreprises de tous les temps par des peuples qui font l'admiration de la terre, je soupçonnerai bientôt que les idées de la justice considérée par rapport à un particulier, ne sont point applicables aux nations: ce soupçon sera le premier pas que fera mon esprit pour parvenir à la découverte qu'il se propose. Pour éclaircir ce soupçon, j'écarterai d'abord les idées de justice qui me sont les plus familieres; je rappellerai à ma mémoire, & j'en rejetterai successivement une infinité d'idées, jusqu'au moment où j'appercevrai que, pour résoudre cette question, il faut d'abord se former des idées nettes & générales de la justice; &, pour cet effet, remonter jusqu'à l'établissement des sociétés, jusqu'à ces temps reculés, où l'on en peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raison pour laquelle les principes de la justice considérée par rapport aux citoyens, ne seroient pas applicables aux nations.

Tel sera, si je l'ose dire, le second pas de mon esprit. Je me représenterai, en conséquence, les hommes absolument privés de la connoissance des loix, des arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces; je vois que trop foibles avant l'invention des armes pour résister aux bêtes féroces, ces premiers hommes, instruits par le danger, le besoin ou

la crainte, ont senti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société, & de former une ligue contre les animaux, leurs ennemis communs. J'apperçois ensuite que ces hommes, ainsi rassemblés & devenus bientôt ennemis par le desir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses, dûrent s'armer pour se les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel, qui inventa des armes, & lui dressa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens; que la force & l'adresse furent, par conséquent, les premiers titres de propriété; que la terre appartint premiérement au plus fort, & ensuite au plus fin; que ce fut d'abord à ces seuls titres qu'on posséda tout: mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes sentirent que leur réunion ne leur seroit point avantageuse, & que les sociétés ne pourroient subsister, si, à leurs premieres conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adresse, & tous, en général, se garantissent réciproquement la conservation de leur vie & de leurs biens, & s'engageassent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions; que ce fut ainsi que, de tous les intérêts des particuliers, se forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de justes, de permises & d'injustes, selon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuisibles aux sociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la source des vertus humaines: je vois que, sans la sensibilité à la douleur & au plaisir physique, les hommes sans desirs, sans passions, également

indifférents à tout, n'eussent point connu d'intérêt personnel ; que, sans intérêt personnel, ils ne se fussent point rassemblés en société, n'eussent point fait entre eux de conventions, qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conséquent point d'actions justes ou injustes ; & qu'ainsi la sensibilité physique & l'intérêt personnel ont été les auteurs de toute justice (1).

Cette vérité, appuyée sur cet axiome de jurisprudence : *L'intérêt est la mesure des actions des hommes*, & confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que, vertueux ou vicieux, selon que nos passions ou nos goûts particuliers sont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons si nécessairement à notre bien particulier, que le législateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaisirs temporels qu'ils sont quelquefois obligés d'y sacrifier.

Ce principe établi, mon esprit en tire les conséquences : & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, si les législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu ; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation, ils n'eussent, sans cesse, opposé la digue du déshonneur & du supplice : je vois donc que la peine & la récompense sont les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir

(1) On ne peut nier cette proposition, sans admettre les idées innées.

l'intérêt particulier uni à l'intérêt général : & j'en conclus que les loix faites pour le bonheur de tous ne feroient obfervées par aucun, fi les magiftrats n'étoient armés de la puiffance néceffaire pour en affurer l'exécution. Sans cette puiffance, les loix, violées par le plus grand nombre, feroient, avec juftice, enfreintes par chaque particulier; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, fi-tôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès-lors elles font nulles, & ceffent d'être des loix; chacun rentre en fes premiers droits; chacun ne prend confeil que de fon intérêt particulier, qui lui défend, avec raifon, d'obferver des loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en feroit l'obfervateur unique. Et c'eft pourquoi, fi, pour la sûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes; & que, faute de maréchauffée, les grands chemins fuffent infeftés de voleurs; que cette loi, par conféquent, n'eût point rempli fon objet; je dis qu'un homme pourroit non-feulement y voyager avec des armes, & violer cette convention ou cette loi fans injuftice, mais qu'il ne pourroit même l'obferver fans folie.

Après que mon efprit eft ainfi, de degrés en degrés, parvenu à fe former des idées nettes & générales de la juftice; après avoir reconnu qu'elle confifte dans l'obfervation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'eft-à-dire, l'affemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne refte à mon efprit qu'à faire aux nations l'application de ces idées de la juftice. Éclairé par les principes ci-deffus établis, j'apperçois d'abord que toutes les nations n'ont point fait entre elles des conventions par

lesquelles elles se garantissent réciproquement la possession des pays qu'elles occupent, & des biens qu'elles possedent. Si j'en veux découvrir la cause, ma mémoire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entre eux de ces sortes de conventions ; parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt aussi pressant que les particuliers ; parce que les nations peuvent subsister sans conventions entre elles, & que les sociétés ne peuvent se maintenir sans loix. D'où je conclus que les idées de la justice, considérée de nation à nation, ou de particulier à particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'église & les rois permettent la traite des Negres ; si le chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la dissension dans les familles, bénit le négociant qui court la Côte-d'or, ou le Sénégal, pour échanger contre des Negres les marchandises dont les Africains sont avides ; si, par ce commerce, les Européans entretiennent sans remords des guerres éternelles entre ces peuples ; c'est que, sauf les traités particuliers & des usages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'église & les rois pensent que les peuples sont, les uns à l'égard des autres, précisément dans le cas des premiers hommes, avant qu'ils eussent formé des sociétés, qu'ils connussent d'autres droits que la force & l'adresse, qu'il y eût entre eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conséquent, y avoir aucun vol & aucune injustice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contractent entre elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un assez grand

nombre

nombre de nations, je vois qu'ils n'ont presque jamais pu se maintenir par la force; & qu'ils ont, par conséquent, comme des loix sans force, dû souvent rester sans exécution.

Lorsqu'en appliquant aux nations les idées générales de la justice, mon esprit aura réduit la question à ce point, pour découvrir ensuite pourquoi le peuple qui enfreint les traités faits avec un autre peuple, est moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la société; & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes déshonorent moins une nation que les vols n'avilissent un particulier; il suffit de rappeller à ma mémoire la liste de tous les traités violés de tous les temps & par tous les peuples: alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, sans égard à ses traités, toute nation profitera des temps de trouble & de calamités pour attaquer ses voisins à son avantage, les conquérir, ou, du moins, les mettre hors d'état de lui nuire. Or, chaque nation, instruite par l'histoire, peut considérer cette probabilité comme assez grande, pour se persuader que l'infraction d'un traité, qu'il est avantageux de violer, est une clause tacite de tous les traités qui ne sont proprement que des treves; & qu'en saisissant, par conséquent, l'occasion favorable d'abaisser ses voisins, elle ne fait que les prévenir; puisque tous les peuples, forcés de s'exposer au reproche d'injustice ou au joug de la servitude, sont réduits à l'alternative d'être esclaves ou souverains.

D'ailleurs, si, dans toute nation, l'état de conservation est un état dans lequel il est presque impossible de se maintenir; & si le terme de

l'agrandiſſement d'un empire doit, ainſi que le prouve l'hiſtoire des Romains, être regardé comme un préſage preſque certain de ſa décadence; il eſt évident que chaque nation peut même ſe croire d'autant plus autoriſée à ces conquêtes qu'on appelle injuſtes, que ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troiſieme, autant de ſûreté qu'un particulier en trouve dans la garantie de ſa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins ſacré, que l'exécution en eſt plus incertaine.

C'eſt lorſque mon eſprit a percé juſqu'à cette derniere idée, que je découvre la ſolution du problême de morale que je m'étois propoſé. Alors je ſens que l'infraction des traités, & cette eſpece de brigandage entre les nations, doit, comme le prouve le paſſé, garant en ceci de l'avenir, ſubſiſter juſqu'à ce que tous les peuples, ou, du moins, le plus grand nombre d'entre eux aient fait des conventions générales; juſqu'à ce que les nations, conformément au projet de Henri IV, ou de l'abbé de Saint-Pierre, ſe ſoient réciproquement garanti leurs poſſeſſions, ſe ſoient engagées à s'armer contre le peuple qui voudroit en aſſujettir un autre, & qu'enfin le haſard ait mis une telle diſproportion entre la puiſſance de chaque état en particulier & celle de tous les autres réunis, que ces conventions puiſſent ſe maintenir par la force, que les peuples puiſſent établir entre eux la même police qu'un ſage légiſlateur met entre les citoyens, lorſque, par la récompenſe attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaiſes, il néceſſite les citoyens à la vertu, en donnant à leur probité l'intérêt perſonnel pour appui.

Il eſt donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes, moins contraires aux loix de l'équité, &, par conſéquent, moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen.

Ce problême moral réſolu, ſi l'on obſerve la marche que mon eſprit a tenu pour le réſoudre, on verra que je me ſuis d'abord rappellé les idées qui m'étoient les plus familieres; que je les ai comparées entre elles, obſervé leurs convenances & leurs diſconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai enſuite rejetté ces idées; que je m'en ſuis rappellé d'autres; & que j'ai répété ce même procédé juſqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait préſenté les objets de la comparaiſon, deſquels devoit réſulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'eſprit eſt toujours la même; ce que je dis ſur la maniere de découvrir une vérité, doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai ſeulement, à ce ſujet, que, pour faire une découverte, il faut néceſſairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, & qu'en conſéquence on veuille ſavoir ſi tous les hommes bien organiſés ſont réellement doués d'une attention ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'eſprit, lorſqu'il fait la découverte, ou qu'il ſuit ſimplement la démonſtration d'une vérité, & examiner laquelle de ces opérations ſuppoſe le plus d'attention.

Pour ſuivre la démonſtration d'une propoſition de géométrie, il eſt inutile de rappeller beaucoup d'objets à ſon eſprit ; c'eſt au maître à préſenter aux yeux de ſon éleve les objets propres à donner la ſolution du problême qu'il lui propoſe. Mais, ſoit qu'un homme découvre une vérité, ſoit qu'il en ſuive la démonſtration, il doit dans l'un & l'autre cas, obſerver également les rapports qu'ont entre eux les objets que ſa mémoire ou ſon maître lui préſentent : or, comme on ne peut, ſans un haſard ſingulier, ſe repréſenter uniquement les idées néceſſaires à la découverte d'une vérité, & n'en conſidérer préciſément que les faces ſous leſquelles on doit les comparer entre elles ; il eſt évident que, pour faire une découverte, il faut rappeller à ſon eſprit une multitude d'idées étrangeres à l'objet de la recherche, & en faire une infinité de comparaiſons inutiles ; comparaiſons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc conſommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité que pour en ſuivre la démonſtration : mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun inſtant plus d'effort d'attention que n'en ſuppoſe la ſuite d'une démonſtration.

Si, pour s'en aſſurer, l'on obſerve l'étudiant en géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à conſidérer les figures géométriques, que le maître met ſous ſes yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui préſenteroit ſa mémoire, ſon eſprit eſt, à la fois, occupé du double ſoin, & de conſidérer ces figures, & de découvrir les rapports qu'elles ont entre elles : d'où il ſuit que l'attention néceſſaire pour ſuivre la démonſtration d'une propoſition de géométrie, ſuffit

pour découvrir une vérité. Il est vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue : mais cette continuité d'attention n'est proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, si tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, sont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue, ils sont tous capables non-seulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître les lettres, les rassembler, en former des syllabes, en composer des mots ; ou pour unir dans sa mémoire des objets d'une nature différente, & qui n'ont entre eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne*, *grandeur*, *amour*, qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le sentiment qu'ils expriment ? Il est donc certain que, si, par la continuité d'attention, c'est-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver successivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue, ils sont tous doués de la force & de la continuité d'attention nécessaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illustres.

Mais, dira-t-on, si tous les hommes sont doués de l'attention nécessaire pour exceller dans un genre, lorsque l'inhabitude ne les en a point rendu incapables, il est encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres : or, à quelle autre cause, si ce n'est à la perfection plus ou moins grande de l'organisation, attribuer cette attention plus ou moins facile ?

Avant de répondre directement à cette objection, j'observerai que l'attention n'est pas étrangere à la nature de l'homme : qu'en général, lorsque nous croyons l'attention difficile à supporter, c'est que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'est point d'homme sans desirs, il n'est point d'homme sans attention. Lorsque l'habitude en est prise, l'attention devient même un besoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'est le motif qui nous y détermine. Est-ce le besoin, l'indigence ou la crainte ? l'attention est alors une peine. Est-ce l'espoir du plaisir ? l'attention devient alors elle-même un plaisir. Qu'on présente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer ; l'un est un procès-verbal, l'autre est la lettre d'une maîtresse : qui doute que l'attention ne soit aussi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le second ? Conséquemment à cette observation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'est pas nécessaire, pour cet effet, de supposer en eux aucune différence d'organisation : il suffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention est toujours plus ou moins grande proportionnément au degré plus ou moins grande de plaisir que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or si les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents, il est évident qu'en proposant à divers hommes le même objet de récompense, on ne leur propose pas réellement la même récompense ; & que, s'ils sont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conséquence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc résoudre le problême

d'une attention plus ou moins facile, sans avoir recours au mystere d'une inégale perfection dans les organes qui la produisent. Mais, en admettant même, à cet égard, une certaine différence dans l'organisation des hommes, je dis qu'en supposant en eux un desir vif de s'instruire, desir dont tous les hommes sont susceptibles, il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention nécessaire pour se distinguer dans un art. En effet, si le desir du bonheur est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire : or, tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention, lorsque, par la législation de son pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il sera, je crois, difficile de résister à cette conclusion, sur-tout si, comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience; interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poëmes, les plus singulieres situations de leurs romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hasard ou met sous leurs yeux, ou présente à leur mémoire, & de la comparaison desquels ont

résulté ces beaux vers, ces situations frappantes & ces grandes idées philosophiques ; idées que l'esprit conçoit toujours avec d'autant plus de promptitude & de facilité, qu'elles sont plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, si ces belles idées, de quelque genre qu'elles soient, sont, pour ainsi dire, le trait du génie ; si l'art de les employer n'est que l'œuvre du temps & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre ; il est donc certain que le génie est moins le prix de l'attention qu'un don du hasard, qui présente à tous les hommes de ces idées heureuses, dont celui-là seul profite qui, sensible à la gloire, est attentif à les saisir. Si le hasard est, dans presque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes ; & si, dans les sciences spéculatives, sa puissance est moins sensiblement apperçue, elle n'en est peut-être pas moins réelle ; il n'en préside pas moins à la découverte des plus belles idées. Aussi ne sont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention ; & peut-on assurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la maniere de les exprimer, & l'art de passer d'un sujet à l'autre (1) est, sans contredit, beaucoup plus fatigante ; & qu'enfin la plus pénible de toutes est celle que suppose la comparaison des objets qui ne nous sont point familiers ? C'est pourquoi le philosophe, capable de six ou sept heures des plus hautes méditations, ne pourra, sans une fatigue extrême d'attention, passer ces six à sept heures, soit à l'examen d'une procédure, soit à copier

(1) *Tantum series juncturaque pollet.*

fidellement & correctement un manuscrit; & c'est pourquoi les commencements de chaque science sont toujours épineux. Aussi n'est-ce qu'à l'habitude que nous avons de considérer certains objets que nous devons non-seulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaison juste & rapide que nous faisons de ces objets entre eux. Voilà pourquoi, du premier coup-d'œil, le peintre apperçoit dans un tableau des défauts de dessin ou de coloris, invisibles aux yeux ordinaires; pourquoi le berger, accoutumé à considérer ses moutons, découvre entre eux des ressemblances & des différences qui les lui font distinguer; & pourquoi l'on n'est proprement le maître que des matieres que l'on a long-temps méditées. C'est à l'application, plus ou moins constante, avec laquelle nous examinons un sujet, que nous devons les idées superficielles ou profondes que nous avons sur ce même sujet. Il semble que les ouvrages long-temps médités & longs à composer, en soient plus forts de choses, & que, dans les ouvrages d'esprit, comme dans la méchanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, je répéterai donc que, si l'attention la plus pénible est celle que suppose la comparaison des objets qui nous sont peu familiers, & si cette attention est précisément de l'espece de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conséquent, sont doués d'une force & d'une continuité d'attention suffisante pour s'élever au rang des hommes illustres.

Il ne me reste, pour derniere preuve de cette vérité, qu'à rappeller ici que l'erreur, comme je l'ai

dit dans mon premier discours, toujours accidentelle, n'est point inhérente à la nature particuliere de certains esprits; que tous nos faux jugements sont l'effet, ou de nos passions, ou de notre ignorance : d'où il suit que tous les hommes sont, par la nature, doués d'un esprit également juste; & qu'en leur présentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugements. Or, comme ce mot d'*esprit juste*, pris dans sa signification étendue, renferme toutes sortes d'esprits, le résultat de ce que j'ai dit ci-dessus, c'est que tous les hommes que j'appelle bien organisés, étant nés avec l'esprit juste, ils ont tous en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées (1).

Mais, repliquera-t-on, pourquoi donc voit-on si peu d'hommes illustres ? C'est que l'étude est une petite peine; c'est que, pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déjà insinué, être animé d'une passion.

Dans la premiere jeunesse, la crainte des châtiments suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude : mais, dans un âge plus avancé, où l'on n'éprouve

(1) Il faut toujours se ressouvenir, comme je l'ai dit dans mon second discours, que les idées ne sont, en soi, ni hautes, ni grandes, ni petites; que souvent la découverte d'une idée, qu'on appelle petite, ne suppose pas moins d'esprit que la découverte d'une grande; qu'il en faut quelquefois autant pour saisir finement le ridicule d'un homme, que pour appercevoir le vice d'un gouvernement; & que, si l'on donne, par préférence, le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'est qu'on ne désigne jamais, par les épithetes de *hautes*, de *grandes* & de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéressantes.

pas les mêmes traitements, il faut alors, pour s'exposer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une passion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion. Considérons les enfants: s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangere, c'est qu'ils y sont excités par des besoins à peu près pareils; c'est-à-dire, & par la gourmandise, & par l'amour du jeu, & par le desir de faire connoître les objets de leur amour & de leur aversion: or, des besoins à peu près pareils, doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangere dépendent & de la méthode dont se servent les maîtres, & de la crainte qu'ils inspirent à leurs écoliers, & de l'intérêt que les parents prennent aux études de leurs enfants; on sent que des progrès dépendant de causes si variées, qui agissent & se combinent si diversement, doivent, par cette raison, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes, dépend, peut-être, du desir inégal qu'ils ont de s'instruire. Mais, dira-t-on, ce desir est l'effet d'une passion: or, si nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos passions, il s'ensuit que l'esprit doit, en conséquence, être considéré comme un don de la nature.

C'est à ce point, véritablement délicat & décisif, que se réduit toute cette question. Pour la résoudre, il faut connoître & les passions & leurs effets, & entrer, à ce sujet, dans un examen profond & détaillé.



CHAPITRE V.

Des forces qui agissent sur notre ame.

L'expérience seule peut nous découvrir quelles sont ces forces. Elle nous apprend que la paresse est naturelle à l'homme; que l'attention le fatigue & le peine (1); qu'il gravite, sans cesse, vers le repos, comme les corps vers un centre; qu'attiré, sans cesse, vers ce centre, il s'y tiendroit fixement attaché, s'il n'en étoit, à chaque instant, repoussé par deux sortes de forces qui contrebalancent en lui celles de la paresse & de l'inertie, & qui lui sont communiquées, l'une par les passions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui.

(1) Les Hottentots ne veulent ni raisonner, ni penser: *Penser*, disent-ils, *est le fléau de la vie*. Que de Hottentots parmi nous!

Ces peuples sont entiérement livrés à la paresse: pour se soustraire à toute sorte de soins, d'occupations, ils se privent de tout ce dont ils peuvent absolument se passer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penser & pour travailler; ils se laisseroient plutôt mourir de faim que de faire la cassave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout: ils travaillent seulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre; ils passent le reste du temps à rêver dans leurs hamachs. Veut-on acheter leur lit? ils le vendent le matin à bon marché; ils ne se donnent pas la peine de penser qu'ils en auront besoin le soir.

L'ennui est, dans l'univers, un ressort plus général & plus puissant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'est, sans contredit, la moindre; mais enfin, c'en est une. Le desir du bonheur nous fera toujours regarder l'absence du plaisir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle nécessaire qui sépare les plaisirs vifs, toujours attachés à la satisfaction des besoins physiques, fût rempli par quelques-unes de ces sensations qui sont toujours agréables lorsqu'elles ne sont pas douloureuses. Nous souhaiterions donc, par des impressions toujours nouvelles, être à chaque instant avertis de notre existence; parce que chacun de ces avertissements est pour nous un plaisir. Voilà pourquoi le Sauvage, dès qu'il a satisfait ses besoins, court au bord d'un ruisseau, où la succession rapide des flots, qui se poussent l'un l'autre, font à chaque instant sur lui des impressions nouvelles: voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos; voilà pourquoi l'on dit proverbialement: *Le feu fait compagnie*, c'est-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'est ce besoin d'être remué, & l'espece d'inquiétude que produit dans l'ame l'absence d'impression, qui contient, en partie, le principe de l'inconstance & de la perfectibilité de l'esprit humain, & qui, le forçant à s'agiter en tous sens, doit, après la révolution d'une infinité de siecles, inventer, perfectionner les arts & les sciences, & enfin amener la décadence du goût (1).

---

(1) C'est, peut-être, en comparant la marche lente de l'esprit humain avec l'état de perfection où se trouvent maintenant les arts & les sciences, qu'on pourroit juger

En effet, si les impressions nous sont d'autant plus agréables qu'elles sont plus vives, & si la durée d'une même impression en émousse la vivacité, nous devons donc être avides de ces impressions neuves, qui produisent dans notre ame le plaisir de la surprise : les artistes, jaloux de nous plaire & d'exciter en nous ces sortes d'impressions, doivent donc, après avoir en partie épuisé les combinaisons du beau, y substituer le singulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait sur nous une impression plus neuve, &, par conséquent, plus vive. Voilà, dans les nations policées la cause de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut sur nous la haine de l'ennui, & quelle est quelquefois l'activité de ce principe (1), qu'on jette sur les hommes un œil observateur, & l'on sentira que c'est la crainte de l'ennui qui fait agir & penser la plupart d'entre eux; que c'est pour s'arracher à l'ennui qu'au risque de recevoir des impressions trop fortes,

---

de l'ancienneté du monde. L'on feroit, sur ce plan, un nouveau systême de chronologie, du moins aussi ingénieux que ceux qu'on a jusqu'à présent donnés : mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de finesse & de sagacité d'esprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

(1) L'ennui, il est vrai, n'est pas ordinairement fort inventif; son ressort n'est certainement pas assez puissant pour nous faire exécuter de grandes entreprises, & surtout pour nous faire acquérir de grands talents. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pélopidas, d'Homere, d'Archimede, de Milton; & l'on peut assurer que ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes.

&, par conséquent, désagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empressement tout ce qui peut les remuer fortement; que c'est ce desir qui fait courir le peuple à la grève, & les gens du monde au théatre; que c'est ce même motif qui, dans une dévotion triste & jusques dans les exercices austeres de la pénitence, fait souvent chercher aux vieilles femmes un remede à l'ennui : car Dieu, qui, par toutes sortes de moyens, cherche à ramener le pécheur à lui, se sert ordinairement, avec elles de celui de l'ennui.

Mais c'est sur-tout dans les siecles où les grandes passions sont mises à la chaîne, soit par les mœurs, soit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile universel.

Dans les cours, autour du trône, c'est la crainte de l'ennui, jointe au plus foible degré d'ambition, qui fait, des courtisans oisifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits desirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits cri-

---

Cependant ce ressort opere souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les princes, les entraîner dans les combats; &, quand le succès favorise leurs premieres entreprises, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII, le seul des héros qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour & de la table, étoit peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, si l'ennui peut faire un héros de cette espece, il ne fera jamais de César ni de Cromwel : il falloit une grande passion pour leur faire faire les efforts d'esprit & de talent nécessaires pour franchir l'espace qui les séparoit du trône.

mes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petitesse de leurs passions ; qui fait des Séjan, & jamais des Octave ; mais qui, d'ailleurs, suffit pour s'élever jusqu'à ces postes où l'on jouit, à la vérité, du privilege d'être insolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles sont, si je l'ose dire, & les forces actives, & les forces d'inertie qui agissent sur notre ame. C'est pour obéir à ces deux forces contraires qu'en général nous souhaitons d'être remués, sans nous donner la peine de nous remuer : c'est par cette raison que nous voudrions tout savoir, sans nous donner la peine d'apprendre : c'est pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raison, qui, dans tous les cas, nous imposeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fausses qu'on leur présente (1) ; & pourquoi enfin porté, par le flux & reflux

(1) La crédulité dans les hommes est, en partie, l'effet de leur paresse. On a l'habitude de croire une chose absurde : on en soupçonne la fausseté ; mais, pour s'en assurer pleinement, il faudroit s'exposer à la fatigue de l'examen ; on veut se l'épargner, & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette situation de l'ame, des preuves convaincantes de la fausseté d'une opinion, nous paroissent toujours insuffisantes. Il n'est point alors de raisonnements ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple, tiré de la relation du Tunquin, par Marini, Romain : » On vouloit, dit cet auteur, donner » une religion aux Tunquinois ; on choisit celle du phi» losophe Rama, nommé Thic-ca, au Tunquin. Voici » l'origine ridicule qu'on lui donne & qu'ils croient « :

» Un jour la mere du dieu Thic-ca vit, en songe, un des

des préjugés, tantôt vers la sagesse, & tantôt vers la folie, raisonnable ou fou par hasard, l'esclave de l'opinion est également insensé aux yeux du sage, soit qu'il soutienne une vérité, soit qu'il avance une erreur. C'est un aveugle qui nomme, par hasard, la couleur qu'on lui présente.

» éléphant blanc, qui s'engendroit mystérieusement dans » sa bouche, & lui sortoit par le côté gauche. Le songe » fait, il se réalise, elle accouche de Thic-ca. Aussi-tôt » qu'il voit le jour, il fait mourir sa mere, fait sept pas, » marquant le ciel avec un doigt, & la terre avec l'autre. » Il se glorifie d'être l'unique saint, tant dans le ciel que » sur la terre. A dix-sept ans, il se marie à trois femmes; » à dix-neuf, il abandonne ses femmes & son fils, se re- » tire sur une montagne, où deux démons, nommés » A-la-la & Ca-la-la, lui servent de maîtres. Il se présente » ensuite au peuple, en est reçu non comme docteur, » mais en qualité de pagode ou d'idole. Il a quatre-vingt » mille disciples, entre lesquels il en choisit cinq cent, » nombre qu'il réduit ensuite à cent, puis à dix, qui sont » appellés les dix Grands. Voilà ce qu'on raconte aux » Tunquinois, & ce qu'ils croient, quoiqu'avertis, par » une tradition sourde, que ces dix Grands étoient ses » amis, ses confidents, & les seuls qu'il ne trompât point; » qu'après avoir prêché sa doctrine pendant quarante-neuf » ans, se sentant près de sa fin, il assembla tous ses dis- » ciples, & leur dit: *Je vous ai trompés jusqu'à ce jour; je » ne vous ai débité que des fables: la seule vérité que je puisse » vous enseigner, c'est que tout est sorti du néant, & que » tout y doit rentrer. Je vous conseille cependant de me » garder le secret, de vous soumettre extérieurement à ma » religion: c'est l'unique moyen de tenir les peuples dans votre » dépendance* «. Cette confession de foi de Thic-ca, au lit

On voit donc que ce sont les passions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame son mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font surmonter cette force d'inertie à laquelle elle est toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroisse cette proposition,

---

de la mort, est assez généralement sue au Tunquin, & cependant le culte de cet imposteur subsiste, parce qu'on croit volontiers ce qu'on est dans l'habitude de croire. Quelques subtilites scholastiques, auxquelles la paresse donne toujours force de preuve, ont suffi aux disciples de Thic-ca pour jetter des nuages sur cette confession, & entretenir les Tunquinois dans leur croyance. Ces mêmes disciples ont écrit cinq mille volumes sur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y soutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après sa naissance, il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes, & que sa derniere transmigration fut en éléphant blanc: & c'est à cette origine qu'on doit rapporter le respect qu'on a, dans l'Inde, pour cet animal. De tous les titres, celui de roi de l'éléphant blanc est le plus estimé des rois; celui de Siam porte le nom de roi de l'éléphant blanc. Les disciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a six mondes; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre; que le juste passe ainsi d'un monde à l'autre; & qu'après cette caravane, la roue retourne à son point, & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il sort pour la septieme fois, très-pur, très-parfait; & qu'alors parvenu au dernier période de l'immutabilité, il se trouve en possession de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un paradis & un enfer, dont on se tire, comme dans la plupart des fausses religions, en respectant les Bonzes, en leur faisant

comme en morale, ainsi qu'en physique, c'est toujours sur des faits qu'il faut établir ses opinions; je vais, dans les chapitres suivants, prouver, par des exemples, que ce sont uniquement les passions fortes qui font exécuter ces actions courageuses, & concevoir ces idées grandes qui sont l'étonnement & l'admiration de tous les siecles.

---

des charités & en bâtissant des monasteres. Ils racontent, au sujet du démon, qu'il eut un jour dispute avec l'idole du Tunquin, pour savoir lequel des deux seroit le maître de la terre. Le démon convint, avec l'idole, que tout ce qu'elle mettroit sous sa robe lui appartiendroit. L'idole fit faire une robe si grande, qu'elle en couvrit toute la terre; en sorte que le démon fut obligé de se retirer sur la mer, d'où il revient quelquefois; mais il fuit dès qu'il voit l'enseigne de l'idole.

On ne sait si ces peuples ont eu autrefois quelques notions confuses de notre religion: mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca, c'est qu'il est une idole qui sauve les hommes, & qui satisfait pleinement pour leurs péchés; & que, pour mieux compatir aux miseres de l'homme, l'idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en est qui ont la même doctrine, & croient que leur dieu s'est rendu visible à leur nation, en prenant la figure du plus beau d'entre eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de vision, & prétendent que c'est faire jouer à leur dieu un rôle indigne de sa majesté, que de le métamorphoser en homme. Au reste, ils ne lui rendent aucun culte: ils disent que dieu est bon, & qu'il ne se soucie pas de nos prieres.



CHAPITRE VI.

De la puissance des Passions.

Les passions sont, dans le moral, ce que, dans le physique, est le mouvement; il crée, anéantit, conserve, anime tout, & sans lui tout est mort: ce sont elles aussi qui vivifient le monde moral. C'est l'avarice qui guide les vaisseaux à travers les déserts de l'océan; l'orgueil, qui comble les vallons, applanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, éleve les pyramides de Memphis, creuse le lac Mœris, & fond le colosse de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier dessinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de son jeune époux, lui découvrit le système de l'immortalité de l'ame. C'est l'enthousiasme de la reconnoissance qui mit au rang des dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa les fausses religions, & les superstitions, qui toutes n'ont pas pris leur source dans des passions aussi nobles que l'amour & la reconnoissance.

C'est donc aux passions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des arts: elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'esprit & le ressort puissant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais avant que de passer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *passion forte.* Si la plupart des hommes parlent sans s'entendre, c'est

à l'obscurité des mots qu'il faut s'en prendre ; c'est à cette cause (1) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

J'entends, par ce mot de *passion forte*, une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur, que la vie nous soit insupportable sans la possession de cet objet. Telle est l'idée qu'Omar se formoit des passions, lorsqu'il dit : *Qui que tu sois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche sans biens, puissant sans sujets, sujet sans maître ; ose mépriser la mort ; les rois trembleront devant toi ; toi seul ne craindras personne.*

Ce sont, en effet, les passions seules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes

---

(1) Sous le mot *rouge*, par exemple, si l'on comprend depuis l'écarlate jusqu'au couleur de chair, supposons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, & l'autre que du couleur de chair : le premier dira, avec raison, que le *rouge* est une couleur vive ; lorsque l'autre, au contraire, soutiendra que c'est une couleur tendre. Par la même raison, deux hommes peuvent, sans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puisque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté jusqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obstacles. Il en est du mot de *passion* comme de celui d'*esprit* : il change de signification selon ceux qui le prononcent. Un homme regardé, comme médiocre dans une société, composée de gens de peu d'esprit, est sûrement un sot : il n'en est pas ainsi de celui qui passe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de sa société prouve sa supériorité sur les hommes ordinaires. C'est un rhétoricien médiocre, qui seroit le premier dans toute autre classe.

actions, & braver les dangers, la douleur, la mort & le ciel même.

Dicéarque, général de Philippe, éleve, en présence de son armée, deux autels, l'un à l'impiété, l'autre à l'injustice, y sacrifie, & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'assassinat de César, l'amour conjugal, uni à la passion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuisse, à montrer sa blessure à son mari, lui disant : *Brutus, tu médites, & tu me caches un grand dessein. Je ne t'ai, jusqu'à présent, fait aucune question indiscrete ; je savois cependant que notre sexe, foible par lui-même, se fortifioit par le commerce des hommes sages & vertueux ; que j'étois fille de Caton & femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait défier de ma foiblesse. Tu vois l'essai de mon courage : juge si je suis digne de ton secret, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'est la passion de l'honneur & le fanatisme philosophique qui pouvoient seuls, au milieu des supplices, engager la Pythagoricienne Timicha à se couper la langue avec les dents, pour ne point s'exposer à révéler les secrets de sa secte.

Lorsqu'accompagné de son gouverneur, Caton, jeune encore, monte au palais de Sylla, & qu'à l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demande le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains : C'est *Sylla*, lui dit-on. *Quoi ! Sylla les égorge, & Sylla vit encore ?* Le nom seul de Sylla, lui replique-t-on, désarme le bras de nos citoyens. *O Rome* ! s'écrie alors Caton, *que ton destin est déplorable, si, dans la vaste enceinte de tes murs tu ne renfermes pas un homme vertueux, & si tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant !* A ces mots, se

tournant vers son gouverneur : *Donne-moi*, lui dit-il, *ton épée ; je la cacherai sous ma robe, j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome est libre encore* (1).

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il pas exécuté d'actions héroïques? A la Chine, un empereur, poursuivi par les armes victorieuses d'un citoyen, veut se servir du respect superstitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mere, pour contraindre ce citoyen à désarmer. Député vers cette mere, un officier de l'empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir, ou d'obéir. *Ton maître*, lui répondit-elle avec un souris amer, *se seroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais sacrées, qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir, & les rois à les rendre heureux? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie.* A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'officier, elle se frappe, & lui dit : *Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant ; dis-lui qu'il venge sa nation, qu'il*

(1) C'est ce même Caton, qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le pressoient de consulter l'oracle de Jupiter Hammon : *Laissons les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorants. L'homme de courage, indépendant des dieux, sait vivre & mourir de lui-même : il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connoisse, ou qu'il l'ignore.*

César, enlevé par des pirates, conserve son audace, & les menace de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi plus rien à ménager : il est maintenant libre d'être vertueux (1).

Si le noble orgueil, la passion du patriotisme & de la gloire déterminent les citoyens à des actions

---

(1) La passion du devoir animoit pareillement la mere d'Abdallah, lorsque son fils, abandonné de ses amis, assiégé dans un château, & pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens, alla consulter sa mere sur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponse : *Mon fils, lorsque tu pris les armes contre la maison d'Ommiah, crus-tu soutenir le parti de la justice & de la vertu ?....* *Oui*, lui répondit-il. *Eh bien*, repliqua-t-elle, *qu'y a-t-il à délibérer ? Ne sais-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche ? Veux-tu être le mépris des Ommiahs, & qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie & ton devoir, c'est la vie que tu as préférée ?*

C'est cette même passion de la gloire, qui, lorsque l'armée Romaine, mal vêtue & transie de froid, alloit se débander, amena au secours de Septime Sévere, le philosophe Antiochus, qui se dépouille devant l'armée, se jette dans un monceau de neige, & ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thrasea à faire quelques soumissions à Néron : *Quoi !* dit-il, *pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaisserois jusques-là ? Non. La mort est une dette : je veux l'acquitter en homme libre, & non la payer en esclave.*

Dans un instant d'emportement, où Vespasien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponse : *Vous ai-je dit que je fusse immortel ? Vous ferez votre métier de tyran, en me donnant la mort ; moi, celui de citoyen, en la recevant sans trembler.*

ſi courageuſes, quelle conſtance & quelle force les paſſions n'inſpirent-elles point à ceux qui veulent s'illuſtrer dans les ſciences & les arts, & que Cicéron nomme des *héros paiſibles* ? C'eſt le deſir de la gloire, qui ſur la cime glacée des Cordelieres, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'aſtronome; qui pour cueillir des plantes, conduit le botaniſte ſur le bord des précipices; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des ſciences dans l'Egypte, l'Ethiopie & juſques dans les Indes, pour y voir les philoſophes les plus célebres, & puiſer dans leur converſation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même paſſion n'avoit-elle pas ſur Démoſthene, qui, pour perfectionner ſa prononciation, s'arrêtoit ſur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés! C'eſt ce même deſir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes Pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation, leur impoſoit un ſilence de trois ans; qui, pour ſouſtraire Démocrite (1) aux diſtractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités préciſes dont la découverte, toujours ſi difficile, eſt toujours ſi peu eſtimée des hommes: c'eſt par elle enfin que, pour ſe donner tout entier à la philoſophie, Héraclite ſe détermine à céder à ſon frere cadet le trône d'Epheſe (2), où l'appelloit le droit d'aîneſſe; que, pour conſerver

(1) Démocrite étoit né riche; mais il ne ſe crut pas en droit de mépriſer l'eſprit, & de vivre dans une honorable ſtupidité.

(2) Miſon, fils du tyran de Chenes, renonça pareille-

toutes ses forces, l'athlete se prive des plaisirs de l'amour : c'est elle encore qui forçoit certains prêtres des anciens, dans l'espoir de se rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaisirs, sans avoir souvent, comme disoit plaisamment Boindin, d'autre récompense de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration ; qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux résolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates, ce sont elles seules qui, volant au secours des grands hommes, peuvent leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on se rappelle, à ce sujet, la célebre & courte harangue d'Annibal à ses soldats le jour de la bataille du Tesin ; & l'on sentira que sa haine pour les Romains & sa passion pour la gloire, pouvoient seules la lui inspirer : *Compagnons*, leur dit-il, *le ciel m'annonce la victoire. C'est aux Romains, non à vous, de trembler. Jettez les yeux sur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches : nous périssons tous, si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe? Quel signe plus sensible de la protection des dieux? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes passions n'ani-

---

ment au sceptre de son pere ; &, libre de toute charge, il se retiroit dans des lieux escarpés & solitaires, où, sans jamais parler à personne, il se nourrissoit de réflexions profondes.

massent Sylla, lorsque, Crassus lui ayant demandé une escorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marses, Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour escorte ton pere, tes freres, tes parents, tes amis, qui massacrés par les tyrans, crient vengeance, & l'attendent de toi ?*

Lorsque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'est l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette fiere réponse : *Allez ingrats ; fuyez lâches ; je dompterai l'univers sans vous : Alexandre trouvera des sujets & des soldats par-tout où il y aura des hommes.*

De semblables discours sont toujours prononcés par des gens passionnés. L'esprit même, en pareil cas, ne peut jamais suppléer au sentiment. On ignore toujours la langue des passions qu'on n'éprouve pas.

Au reste, ce n'est pas dans un art tel que l'éloquence, c'est en tout genre que les passions doivent être regardées comme le germe productif de l'esprit : ce sont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, stériles dans des ames froides, seroient semblables à la semence jettée sur la pierre.

Ce sont les passions qui, fixant fortement notre attention sur l'objet de nos desirs, nous le fait considérer sous des aspects inconnus aux autres hommes, & qui font, en conséquence, concevoir & exécuter aux héros ces entreprises hardies, qui, jusqu'à ce que la réussite en ait prouvé la sagesse, paroissent folles, & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impossibilité dans le projet le plus

ſimple, lorſque le plus grand paroît facile à l'ame forte : devant celle-ci les montagnes s'abaiſſent, lorſqu'aux yeux de celle-là les buttes ſe métamorphoſent en montagnes.

Ce ſont, en effet, les fortes paſſions, qui, plus éclairées que le bon ſens, peuvent ſeules nous apprendre à diſtinguer l'extraordinaire de l'impoſſible, que les gens ſenſés confondent preſque toujours enſemble ; parce que, n'étant point animés de paſſions fortes, ces gens ſenſés ne ſont jamais que des hommes médiocres : propoſition que je vais prouver, pour faire ſentir toute la ſupériorité de l'homme paſſionné ſur les autres hommes, & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes paſſions qui puiſſent enfanter les grands hommes.





CHAPITRE VII.

De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

Avant le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion, pressé par Alexandre d'ouvrir un avis sur les propositions de paix que faisoit Darius, lui dit : *Je les accepterois, si j'étois Alexandre ;* qui doute, avant que la victoire eût justifié la témérité apparente du prince, que l'avis de Parménion ne parût plus sage aux Macédoniens que la réponse d'Alexandre : *Et moi aussi, si j'étois Parménion ?* L'un est d'un homme commun & sensé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il est plus d'hommes de la premiere que de la seconde classe. Il est donc évident que, si, par de grandes actions, le fils de Philippe ne se fût pas déjà attiré le respect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entreprises extraordinaires, sa réponse leur eût absolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, & dans le sentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la supériorité de son courage

& de ses lumieres, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient sur des peuples efféminés & mous, tels que les Perses, & dans la connoissance enfin qu'il avoit & du caractere des Macédoniens, & de son empire sur leurs esprits, &, par conséquent, de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ses gestes, ses discours & ses regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la soif ardente de la gloire, qui, lui faisant, avec raison, considérer la victoire comme beaucoup plus assurée qu'elle ne le paroissoit à Parménion, devoit, en conséquence, lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre lesquels venoient de se briser les forces de l'empire Ottoman, il sentoit la difficulté de son entreprise; il savoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit continuellement ravitailler; mais, en l'excitant à cette entreprise, la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyme des eaux, oppose une digue à la mer & aux flottes Européanes, arbore ses étendards victorieux sur les brêches de Smyrne, & montre à l'univers étonné que rien n'est impossibe aux grands hommes (1).

Lorsque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros, on ne le vit point, selon

---

(1) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée & de son artillerie, profitant du moment où l'hiver avoit consolidé la surface des eaux, ce héros traverse des mers glacées pour descendre en Seeland; il savoit, aussi-bien que ses officiers, qu'on pouvoit facilement

la marche lente, & dès-lors incertaine, de ce qu'on appelle la ſageſſe, y procéder par des changements inſenſibles. Ce grand homme, échauffé de la paſſion de la vertu, ſentoit que, par des harangues ou des oracles ſuppoſés, il pouvoit inſpirer à ſes concitoyens les ſentiments dont lui-même étoit enflammé; que, profitant du premier inſtant de ferveur, il pourroit changer la conſtitution du gouvernement, & faire dans les mœurs de ce peuple une révolution ſubite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue ſuite d'années. Il ſentoit que les paſſions ſont ſemblables aux volcans, dont l'éruption ſoudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creuſant un nouveau lit, &, par conſéquent, après des temps & des travaux immenſes. C'eſt ainſi qu'il réuſſit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme ſenſé, qui, ne devant ce titre de ſenſé qu'à l'incapacité où il eſt d'être mu par des paſſions fortes, ignore toujours l'art de les inſpirer.

Ce ſont ces paſſions qui, juſtes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthouſiaſme, en ont ſouvent employé, que les gens ſenſés, faute de connoître, à cet égard, le cœur humain, ont, avant le ſuccès, toujours regardés comme puériles & ridicules.

---

s'oppoſer à ſa deſcente; mais il ſavoit mieux qu'eux qu'une ſage témérité confond preſque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardieſſe des entrepriſes en aſſure ſouvent le ſuccès; & qu'il eſt des cas où la ſuprême audace eſt la ſuprême prudence.

Tel eſt celui dont ſe ſervit Périclès, lorſque, marchant à l'ennemi, & voulant transformer ſes ſoldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois ſombre, & monter ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillants, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparoît tout-à-coup à l'armée, & paſſe rapidement devant elle, en criant au général: *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel eſt le moyen dont ſe ſervit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorſqu'il fit enlever de nuit les armes ſuſpendues dans un temple, & perſuada à ſes ſoldats que les dieux protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel eſt enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorſqu'encore animé de la haine la plus violente contre les catholiques qui l'avoient perſécuté, il commande à ceux de ſon parti de l'écorcher immédiatement après ſa mort, & de faire un tambour de ſa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au ſon de ce tambour ils marcheroient contre les catholiques: promeſſe que le ſuccès juſtifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus déciſifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens ſenſés, ne peuvent être apperçus que par des hommes paſſionnés, qui, placés dans les mêmes circonſtances que ce héros, euſſent été affectés des mêmes ſentiments.

Sans le reſpect dû à la réputation du grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les ſoldats, le projet qu'avoit formé ce prince de faire en-

enrégiſtrer dans chaque régiment le nom des ſoldats qui ſe ſeroient diſtingués par quelques faits ou quelques dits mémorables ? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on, comme l'illuſtre chevalier Folard, le pouvoir des harangues ſur les ſoldats ? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de Mr. de Vendôme, lorſque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchoient en vain de rallier, ce général ſe jette au milieu des fuyards, en criant aux officiers : *Laiſſez faire les ſoldats ; ce n'eſt point ici, c'eſt là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont & doivent ſe reformer.* Il ne laiſſoit, dans ce diſcours, entrevoir aux ſoldats aucun doute de leur courage ; il réveilloit par ce moyen en eux les paſſions de la honte & de l'honneur, qu'ils ſe flattoient encore de conſerver à ſes yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards, & de les ramener au combat & à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil diſcours ne ſoit un trait de caractere ? & qu'en général tous les moyens dont ſe ſont ſervis les grands hommes pour échauffer les ames du feu de l'enthouſiaſme, ne leur aient été inſpirés par les paſſions ? Eſt-il un homme ſenſé qui, pour imprimer plus de confiance & plus de reſpect aux Macédoniens, eût autoriſé Alexandre à ſe dire fils de Jupiter Hammon ? eût conſeillé à Numa de feindre un commerce ſecret avec la nymphe Egérie ? à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnévès, de ſe dire inſpirés par Veſta, Minerve ou Mercure, à Marius de traîner à ſa ſuite une diſeuſe de bonne aventure, à Sertorius de conſulter ſa biche ? & enfin

au comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglois ?

Peu de gens élevent leurs pensées au-delà des pensées communes ; moins de gens encore osent (1) exécuter & dire ce qu'ils pensent. Si les hommes sensés vouloient faire usage de pareils moyens, faute d'un certain tact & d'une certaine connoissance des passions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuses applications. Ils sont faits pour suivre les chemins battus ; ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractere duquel la paresse domine : il n'est point doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers postes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait semer dans le présent le germe des événements futurs. Aussi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme passionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémistocle fut le seul des Grecs qui prévît la bataille de Salamine, & & qui sût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorsque Caton le censeur, homme plus sensé

(1) Ceux-là cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matiere de gouvernement, où les moindres fautes peuvent influer sur le bonheur ou le malheur des peuples, & qu'il n'est question que de sciences, les erreurs, même des gens de génie, méritent l'éloge & la reconnoissance du public ; puisqu'en fait de sciences, il faut qu'une infinité d'hommes se trompent pour que les autres ne se trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial :

Si non erraſſet, fecerat ille minus.

qu'éclairé, opinoit avec tout le ſénat à la deſtruction de Carthage, pourquoi Scipion s'oppoſoit-il ſeul à la ruine de cette ville? C'eſt que lui ſeul regardoit Carthage, & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit oppoſer au torrent des vices & de la corruption prêts à ſe déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'hiſtoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la ſeule paſſion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une eſpece de divination. Auſſi préſageoit-il tous les malheurs ſous leſquels Rome alloit ſuccomber, dans le moment même que cette maîtreſſe du monde élevoit ſon trône ſur les débris de toutes les monarchies de l'univers; auſſi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla; auſſi entendoit-il déjà publier les funeſtes tables de proſcription, lorſque les Romains n'appercevoient par-tout que des palmes triomphales, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce peuple étoit alors comparable à ces matelots, qui, voyant la mer calme, les zéphirs enfler doucement les voiles, & rider la ſurface des eaux, ſe livrent à une joie indiſcrete; tandis que le pilote attentif voit s'élever, à l'extrêmité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverſer les mers.

Si le ſénat Romain n'eut point égard au conſeil de Scipion, c'eſt qu'il eſt peu de gens à qui la connoiſſance du paſſé & du préſent dévoile celle de l'avenir (1); c'eſt que, ſemblables au chêne, dont l'ac-

(1) Souvent un petit bien préſent ſuffit pour enivrer une nation, qui, dans ſon aveuglement, traite d'ennemi de l'état le génie élevé, qui, dans ce petit bien préſent, dé-

croissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémeres qui rampent sous son ombrage, les empires paroissent dans une espece d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte davantage leur paresse, qui se eroit alors déchargée des soins de la prévoyance.

Il en est du moral comme du physique. Lorsque les peuples croient les mers constamment enchaînées dans leur lit, le sage les voit successivement découvrir & submerger de vastes contrées, & le vaisseau sillonner les plaines que n'a gueres sillonnoit la charrue. Lorsque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le sage voit leurs cimes orgueilleuses, perpétuellement démolies par les siecles, s'ébouler dans les vallons, & les combler de leurs ruines. Mais ce ne sont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainsi que l'univers physique, dans une destruction & une reproduction successive & perpétuelle, peuvent appercevoir les causes éloignées du renversement des états. C'est l'œil d'aigle des passions, qui perce dans l'abyme ténébreux de l'avenir : l'indifférence est née aveugle & stupide. Quand le ciel est serein & les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'est l'œil intéressé du laboureur attentif qui voit, avec effroi, des vapeurs insensibles s'élever de la surface de la

couvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'est la vertu qui punit le vice ; & ce n'est, le plus souvent, que la sottise qui se moque de l'esprit.

terre, se condenser dans les cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moissons.

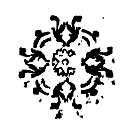
Qu'on examine chaque passion en particulier, l'on verra que toutes sont toujours très-éclairées sur l'objet de leurs recherches; qu'elles seules peuvent quelquefois appercevoir la cause des effets que l'ignorance attribue au hasard; qu'elles seules, par conséquent, peuvent retrécir &, peut-être, un jour détruire entiérement l'empire de ce hasard dont chaque découverte resserre nécessairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des passions telles que l'avarice ou l'amour, sont, en général, peu estimées, ce n'est pas que ces idées & ces actions n'exigent souvent beaucoup de combinaisons & d'esprit; mais c'est que les unes & les autres sont indifférentes ou même nuisibles au public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le discours précédent, les titres de vertueuses ou de spirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui sont utiles. Or, l'amour de la gloire est, entre toutes les passions, la seule qui puisse toujours inspirer des actions & des idées de cette espece. Elle seule enflammoit un roi d'Orient, lorsqu'il s'écrioit : *Malheur aux souverains qui commandent à des peuples esclaves. Hélas! les douceurs d'une juste louange, dont les Dieux & les héros sont si avides, ne sont pas faites pour eux. O peuples!* ajoutoit-il, *assez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'esclave est suspect : l'infortuné qui le régit, ignore toujours s'il est digne d'estime ou de mépris. Eh! quel*

tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au supplice de cette incertitude!

De pareils sentiments supposent toujours une passion ardente pour la gloire. Cette passion est l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre; c'est à ce desir qu'ils doivent l'enthousiasme qu'ils ont pour leur art, qu'ils regardent quelquefois comme la seule occupation digne de l'esprit humain; opinion qui les fait traiter de fous par les gens sensés, mais qui ne les fait jamais considérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cause de leur folie, apperçoit celle de leurs talents & de leurs succès.

La conclusion de ce chapitre, c'est que ces gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés; & que ce sont les passions fortes qui, nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me reste, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le chapitre suivant que ceux-là même qu'on place, avec raison, au rang des hommes illustres, rentrent dans la classe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions.





CHAPITRE VIII.

On devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné.

Cette propoſition eſt une conſéquence néceſſaire de la précédente. En effet, ſi l'homme épris du deſir le plus vif de l'eſtime, & capable, en ce genre, de la plus forte paſſion, n'eſt point à portée de ſatisfaire ce deſir, ce deſir ceſſera bientôt de l'animer; parce qu'il eſt de la nature de tout deſir de s'éteindre, s'il n'eſt point nourri par l'eſpérance. Or, la même cauſe, qui éteindra en lui la paſſion de l'eſtime, y doit néceſſairement étouffer le germe de l'eſprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes auſſi paſſionnés pour l'eſtime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Deſcartes, les Corneille & les Richelieu: privés, par leur poſition, de tout eſpoir de gloire, ils ſeront à l'inſtant dépourvus de l'eſprit néceſſaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils ſeront ſans talents pour un emploi qui peut les rendre odieux au public: ils n'auront que du dégoût pour une ſcience dans laquelle l'homme qui s'eſt le plus profondément inſtruit, & qui s'eſt, en conſéquence, couché très-ſavant & très-reſpectable à ſes propres yeux, peut ſe réveiller très-ignorant & très-inutile, ſi le magiſtrat a cru devoir ſupprimer ou ſimplifier ces droits. Entiérement livrés à la force d'inertie,

de pareils hommes ſeront bientôt incapables de toute eſpece d'application.

Voilà pourquoi, dans la geſtion d'une place ſubalterne, les hommes nés pour le grand, ſont ſouvent inférieurs aux eſprits les plus communs. Veſpaſien, qui ſur le trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur (1). L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, raſe la terre d'une aile moins rapide que l'hirondelle. Détruiſez dans un homme la paſſion qui l'anime, vous le privez, au même inſtant, de toutes ſes lumieres; il ſemble que la chevelure de Samſon ſoit, à cet égard, l'emblême des paſſions : cette chevelure eſt-elle coupée ? Samſon n'eſt plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un ſecond exemple, qu'on jette les yeux ſur ces uſurpateurs d'Orient, qui, à beaucoup d'audace & de prudence, joignoient néceſſairement de grandes lumieres; qu'on ſe demande pourquoi la plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'eſprit ſur le trône; pourquoi, fort inférieurs, en général, aux uſurpateurs d'Occident, il n'en eſt preſqu'aucun, comme le prouve la forme des gouvernements aſiatiques, qu'on puiſſe mettre au nombre des légiſlateurs. Ce n'eſt pas qu'ils fuſſent toujours avides du malheur de leurs ſujets : mais c'eſt qu'en prenant la couronne, l'objet de leur deſir étoit rempli : c'eſt qu'aſſurés de ſa poſſeſſion par la baſſeſſe, la ſoumiſſion & l'obéiſſance d'un peuple eſclave, la paſſion, qui les avoit

(1) Caligula fit remplir de boue la robe de Veſpaſien, pour n'avoir pas eu ſoin de faire nettoyer les rues.

portés à l'empire, cessoit alors de les animer : c'est que, n'ayant plus de motifs assez puissants pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que suppose la découverte & l'établissement des bonnes loix, ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes sensés, qui, n'étant animés d'aucun desir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse.

Si dans l'Occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont sur le trône fait éclater de grands talents ; si les Auguste & les Cromwel peuvent être mis au rang des législateurs, c'est qu'ayant affaire à des peuples impatients du frein, & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs desirs, attisoit, si j'ose le dire, toujours en eux la passion de l'ambition. Elevés sur des trônes sur lesquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils sentoient qu'il falloit se rendre agréables à des peuples fiers, établir des loix (1) utiles pour le moment, tromper ces peuples, &, du moins, leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne après elle.

---

(1) C'est ce qui a mérité à Cromwel cette épitaphe :

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi !

C'eſt donc aux dangers, auxquels ces derniers ont, ſans ceſſe, été expoſés ſur le trône, qu'ils ont dû cette ſupériorité de talents qui les place au deſſus de la plupart des uſurpateurs d'Orient : ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, & perpétuellement inquiet dans la jouiſſance d'une réputation toujours prête à lui échapper, ſent qu'il n'eſt pas ſeul échauffé de la paſſion de la vanité ; & que, ſi la ſienne lui fait deſirer l'eſtime d'autrui, celle d'autrui doit conſtamment la lui refuſer, ſi, par des ouvrages utiles & agréables, & par de continuels efforts d'eſprit, il ne les conſole de la douleur de les louer. C'eſt ſur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'eſprit dans l'état de fécondité : cette crainte eſt-elle anéantie ? le reſſort de l'eſprit eſt détruit.

Qui doute qu'un phyſicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de phyſique, ſouvent peu important pour l'humanité, qu'un ſultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de pluſieurs milliers d'hommes ? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer, à rédiger ſes ordonnances & ſes édits, qu'un homme d'eſprit à compoſer un madrigal ou une épigramme, c'eſt que la méditation toujours fatigante, eſt, pour ainſi dire, contraire à notre nature ; (1) & qu'à l'abri, ſur le trône, & de la punition, & des traits de la ſatyre, un ſultan

---

(1) Quelques philoſophes ont, à ce ſujet, avancé ce paradoxe, que les eſclaves, expoſés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de

n'a point de motif pour triompher d'une pareffe dont la jouiffance eft fi agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'efprit dépend de l'activité des paffions. C'eft auffi dans l'âge des paffions, c'eft-à-dire, depuis vingt-cinq jufqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on eft capable des plus grands efforts & de vertu & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoiffances, fans que leurs paffions aient encore prefque rien perdu de leur activité : cet âge paffé, les paffions s'affoibliffent en nous, & voilà le terme de la croiffance de l'efprit ; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles ; & quelque fupérieurs que foient dans la fuite, les ouvrages que l'on compofe, on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçues dans le temps de l'effervefcence des paffions, & dont on n'avoit point encore fait ufage.

Au refte, ce n'eft point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoibliffement des paffions. On ceffe d'être paffionné pour un objet, lorfque le plaifir qu'on fe promet de fa poffeffion n'eft point égal à la peine néceffaire pour l'acquérir ; l'homme amoureux de la gloire n'y facrifie fes goûts qu'autant qu'il fe croit dédommagé de ce facrifice par l'eftime qui en eft le prix. C'eft pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets

---

l'efprit dont ils jouiffoient, une compenfation à leurs peines, & que ce repos de l'efprit rendoit fouvent la condition de l'efclave égale en bonheur à celle du maître.

de la volupté : c'eſt pourquoi le grand Condé ne maîtriſoit ſon humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand ſang froid : c'eſt pourquoi, ſi l'on peut comparer aux grandes choſes celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans ſa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au théatre, où les applaudiſſements & l'admiration des ſpectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ſes habitudes & de ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt amoureux de la gloire ; & les hommes illuſtres ne ſont quelquefois ſenſibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir preſqu'en entier l'empire de l'eſtime, la plupart s'abandonnent à une honteuſe pareſſe. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produiſent ſouvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire, en effet, n'eſt jamais deſirée que par une petite ame. Si les gens, ſi attentifs dans la maniere de s'habiller, de ſe préſenter & de parler dans les compagnies, ſont, en général, incapables de grandes choſes, c'eſt non-ſeulement parce qu'ils perdent, à l'acquiſition d'une infinité de petits talents & de petites perfections, un temps qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture de grands talents ; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire ſuppoſe en eux des deſirs trop foibles & trop modérés. Auſſi les grands hommes ſont-ils, preſque tous, incapables des petits ſoins & des petites attentions néceſſaires pour s'attirer de la conſidération ; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, diſoit Sylla en parlant de Céſar, *de ce jeune homme qui marche ſi immo-*

destement dans les rues ; je vois en lui plusieurs Marius.

J'ai fait, je crois, suffisamment sentir que l'absence totale de passions, s'il pouvoit en exister, produiroit en nous le parfait abrutissement ; & qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on est moins passionné (1). Les passions sont, en effet, le feu céleste qui vivifie le monde moral : c'est aux passions que les sciences & les arts doivent leurs découvertes & l'ame son élévation. Si l'humanité leur doit aussi ses vices & la plupart de ses malheurs, ces malheurs ne donnent point aux Moralistes le droit de condamner les passions & de les traiter de folie. La sublime vertu & la sagesse éclairée sont deux assez belles productions de cette folie, pour la rendre respectable à leurs yeux.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur les passions, c'est que leur force peut seule contrebalancer en nous la force de la paresse & de l'inertie, nous arracher au repos & à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité de talent.

---

(1) C'est le défaut de passions qui produit souvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence suppose qu'ils n'ont jamais eu le desir de s'instruire, ou qu'au moins ce desir a toujours été très-foible & très-subordonné à leur goût pour la paresse. Or, quiconque ne desire point de s'éclairer, n'a jamais de motifs suffisants pour changer d'avis : il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux représentations de la raison ; & l'opiniâtreté est, dans ce cas, l'effet nécessaire de la paresse.

Mais, dira-t-on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, en allumant dans les uns des passions plus fortes que dans les autres ? Je répondrai à cette question que, si, pour exceller dans un genre, il n'est pas nécessaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on est capable; il n'est pas nécessaire non plus, pour s'illustrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive passion, mais seulement du degré de passion suffisant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il est bon d'observer qu'en fait de passions, les hommes ne different peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour savoir si la nature, à cet égard, a si inégalement partagé ses dons, il faut examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, &, pour cet effet, remonter jusqu'à leur origine.





CHAPITRE IX.

De l'origine des Passions.

Pour s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes des passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature ; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes especes de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ses besoins, & attacher une infinité de plaisirs & de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins : on y verra l'homme capable de recevoir des impressions de plaisir & de douleur, & naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'existoient point pour lui : uniquement sensible au plaisir & à la douleur physique, il ignoroit toutes ces peines & ces plaisirs factices que nous procurent les passions que je viens de nommer. De pareilles passions ne nous sont donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur existence, qui suppose celle des sociétés, suppose encore en nous le germe caché de ces mêmes passions. C'est pourquoi, si la nature ne nous donne, en naissant, que

des besoins, c'est dans nos besoins & nos premiers desirs qu'il faut chercher l'origine de ces passions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de sentir.

Il semble que, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, Dieu n'ait mis qu'un seul principe dans tout ce qui a été. Ce qui est, & ce qui sera, n'est qu'un développement nécessaire.

Il a dit à la matiere : Je te doue de la force. Aussitôt les éléments, soumis aux loix du mouvement, mais errants & confondus dans les déserts de l'espace, ont formé mille assemblages monstrueux, ont produit mille chaos divers, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre & l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit pareillement à l'homme : Je te doue de la sensibilité ; c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, sans le savoir, remplir tous mes desseins. Je te mets sous la garde du plaisir & de la douleur : l'un & l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions ; engendreront tes passions ; exciteront tes aversions, tes amitiés, tes tendresses, tes fureurs ; allumeront tes desirs, tes craintes, tes espérances ; te dévoileront des vérités ; te plongeront dans des erreurs ; &, après t'avoir fait enfanter mille systêmes absurdes & différents de morale & de législation, te découvriront un jour les principes simples, au développement desquels est attaché l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet, supposons que le ciel anime tout-à-coup plusieurs hommes : leur premiere occupation sera de satisfaire leurs besoins ; bientôt après ils essayeront,

par des cris, d'exprimer les impressions de plaisir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur premiere langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très-courte, & se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes, plus multipliés, commenceront à se répandre sur la surface du monde ; & que, semblables aux vagues dont l'océan couvre au loin ses rivages, & qui rentrent aussi-tôt dans son sein, plusieurs générations se seront montrées à la terre, & seront rentrées dans le gouffre où s'abyment les êtres ; lorsque les familles seront plus voisines les unes des autres ; alors le desir commun de posséder les mêmes choses, telles que les fruits d'un certain arbre, ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles & des combats : de-là naîtront la colere & la vengeance. Lorsque, saoulés de sang, & las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront consenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel, & qui leur est nuisible ; alors ils feront entre eux des conventions ; ces conventions seront leurs premieres loix ; les loix faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution : & voilà les premiers magistrats. Ces magistrats grossiers de peuples sauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit les animaux, lorsque les peuples ne vivront plus de leur chasse, la disette des vivres leur enseignera l'art d'élever des troupeaux.

Ces troupeaux fourniront à leurs besoins, & les peuples chasseurs seront changés en peuples pasteurs. Après un certain nombre de siecles, lorsque ces derniers se seront extrêmement multipliés, & que la terre ne pourra, dans le même espace, subvenir à la

nourriture d'un plus grand nombre d'habitants, sans être fécondée par le travail humain; alors les peuples pasteurs disparoîtront, & feront place aux peuples cultivateurs. Le besoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'agriculture, leur enseignera bientôt après l'art de mesurer & de partager les terres. Ce partage fait, il faut assurer à chacun ses propriétés; & de-là une foule de sciences & de loix. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différents, les hommes feront entre eux des échanges, sentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui représentât toutes les denrées; & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes sera rompue: on distinguera des supérieurs & des inférieurs: alors ces mots de *bien* & de *mal*, créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physiques que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations, les accroître ou les diminuer; telles sont les richesses & l'indigence: alors les richesses & les honneurs, par les avantages qui y seront attachés, deviendront l'objet général du desir des hommes. De-là naîtront, selon la forme différente des gouvernements, des passions criminelles ou vertueuses; telles sont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la passion de la gloire, la magnanimité, & même l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un besoin, deviendra, en se confondant avec la vanité, une passion factice, qui ne sera, comme les autres, qu'un développement de la sensibilité physique.

Quelque certaine que ſoit cette concluſion, il eſt peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle réſulte. D'ailleurs, en avouant que nos paſſions prennent originairement leur ſource dans la ſenſibilité phyſique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où ſont les nations policées, ces paſſions exiſtent indépendamment de la cauſe qui les a produites. Je vais donc, en ſuivant la métamorphoſe des peines & des plaiſirs phyſiques en peines & en plaiſirs factices, montrer que, dans des paſſions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaiſirs des ſens, c'eſt cependant toujours la douleur & le plaiſir phyſique que nous fuyons ou que nous recherchons.





CHAPITRE X.

De l'Avarice.

L'or & l'argent peuvent être regardés comme des matieres agréables à la vue. Mais, si l'on ne desiroit dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare se contenteroit de la libre contemplation des richesses entassées dans le trésor public. Or, comme cette vue ne satisferoit pas sa passion, il faut que l'avare, de quelque espece qu'il soit, ou desire les richesses comme l'échange de tous les plaisirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé, je dis que l'homme n'étant, par sa nature, sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs, par conséquent, sont l'unique objet de ses desirs. La passion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les emmeublements, est donc une passion factice, nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaisirs réels ce luxe & cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs, ou d'en imposer aux hommes, & de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines & à rassembler près de lui tous les plaisirs ?

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas

proprement le nom d'avares, l'avarice est donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir physique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaisir, ou cette même crainte de la douleur peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaisirs? S'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire, & s'ils s'exagerent à eux-mêmes & aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cause qui, leur laissant desirer, sans cesse, le plaisir, doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive & ridicule, & de la possibilité de l'indigence & des maux qui y sont attachés. Les avares sont assez semblables aux hypocondres, qui vivent dans des transes perpétuelles, qui voient par-tout des dangers, & qui craignent que tout ce qui les approche ne les casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avares; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à la suite: aussi leur folie, à cet égard, est-elle plus pardonnable qu'elle ne le seroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi lesquels on ne trouve guere que des avares fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du nécessaire les force toujours

à s'en priver ; supposons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entre eux conçoive le projet de s'y soustraire. Le projet conçu, l'espérance aussitôt vient vivifier son ame affaissée par la misere ; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ses patrons, le force à s'intriguer auprès des ministres, à ramper aux pieds des grands, & à se dévouer enfin au genre de vie le plus triste, jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misere. Parvenu à cet état, le plaisir sera-t-il l'unique objet de sa recherche ? Dans un homme qui, par ma supposition, sera d'un caractere timide & défiant, le souvenir vif des maux qu'il a éprouvés, doit d'abord lui inspirer le desir de s'y soustraire, & le déterminer, par cette raison, à se refuser jusqu'à des besoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de se priver. Une fois au-dessus du besoin, si cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans ; si l'amour du plaisir, dont chaque instant émousse la vivacité, se fait moins vivement sentir à son cœur, que fera-t-il alors ? Plus difficile en plaisirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles, & dont les faveurs soient plus cheres : il voudra donc acquérir de nouvelles richesses pour satisfaire ses nouveaux goûts : or, dans l'espace de temps qu'il mettra à cette acquisition, si la défiance & la timidité, qui s'accroissent avec l'âge, & qu'on peut regarder comme l'effet du sentiment de notre foiblesse, lui démontrent qu'en fait de richesses, *assez* n'est jamais assez ; & si son avidité se trouve en équilibre avec son amour pour les plaisirs, il sera soumis alors à deux attractions différentes : pour obéir à l'une & à l'autre, cet homme, sans

renoncer au plaisir, se prouvera qu'il doit, du moins en remettre la jouissance au temps où, possesseur de plus grandes richesses, il pourra, sans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ses plaisirs présents. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux trésors, si l'âge le rend tout-à-fait insensible au plaisir, changera-t-il son genre de vie ? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendues cheres ? Non, sans doute ; & satisfait, en contemplant ses trésors, de la possibilité des plaisirs dont les richesses sont l'échange, cet homme, pour éviter les peines physiques de l'ennui, se livrera tout entier à ses occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans sa vieillesse, que l'habitude d'amasser n'étant plus contrebalancée par le desir de jouir, elle sera, au contraire, soutenue en lui par la crainte machinale que la vieillesse a toujours de manquer.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la crainte excessive & ridicule des maux attachés à l'indigence, est la cause de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en desirant toujours le plaisir, l'avarice peut toujours les en priver.





CHAPITRE XI.

De l'Ambition.

Le crédit attaché aux grandes places, peut, ainsi que les richesses, nous épargner des peines, nous procurer des plaisirs, &, par conséquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples sauvages dont les chefs ou les rois n'ont d'autre privilege que celui d'être nourris & vêtus de la chasse que font pour eux les guerriers de la nation, le desir de s'assurer ses besoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naissante, lorsqu'on n'assignoit d'autre récompense aux grandes actions que l'étendue de terrein qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif suffisoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les peuples pauvres; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'est le desir de se soustraire à la peine & au travail. Au contraire, chez les nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places, sont pourvus des richesses nécessaires pour se procurer non-seulement les besoins, mais encore les commodités de la vie, c'est presque toujours dans l'amour du plaisir que l'ambition prend naissance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares, & généralement toutes les marques d'honneur, ne font sur nous aucune impression physique de plaisir : l'ambi-

tion n'eſt donc pas fondée ſur cet amour du plaiſir, mais ſur le deſir de l'eſtime & des reſpects ; elle n'eſt donc pas l'effet de la ſenſibilité phyſique.

Si le deſir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le deſir de l'eſtime & de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talents dont elles étoient la récompenſe. Chez ces peuples, la poſſeſſion des dignités pouvoit flatter l'orgueil ; puiſqu'elle aſſuroit un homme de l'eſtime de ſes concitoyens ; puiſque cet homme, ayant toujours de grandes entrepriſes à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illuſtrer & de prouver ſa ſupériorité ſur les autres. Or, l'ambitieux pourſuit également les grandeurs dans les ſiecles où ces grandeurs ſont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y éleve, &, par conſéquent, dans les temps même où leur poſſeſſion eſt moins flatteuſe. L'ambition n'eſt donc pas fondée ſur le deſir de l'eſtime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut ſe tromper lui-même : les marques de conſidération qu'on lui prodigue, l'avertiſſent à chaque inſtant que c'eſt ſa place & non lui qu'on honore. Il ſent que la conſidération dont il jouit, n'eſt point perſonnelle ; qu'elle s'évanouit par la mort ou la diſgrace du maître ; que la vieilleſſe même du prince ſuffit pour la détruire ; qu'alors les hommes, élevés aux premiers poſtes, ſont autour du ſouverain comme ces nuages d'or, qui aſſiſtent au coucher du ſoleil, & dont la ſplendeur s'obſcurcit & diſparoît à meſure que l'aſtre s'enfonce ſous l'horizon. Il l'a mille fois oui dire, & l'a lui-même mille

fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'est point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle est, au contraire, presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la bassesse & de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'histoire, & sur-tout celle de Byzance; il y verra, qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire & couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, confusément avide d'estime, l'ambitieux croie ne chercher que cette estime dans les grandes places : il est facile de montrer que ce n'est pas le vrai motif qui le détermine; & que, sur ce point, il se fait illusion à lui-même; puisqu'on ne desire pas, comme je le prouverai dans le chapitre de l'orgueil, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le desir des grandeurs n'est donc point l'effet du desir de l'estime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches, qui n'aiment à se montrer au public que dans un équipage leste & brillant, pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur? C'est qu'il considere ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes son indépendance, la puissance qu'il a de rendre, à son gré, plusieurs d'entre eux heureux ou malheureux, & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaisirs qu'ils sauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne seroit-ce pas plutôt du respect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux seroit

jaloux? Dans le fait, c'eſt le respect des hommes qu'il deſire; mais pourquoi le deſire-t-il? Dans les hommages qu'on rend aux Grands, ce n'eſt point le geſte du reſpect qui leur plaît: ſi ce geſte étoit par lui-même agréable, il n'eſt point d'homme riche qui, ſans ſortir de chez lui, & ſans courir après les dignités, ne pût ſe procurer un tel bonheur. Pour ſe ſatisfaire, il loueroit une douzaine de porte-faix, les revêtiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendroit le matin dans ſon antichambre, pour venir tous les jours payer à ſa vanité un tribut d'encens & de reſpects.

L'indifférence des gens riches pour cette eſpece de plaiſir, prouve que l'on n'aime point le reſpect comme reſpect; mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur diſpoſition favorable à notre égard, & de leur empreſſement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaiſirs.

Le deſir des grandeurs n'eſt donc fondé que ſur la crainte de la douleur ou l'amour du plaiſir. Si ce deſir n'y prenoit point ſa ſource, quoi de plus facile que de déſabuſer l'ambitieux? O toi! lui diroit-on, qui ſeches d'envie en contemplant le faſte & la pompe des grandes places, oſe t'élever à un orgueil plus noble; & leur éclat ceſſera de t'en impoſer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins ſupérieur aux autres hommes que les inſectes leur ſont inférieurs; alors tu ne verras, dans les courtiſans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine; le ſceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'o-

reille à de pareils discours ? auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent gueres, & préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talents ? C'est que les grandeurs sont un bien, & peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, &, par conséquent, nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête le dernier ne parût le plus desirable ; & qu'ayant à choisir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le roi, borné dans son pouvoir, se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets ? S'il n'est cependant presque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple esclave des Persans qu'au peuple libre des Anglois, c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire ; c'est qu'instruits par un instinct secret, mais sûr, on sait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour ; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont presque toujours été plus honorés que les bons rois ; c'est que la reconnoissance a toujours élevé des temples moins somptueux aux dieux bienfaisants qui portent la corne d'abondance (1), que la crainte n'en a consacré aux

(1) Dans la ville de Bantam, les habitants présentent

dieux cruels & colossaux, qui, portés sur les ouragans & les tempêtes, & couverts d'un vêtement d'éclairs, sont peints la foudre à la main; c'est enfin qu'éclairés par cette connoissance, on sent qu'on doit plus attendre de l'obéissance d'un esclave, que de la reconnoissance d'un homme libre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que le desir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir & la considération, ne sont pas proprement des plaisirs : ils n'en obtiennent le nom que parce que l'espoir & les moyens de se procurer des plaisirs sont déjà des plaisirs : plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques (1).

Je sais que, dans les projets, les entreprises, les forfaits, les vertus & la pompe éblouissante de l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la sensibilité physique. Comment, dans cette

---

les prémices de leurs fruits à l'esprit malin, & rien au grand Dieu, qui, selon eux, est bon, & n'a pas besoin de ces offrandes. Voyez *Vincent le Blanc.*

Les habitants de Madagascar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, & une au démon : ils commencent par le diable, jettent un morceau du côté droit, & disent: *Voilà pour toi, seigneur diable.* Ils jettent ensuite un morceau du côté gauche, & disent: *Voilà pour toi, seigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune priere. *Recueil des Lettres édif.*

(1) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira t-on que

fiere ambition, qui, le bras fumant de carnage, s'assied au milieu des champs de bataille, sur un monceau de cadavres, & frappe, en signe de victoire, ses ailes dégoûtantes de sang; comment, dis-je, dans l'ambition ainsi figurée, reconnoître la fille de la volupté ? comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues & les travaux de la guerre, ce soit la volupté qu'on poursuive ? C'est cependant elle seule, répondrai-je, qui, sous le nom de libertinage, recrute les armées de presque toutes les nations. On aime les plaisirs, &, par conséquent, les moyens de s'en procurer : les hommes desirent donc & les richesses & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour, & la paresse leur inspire ce desir : or, la guerre, qui promet le pillage des villes au soldat & des honneurs à l'officier, flatte, à cet égard & leur paresse & leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les

---

c'est communément le desir vague du bonheur qui nous en ouvre la carriere. Mais, répondrai-je, qu'est-ce que le desir vague du bonheur ? C'est un desir qui ne porte sur aucun objet en particulier : or, je demande si l'homme, qui, sans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'est point animé du desir des plaisirs physiques ? Toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer le sentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuset. Il en est de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne seroit point avide d'argent, si l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaisirs, ou le moyen d'échapper à la douleur physique : il ne desireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

fatigues de la guerre (1) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet des richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitants des côtes d'Afrique, & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie, qu'à la culture des terres.

Il en est de la guerre comme du gros jeu qu'on préfere au petit, au risque même de se ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'espoir de grandes richesses, & nous les promet dans un instant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du chapitre suivant, exposer l'unique objection à laquelle il me reste à répondre.

---

(1) » Le repos, dit Tacite, est pour les Germains un » état violent; ils soupirent, sans cesse, après la guerre; » ils s'y font un nom en peu de temps; ils aiment mieux » combattre que labourer «.





CHAPITRE XII.

Si dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique; pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux?

On peut distinguer deux sortes d'ambitieux. Il est des hommes malheureusement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, desirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le seul plaisir des infortunés, pour tourmenter les hommes, & jouir de leur malheur. Ces sortes d'ambitieux sont d'un caractere assez semblable aux faux dévots, qui, en général, passent pour méchants, non que la loi qu'ils professent, ne soit une loi d'amour & de charité, mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion austere (1), sont apparemment

(1) L'expérience prouve qu'en général les caracteres propres à se priver de certains plaisirs, & à saisir les maximes & les pratiques austeres d'une certaine dévotion, sont ordinairement des caracteres malheureux. C'est la seule maniere d'expliquer comment tant de sectaires ont pu allier à la sainteté & à la douceur des principes de la religion, tant de méchanceté & d'intolérance; intolérance prouvée par tant de massacres. Si la jeunesse, lorsqu'on ne s'oppose point à ses passions, est ordinairement plus humaine & plus généreuse que la vieillesse, c'est que les malheurs & des

des hommes mécontents de ce bas monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espece sont en très-petit nombre; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame; ils ne sont comptés que parmi les tyrans; &, par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espece; &, dans cette espece, je les comprends presque tous: ce sont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance ou leur position, sont d'abord élevés à des postes importants: ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambition; ils sont, en naissant, placés, pour ainsi dire, à la moitié (1) de la carriere

---

les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme, d'un caractere heureux, est gai & bon homme, c'est lui seul qui dit:

Que tout le monde ici soit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux est méchant. César disoit en parlant de Cassius: *Je redoute ces gens hâves & maigres: il n'en est pas ainsi de ces Antoines, de ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs; leur main cueille des fleurs, & n'aiguise point de poignards.* Cette observation de César est très-belle, & plus générale qu'on ne pense.

(1) L'ambition est, si je l'ose dire, en eux plutôt une convenance d'état, qu'une passion forte que les obstacles irritent, & qui triomphe de tout.

qu'ils ont à parcourir. Il n'en eſt pas ainſi d'un homme, qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers poſtes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas ſont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager; il eſt à la fois occupé & du ſoin de former de grands projets, & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardents à la pourſuite de tous les plaiſirs, animés de ce ſeul motif, en ſont ſouvent privés; ſuppoſons qu'avide de ces plaiſirs, & frappé de l'empreſſement avec lequel on cherche à prévenir les deſirs des Grands, un homme de cette eſpece veuille s'élever aux premiers poſtes: ou cet homme naîtra dans ces pays où le peuple eſt le diſpenſateur des graces, où l'on ne peut ſe concilier la bienveillance publique que par des ſervices rendus à la patrie, où, par conſéquent, le mérite eſt néceſſaire; ou ce même homme naîtra dans des gouvernements abſolument deſpotiques, tels que le Mogol, où les honneurs ſont l'eſprit de l'intrigue: or, quel que ſoit le lieu de ſa naiſſance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner preſque aucun temps à ſes plaiſirs. Pour le prouver, je prendrai le plaiſir de l'amour pour exemple, non-ſeulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le reſſort preſque unique des ſociétés policées. Car il eſt bon d'obſerver, en paſſant, qu'il eſt, dans chaque nation, un beſoin phyſique, qu'on doit conſidérer comme l'ame univerſelle de cette nation: chez les Sauvages du ſeptentrion, qui, ſouvent expoſés à des famines affreuſes, ſont toujours occupés de chaſſe & de pêche, c'eſt la faim & non l'amour

qui produit toutes les idées ; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées : aussi, presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que sur les ruses de la chasse & de la pêche, & sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes est, chez les nations policées, le ressort presque unique qui les meut (1). En

(1) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le desir de pourvoir à ses besoins suffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays despotiques, la crainte du supplice, que peut nous faire subir le caprice d'un despote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'est le desir vague du bonheur ; desir qui se réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaisirs des sens, qui, le plus communément, inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaisirs, je suis, sans doute, en droit de choisir celui des femmes, comme le plus vif & le plus puissant de tous. Une preuve, qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espece qui nous animent, c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talents & capable de ces résolutions désespérées, nécessaires quelquefois pour monter aux premiers postes, que dans la premiere jeunesse, c'est-à-dire, dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaisir aux grandes places ? Oui : ils les acceptent, ils les desirent même ; mais ce desir ne mérite pas le nom de passion, puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies & de ces efforts prodigieux d'esprit qui caractérisent la passion. Le vieillard peut marcher, par habitude, dans la carriere qu'il s'est ouverte dans la jeunesse ; mais il ne s'en ouvriroit pas une nouvelle.

ces pays, l'amour invente tout, produit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, sont des suites néceſſaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire; le deſir même qu'on a d'en impoſer aux hommes par les richeſſes ou les dignités, n'eſt qu'un nouveau moyen de les ſéduire. Suppoſons donc qu'un homme né ſans bien, mais avide des plaiſirs de l'amour, ait vu les femmes ſe rendre d'autant plus facilement aux deſirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de conſidération ſur elles; qu'excité par la paſſion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle, aſpire au poſte de général ou de premier miniſtre; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du ſoin d'acquérir des talents, ou de faire des intrigues. Or, le genre de vie propre à former, ſoit un habile intrigant, ſoit un homme de mérite, eſt entiérement oppoſé au genre de vie propre à ſéduire des femmes auxquelles on ne plaît communément que par des aſſiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il eſt donc certain que, dans la jeuneſſe, & juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ſes goûts, & ſacrifier, preſque toujours, le plaiſir préſent à l'eſpoir des plaiſirs à venir. Je dis, preſque toujours; parce que la route de l'ambition eſt ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue auſſi-tôt que ſatisfaite, remplace toujours un deſir rempli par un deſir nouveau; qui, de miniſtres, voudroient être rois; qui, de rois, aſpireroient, comme Alexandre, à la monarchie univerſelle, & voudroient monter ſur un trône, où

les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; sans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, & supposant même de la modération dans l'ambition, il est évident que l'homme, dont la passion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés.

Mais ses desirs ne fussent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme, qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé & glissant; il se voit de toutes parts en butte aux envieux, qui prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés: alors il découvre avec horreur l'abyme affreux qui s'entr'ouvre; il sent que, dans sa chûte, par un triste appanage de la grandeur, il sera misérable, sans être plaint; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil, il sera l'objet du mépris de ses rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages; que, devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects, dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune, mais dont la privation est insupportable, lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté, & réduit à l'abaissement, il ne jouira plus en contemplant ses grandeurs, comme l'avare en contemplant ses richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carriere où l'amour du plaisir l'a fait entrer: le desir de conserver succede donc en son cœur au desir d'acquérir. Or, l'éten-

due des soins nécessaires pour se maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il est évident que cet homme doit passer le temps de la jeunesse & de l'âge mûr à la poursuite ou à la conservation de ces places, uniquement desirées comme des moyens d'acquérir les plaisirs qu'il s'est toujours refusés. C'est ainsi que, parvenu à l'âge où l'on est incapable d'un nouveau genre de vie, il se livre, & doit, en effet, se livrer tout entier à ses anciennes occupations; parce qu'une ame toujours agitée de craintes & d'espérances vives, &, sans cesse, remuée par de fortes passions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme insipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaisseaux que les flots portent encore sur la côte du midi, lorsque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes suivent dans la vieillesse la direction que les passions leur ont donnée dans la jeunesse.

J'ai fait voir comment, appellé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par hasard, quelques plaisirs, ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices, que parce qu'ils y sont rares & semés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Lybie, & dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir & la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice & l'ambition sont un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.



CHAPITRE XIII.

De l'Orgueil.

L'orgueil n'est dans nous que le sentiment vrai ou faux de notre excellence : sentiment qui, dépendant de la comparaison avantageuse qu'on fait de soi aux autres, suppose, par conséquent, l'existence des hommes, & même l'établissement des sociétés.

Le sentiment de l'orgueil n'est donc point inné, comme celui du plaisir & de la douleur. L'orgueil n'est donc qu'une passion factice, qui suppose la connoissance du beau & de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne sont autre chose que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, estimé & honoré comme tel. L'idée de l'estimé a donc précédé l'idée de l'estimable. Il est vrai que ces deux idées ont dû bientôt se confondre ensemble. Aussi l'homme qu'anime le noble & superbe desir de se plaire à lui-même, & qui, content de sa propre estime, se croit indifférent à l'opinion générale, est, en ce point, dupe de son propre orgueil, & prend en lui le desir d'être estimé pour le desir d'être estimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un desir secret & déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même homme, qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adresse, de la force & de l'agilité de son corps, ne s'enorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut

de qualités plus essentielles ? C'est que la force & l'agilité du corps ne sont ni ne doivent être autant estimées d'un François que d'un Sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'est qu'un amour déguisé de l'estime, supposons un homme uniquement occupé du desir de s'assurer de son excellence & de sa supériorité. Dans cette hypothese, la supériorité la plus personnelle, la plus indépendante du hasard lui paroîtroit, sans doute, la plus flatteuse : ayant à choisir entre la gloire des lettres & celle des armes, ce seroit, par conséquent, à la premiere qu'il donneroit la préférence. Oseroit-il contredire César lui-même ? Ne conviendroit-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire sont, par le public éclairé, toujours partagés entre le général, le soldat & le hasard ; & qu'au contraire les lauriers des Muses appartiennent, sans partage, à ceux qu'elles inspirent ? N'avoueroit-il pas que le hasard a pu souvent placer l'ignorance & la lâcheté sur un char de triomphe, & qu'il n'a jamais couronné le front d'un stupide auteur ?

En n'interrogeant que son orgueil, c'est-à-dire, le desir de s'assurer de son excellence, il est donc certain que la premiere espece de gloire lui paroîtroit la plus desirable. La préférence qu'on donne au grand capitaine sur le philosophe profond, ne changeroit point, à cet égard, son opinion : il sentiroit que, si le public accorde plus d'estime au général qu'au philosophe, c'est que les talents du premier ont une influence plus prompte sur le bonheur public, que les maximes d'un sage, qui ne paroissent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au desir d'être estimé qu'on doit le desir d'être estimable, & que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique, il faut maintenant examiner si l'on desire l'estime pour l'estime même, & si cet amour de l'estime ne seroit pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique ? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite, &, par conséquent, à l'orgueil qui, voulant s'estimer, & ne pouvant s'estimer seul, a besoin du suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, & pour jouir du sentiment délicieux de son excellence ?

Mais, si nous ne devions qu'à ce motif le desir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, celle qui nous seroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, sans contredit, la plus flatteuse & la plus desirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, & à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planetes habitées par des êtres semblables à nous : supposons qu'un génie vînt, à chaque instant, nous informer de ce qui se passe, & qu'un homme eût à choisir entre l'estime de son pays & celle de tous ces mondes célestes : dans cette supposition, n'est-il pas évident que ce seroit à l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, à celle de tous les habitants planétaires,

qu'il devroit donner la préférence ſur celle de ſes concitoyens ? Il n'eſt cependant perſonne qui, dans ce cas, ne ſe déterminât en faveur de l'eſtime nationale. Ce n'eſt donc point au deſir qu'on a de s'aſſurer de ſon mérite, qu'on doit le deſir de l'eſtime, mais aux avantages que cette eſtime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on ſe demande d'où vient l'empreſſement avec lequel ceux qui ſe diſent le plus jaloux de l'eſtime publique, recherchent les grandes places dans les ſiecles même, où, contrariés par des intrigues & des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur nation; où, par conſéquent, ils ſont expoſés à la riſée du public, qui, toujours juſte dans ſes jugements, mépriſe quiconque eſt aſſez indifférent à ſon eſtime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement; qu'on ſe demande encore pourquoi l'on eſt plus flatté de l'eſtime d'un prince que de celle d'un homme ſans crédit : & l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'eſtime eſt proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons à l'eſtime d'un petit nombre d'hommes choiſis, celle d'une multitude ſans lumieres, c'eſt que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes ſoumis à cette eſpece d'empire que l'eſtime donne ſur les ames; c'eſt qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus ſouvent à notre eſprit l'image agréable des plaiſirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'eſt la raiſon pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il eſt peu de François qui fuſſent fort touchés de l'eſtime qu'auroient pour eux les habitants

du Grand-Tibet. S'il eſt des hommes qui voudroient envahir l'eſtime univerſelle, & qui ſeroient même jaloux de l'eſtime des terres auſtrales, ce deſir n'eſt pas l'effet d'un plus grand amour pour l'eſtime, mais ſeulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande eſtime (1).

La derniere & la plus forte preuve de cette vérité, c'eſt le dégoût qu'on a pour l'eſtime (2), & la diſette où l'on eſt de grands hommes dans les ſiecles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenſes au mérite. Il ſemble qu'un homme capable d'acquérir de grands talents ou de grandes vertus, paſſe un contract tacite avec ſa nation, par lequel il s'engage à s'illuſtrer par des talents & des actions utiles à ſes concitoyens, pourvu que ſes concitoyens reconnoiſſants, attentifs à le ſoulager dans ſes peines, raſſemblent près de lui tous les plaiſirs.

C'eſt de la négligence ou de l'exactitude du public à remplir ces engagements tacites que dépend, dans tous les ſiecles & tous les pays l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'eſtime pour l'eſtime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure.

---

(1) Les hommes ſont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'eſtime. Mais, ſous le nom d'eſtime, ils ne deſirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(2) L'on fait peu pour mériter l'eſtime dans les pays où l'eſtime eſt ſtérile: mais par-tout où l'eſtime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cent Spartiates, le pas des Thermopyles.

En vain voudroit-on s'armer, contre cette conclusion, de l'exemple de Curtius : un fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées ; sur-tout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes, & s'expliquer naturellement par d'autres causes.

Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme, fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglois au suicide ; ou que, dans un siecle très-superstitieux, comme celui de Curtius, il naisse un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres, croie, par son dévouement, obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses miseres, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce chapitre, c'est qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé, & qu'on ne desire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime : l'amour de l'estime n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or, il n'est que deux sortes de plaisirs : les uns sont les plaisirs des sens, & les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs ; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs ; parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir ; plaisir cependant qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres passions, dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaisir des sens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.



CHAPITRE XIV.

De l'Amitié.

Aimer, c'est avoir besoin. Nulle amitié sans besoin : ce seroit un effet sans cause. Les hommes n'ont pas tous les mêmes besoins ; l'amitié est donc, entre eux, fondée sur des motifs différents. Les uns ont besoin de plaisir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de converser, ceux-là de confier leurs peines : en conséquence, il est des amis de plaisir, d'argent, (1)

(1) On *s'est tué*, jusqu'à présent, à répéter, les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter, parmi ses amis, ceux dont l'amitié intéressée ne nous aime que pour notre argent. Cette sorte d'amitié n'est pas, sans doute, la plus flatteuse : mais ce n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un Contrôleur-général la puissance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entre eux, l'amour de la personne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuseroit-on le nom d'amitié à cette espece de sentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque cause ; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme est amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'est uniquement la beauté de ses yeux ou de son teint qu'il aime en elle ? Mais, dira-t-on, à peine l'homme riche est-il tombé dans l'indigence, qu'on cesse alors de l'aimer. Oui, sans doute : mais, que la petite vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée, lorsqu'elle étoit

d'intrigue, d'esprit & de malheur. Rien de plus utile que de considérer l'amitié sous ce point de vue, & de s'en former des idées nettes.

En amitié, comme en amour, on fait souvent des romans : on en cherche par-tout le héros ; on croit à chaque instant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu ; on l'aime tant qu'on le connoît peu, & qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite ? on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de son roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'engouement, mais incapable

---

belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance, & dont nous estimons le plus l'ame, l'esprit & le caractere, devienne tout-à-coup aveugle, sourd & muet ; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami ; nous respecterons encore sa momie ; mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un Contrôleur-général est-il disgracié ? on ne l'aime plus : c'est précisément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, sourd & muet. Il n'en est pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce besoin d'argent, est ami né du contrôle général & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles & ustenciles appartenants à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai, qu'en fait d'amitié, la plus solide & la plus durable est communément celle des gens vertueux : cependant les scélérats même en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes ; soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchants, c'est nier les faits les plus authentiques.

l'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que, dans un long espace de temps, il est très-difficile que le même besoin, &, par conséquent, la même amitié (1), subsiste entre deux hommes. Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés (2).

Mais, si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement & son dépérissement; qui

---

Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive ? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques-Pierre ? qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécene, qui, sûrement n'étoit qu'une ame foible ? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

(1) Les circonstances, dans lesquelles deux amis doivent se trouver, une fois données, & leurs caracteres connus; s'ils doivent se brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit, en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse.

(2) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée, & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la société, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ses amis. On leur rendroit bien les mêmes services qu'on leur eût rendus, lorsqu'on étoit affecté pour eux des sentiments les plus vifs : mais, dans le fait, leur présence ne nous est plus nécessaire, & on ne les aime plus.

le fait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer ? il ne s'emporte point contre lui ; il gémit sur la nature humaine, & s'écrie en pleurant : *Mon ami n'a plus les mêmes besoins.*

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagerent à eux-mêmes leurs sentiments pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, & s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premieres fois qu'on le voit ; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit & même aux qualités de l'ame ; & que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise ; un homme d'esprit disoit, assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement (1), doivent, en amitié comme en amour,

(1) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne sont rien continument. Entre les amis les plus tendres, il y a des moments de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentiments de tendresse & de froideur, où ceux de froideur sont très-rares.

avoir

avoir beaucoup de passades & point de passion ; parce que les moments du début, ajoutoit-il, sont, en l'un & l'autre genre, toujours les moments les plus vifs & les plus tendres.

Mais, pour un homme qui se fait illusion à lui-même, il est en amitié dix hypocrites qui affectent des sentiments qu'ils n'éprouvent pas, font des dupes, & ne le sont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à se modeler, en leur faveur, sur un pareil portrait (1).

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment ? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

---

(1) Peut-être faut-il du courage, & soi-même être capable d'amitié, pour oser en donner une idée nette. On est, du moins, sûr de soulever contre soi les hypocrites d'amitié : il en est de ces sortes de gens, comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentiments d'amitié, lisent le *Toxaris* de Lucien ; qu'ils se demandent s'ils sont capables des actions que l'amitié faisoit exécuter aux Scythes & aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront que, dans ce siecle, on n'a pas même d'idée de cette espece d'amitié. Aussi, chez les Scythes & les Grecs, l'amitié étoit-elle mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis ; mais, pour les secourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour de l'estime qui les animoit. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles; mais lassés de courir sans cesse après une chimere, se dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte: le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme se sauvent dans une isle déserte; que là, sans espoir de revoir leur patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces, pour vivre & s'arracher au désespoir: nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui se seroient peut-être détestés, s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même; nulle douleur égale à sa douleur: il faut avoir habité l'isle déserte, pour en sentir toute la violence.

Mais, si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est, par conséquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions & enfin des siecles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les siecles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes, où deux chevaliers faisoient communauté de gloire & de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie & l'honneur à l'autre; alors, devenu, par son propre intérêt, plus attentif au choix de ses amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorsque la mode des duels prit la place de la che-

valerie, des gens, qui tous les jours s'exposoient ensemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération, & comptée parmi les vertus : elle supposoit du moins, dans les duellistes & les chevaliers, beaucoup de loyauté & de valeur; vertus qu'on honoroit beaucoup, & qu'on devoit alors extrêmement honorer, puisque ces vertus étoient presque toujours en action (1).

Il est bon de se rappeller quelquefois que les mêmes vertus sont, dans les divers temps, mises à des taux différents, selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siecle.

Qui doute que, dans des temps de troubles & de révolutions, & dans une forme de gouvernement qui se prête aux factions, l'amitié ne soit plus forte & plus courageuse qu'elle ne l'est dans un état tranquille ? L'histoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïsme. Alors l'amitié suppose, dans un homme, du courage, de la discrétion, de la fermeté, des lumieres & de la prudence; qualités qui, absolument nécessaires dans ces moments de troubles, & rarement rassemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à son ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (2) à nos amis, c'est

---

(1) *Brave* étoit alors synonime d'*honnête homme* ; & c'est par un reste de cet ancien usage qu'on dit encore *un brave homme*, pour exprimer un homme loyal & honnête.

(2) Dans ce siecle, l'amitié n'exige presque aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis, pour être quelque chose dans le monde. Les uns se

que ces qualités nous sont inutiles; c'est qu'on n'a plus de secrets importants à se confier, de combats à livrer, & qu'on n'a, par conséquent, besoin ni de la prudence, ni des lumieres, ni de la discrétion, ni du courage de son ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne sont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maisons, le luxe, & ce qu'on appelle l'esprit de société, a soustrait une infinité de gens au besoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt suffisant pour nous faire maintenant supporter les défauts réels ou respectifs de nos amis. Il n'est donc plus d'amitié (1); on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois; on peut donc, en ce siecle, s'écrier avec Aristote (2): *O mes amis! il n'est plus d'amis.*

Or, s'il est des siecles, des mœurs & des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins besoin d'amis; & si la force de l'amitié est toujours proportionnée à la vivacité de ce besoin, il est aussi des

---

sont solliciteurs banniaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire; d'autres rendent des services, mais les font payer, à leurs obligés, du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté; quelques autres, enfin, se croient très-dignes d'amitié, parce qu'ils seront sûrs gardiens d'un dépôt, & qu'ils ont la vertu d'un coffre fort.

(1) Aussi, dit le proverbe, faut-il se dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu.

(2) Chacun répete, d'après Aristote, qu'il n'est point

conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce sont ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui.

Les infortunés sont, en général, les amis les plus tendres ; unis par une communauté de malheur, ils jouissent, en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caracteres : il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers sont ces caracteres foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne se déterminent qu'à l'aide & par le conseil d'autrui : les seconds sont ces caracteres mornes, séveres, despotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent, sont assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde ; parce que celle-ci, d'un caractere doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorsque celle-là perdoit en lui le martyr de ses caprices, & le seul homme qui pût les supporter.

Il est enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes passions fortes, & qui font leurs délices de la conversation des gens instruits. Dans nos

---

d'amis ; & chacun en particulier, soutient qu'il est bon ami. Pour avancer deux propositions si contradictoires, il faut, qu'en fait d'amitié, il y ait bien des hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'éleveront contre quelques propositions de ce chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs, &, malheureusement, j'aurai pour moi l'expérience.

mœurs actuelles, les hommes de cette espece, s'ils sont vertueux, sont les amis les plus tendres & les plus constants. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoit tout le charme. N'ayant, par ma supposition, aucune passion qui puisse contrebalancer en eux ce sentiment, il devient leur unique besoin: aussi sont-ils capables d'une amitié très-éclairée & très-courageuse, sans qu'elle le soit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raison contraire, on est, en général, d'autant moins susceptible d'amitié, qu'on est plus indépendant des autres hommes. Aussi les gens riches & puissants sont-ils communément peu sensibles à l'amitié ; ils passent même ordinairement pour durs. En effet, soit que les hommes soient naturellement cruels, toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, soit que les riches & les puissants regardent la misere d'autrui comme un reproche de leur bonheur, soit enfin qu'ils veuillent se soustraire aux demandes importunes des malheureux; il est certain qu'ils maltraitent presque toujours le misérable (1). La vue de l'infortuné fait, sur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduse: à son aspect, les cœurs se changent en rocher.

Il est encore des gens indifférents à l'amitié; & ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes (2). Ac-

---

(1) La moindre faute qu'il fait est un prétexte suffisant pour lui refuser tout secours: on veut que les malheureux soient parfaits.

(2) Il est peu d'hommes dans ce cas: & cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait un attribut de la divinité, & qu'on est forcé de respecter en elle, est tou-

coutumés à chercher, à trouver le bonheur en eux; & d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir d'être dupes, ils ne peuvent conserver l'heureuse ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuse, qui, dans la premiere jeunesse, resserre si fort les liens de l'amitié): aussi sont-ils peu sensi-

---

jours mise au rang des vices, lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme, sous un nom, ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité, reproché à Mr. de Fontenelle la puissance qu'il avoit de se suffire à lui-même, c'est-à-dire, d'être un des plus sages & des plus heureux des hommes?

Si les Grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs voisins dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs; s'ils répetent toujours ces paroles: *Ceux-là sont nos ennemis qui sont plus riches & plus heureux que nous*; on peut assurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au sage. Ils haïssent en lui une modération de caractere, qui, réduisant ses desirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, & rend le sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices; parce qu'ils sentent qu'en eux, la source de l'humanité tariroit aussi-tôt que celle des besoins réciproques.

Ces sages, cependant, doivent être très-chers à la société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférents à l'amitié des particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre & de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentiments de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes, qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul sage peut

bles au charme de ce sentiment, non qu'ils n'en soient susceptibles. *Ce sont souvent*, comme l'a dit une femme de beaucoup d'esprit, *moins des hommes insensibles, que des hommes désabusés.*

Il résulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié est toujours proportionnée au besoin que les hommes ont les uns des autres (1), & que ce besoin

être constamment bon, parce que lui seul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point : il ne voit en eux, comme Démocrite, que des fous ou des enfants contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher, & qui sont plus dignes de pitié que de colere. Il les considere enfin de l'œil, dont un méchanicien regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre ; qui, pour se nourrir, ordonne à l'autour de fondre sur la colombe, à la colombe de dévorer l'insecte ; & qui de chaque être a fait un assassin.

Si les loix seules sont des juges sans humeur, le sage, à cet égard, est comparable aux loix. Son indifférence est toujours juste, & toujours impartiale ; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop grand besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le sage seul, enfin, peut être généreux, parce qu'il est indépendant. Ceux qu'unissent les liens d'une utilité réciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance seule fait des dons.

(1) Si l'on aimoit son ami pour lui-même, nous ne considérerions jamais que son bien-être ; on ne lui reprocheroit pas le temps qu'il est sans nous voir ou nous écrire : apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement ; & nous nous féliciterions de son bonheur.

varie selon la différence des siecles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions & des caracteres. Mais, dira-t-on, si l'amitié suppose toujours un besoin, ce n'est pas, du moins, un besoin physique. Qu'est-ce qu'un ami ? un parent de notre choix. On desire un ami, pour vivre, pour ainsi dire, en lui, pour épancher notre ame dans la sienne, & jouir d'une conversation que la confiance rend toujours délicieuse. Cette passion n'est donc fondée ni sur la crainte de la douleur, ni sur l'amour des plaisirs physiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la conversation d'un ami ? Au plaisir d'y parler de soi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête ? on s'entretient avec son ami des moyens d'accroître ses biens, ses honneurs, son crédit & sa réputation. Est-on dans la misere ? on cherche avec ce même ami les moyens de se soustraire à l'indigence ; & son entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des conversations indifférentes. C'est donc toujours de ses peines ou de ses plaisirs dont on parle à son ami. Or, s'il n'est de vrais plaisirs & de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaisirs & les peines physiques ; si les moyens de se les procurer ne sont que des plaisirs d'espérance, qui supposent l'existence des premiers, & qui n'en sont, pour ainsi dire, qu'une conséquence ; il s'ensuit que l'amitié, ainsi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition & les autres passions, est l'effet immédiat de la sensibilité physique.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le secours de ces mêmes peines, & de ces mêmes plaisirs, on peut exciter en nous toute espece de passions ; & qu'ainsi les peines & les plaisirs des sens sont le germe productif de tout sentiment.



CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions.

Qu'on ouvre l'histoire, & l'on verra que, dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes, & ont jetté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens, & généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux ? C'est que, dans ces pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'est que les plaisirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque & Platon, sont les plus propres à élever l'ame des peuples, & la plus digne récompense des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraisemblablement par ce motif que le sénat Romain, vil flatteur de César, voulut, au rapport de quelques historiens, lui accorder, par une loi expresse, le droit de jouissance sur toutes les dames Romaines : c'est aussi ce qui, suivant les mœurs Grecques, faisoit dire à Platon que le plus beau devoit, au sortir du combat, être la récompense du plus vaillant ; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puisqu'il rangea à la bataille des Leuctres l'amant à côté de la maîtresse ; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à assurer

les succès militaires. Quelle puissance, en effet, n'ont pas sur nous les plaisirs des sens ! Il firent du bataillon sacré des Thébains un bataillon invincible ; ils inspiroient le plus grand courage aux peuples anciens, lorsque les vainqueurs partageoient entre eux les richesses & les femmes des vaincus ; ils formerent enfin le caractere de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'assurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ses concitoyens l'enthousiasme, &, pour ainsi dire, la fievre de la vertu ; & l'on verra que, si nul peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage, c'est que nul peuple n'honora davantage la vertu, & ne sut mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solemnelles, où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en dansant, dans l'assemblée du peuple. C'étoit là qu'en présence de la nation, elles insultoient, par des traits satyriques, ceux qui avoient marqué quelque foiblesse à la guerre ; & qu'elles célébroient, par leurs chansons, les jeunes guerriers qui s'étoient signalés par quelques exploits éclatants. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tout un peuple, aux railleries ameres de ces jeunes filles, en proie aux tourments de la honte & de la confusion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir ? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisoit l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'assu-

rance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu? Aussi les Spartiates, toujours impatients de combattre, se précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, & de toute part environnés de la mort, ils n'envisageoient autre chose que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique & universel des hommes, eût senti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, sembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaisir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble usage; que ce sexe, avili & dégradé chez presque tous les peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisoit cueillir, & devenir enfin un des plus puissants ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le desir des femmes (1)?

Qui s'examinera sur ce point, sentira que, si l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été possible d'y rendre encore plus de respect & d'hom-

---

(1) Dans quel affreux danger David lui-même ne se précipita-t-il pas, lorsque, pour obtenir Michol, il s'obligea de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins?

triages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons, pour le prouver, que pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût voulu en faire la récompense de la plus haute vertu : supposons encore qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite ; que, présentées nues dans les assemblées, elles eussent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; & que ces jeunes héros eussent, au même instant, éprouvé la double ivresse de l'amour & de la gloire : quelque bizarre & quelque éloignée de nos mœurs que soit cette législation, il est certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillants, puisque la force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense.

Je remarquerai, à ce sujet, que cette coutume, si bizarre en apparence, est en usage au royaume de Bisnagar, dont Narsingue est la capitale. Pour élever le courage de ses guerriers, le roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achete, nourrit & habille, de la maniere la plus galante & la plus magnifique, des femmes uniquement destinées aux plaisirs des guerriers qui se sont signalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inspire le plus grand courage à ses sujets ; il attire à sa cour tous les guerriers des peuples voisins, qui, flattés de l'espoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur pays

& s'établissent à Narsingue, où ils ne se nourrissent que de la chair des lions & des tigres, & ne s'abbreuvent que du sang de ces animaux (1).

Il résulte des exemples ci-dessus apportés, que les peines & les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute espece de passions, de sentiments & de vertus. C'est pourquoi, sans avoir recours à des siecles ou des pays éloignés, je citerai, pour derniere preuve de cette vérité, ces siecles de chevalerie, où les femmes enseignoient à la fois aux apprentifs chevaliers l'art d'aimer & le catéchisme.

Si, dans ces temps, comme le remarque Machiavel, & lors de leur descente en Italie, les François parurent si courageux & si terribles à la postérité des Romains, c'est qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été? Les femmes, ajoute cet historien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant & de sa tendresse, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des prisonniers

---

(1) Les femmes, chez les Gélons, étoient obligées, par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maisons, & de cultiver la terre : mais en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. Voyez *Bardezanes*, cité par Eusebe dans sa *Préparation évangélique.*

Les Floridiens ont la composition d'un breuvage très-fort & très-agréable; mais ils n'en présentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui se sont signalés par des actions d'un grand courage. Recueil des *Lettres édif.*

à la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis ; elles aimoient mieux voir périr, que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de combattre, pour soutenir & la beauté de sa dame, & l'excès de sa tendresse. Les exploits des chevaliers étoient le sujet perpétuel des conversations & des romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les poëtes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un chevalier eût toujours le portrait de sa dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, avant que de sonner la charge, ils vouloient qu'il tînt les yeux sur sa maîtresse, comme le prouve cette ballade :

Servants d'amour, regardez doucement,
Aux eschaffauds, Anges de Paradis ;
Lors jousterez fort & joyeusement,
Et vous serez honorez & chéris.

Tout alors prêchoit l'amour ; & quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames ? La démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté, ne sont-ils pas le charme & l'ivresse des sens ? Les femmes ne peuvent-elles pas, à leur gré, créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles ? La Phénicie n'a-t-elle pas, sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté ?

Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la foi) est, en effet, plus digne de notre adoration, que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs ? plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire supporter, avec dé-

lices, le pénible fardeau de la vie, & nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions, c'est que la douleur & le plaisir des sens font agir & penser les hommes, & sont les seuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les passions sont donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique : or, tous les hommes sont sensibles & susceptibles de passions ; tous, par conséquent, portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, s'ils sont sensibles, ils ne le sont peut-être pas tous au même degré : l'on voit, par exemple, des nations entieres indifférentes à la passion de la gloire & de la vertu : or, si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne sont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumieres : d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles : cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'ailleurs étrangere à mon sujet. Ce que je me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la sensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu ; argument par lequel on croit

croit prouver que tous les hommes ne ſont pas ſuſceptibles de paſſions. Je dis donc que l'inſenſibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature ; mais à des cauſes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.





CHAPITRE XVI.

A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Pour savoir si c'est de la nature, ou de la forme particuliere des gouvernements que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme ; pénétrer jusques dans l'abyme du cœur humain ; se rappeller que, né sensible à la douleur & au plaisir, c'est à la sensibilité physique que l'homme doit ses passions, & à ses passions qu'il doit tous ses vices & toutes ses vertus.

Ces principes posés, pour résoudre la question ci-dessus proposée, il faut examiner ensuite si les mêmes passions, modifiées selon les différentes formes de gouvernement, ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme soit assez amoureux de la gloire pour y sacrifier toutes ses autres passions : si, par la forme du gouvernement, la gloire est toujours le prix des actions vertueuses, il est évident que cet homme sera toujours nécessité à la vertu ; & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays & dans des circonstances pareilles.

Mais, dira-t-on, il est peu d'hommes qui s'élevent à ce degré de passion. Aussi, répondrai-je, n'est-ce que l'homme fortement passionné qui pénetre jusqu'au sanctuaire de la vertu. Il n'en est pas

ainsi de ces hommes incapables de passions vives, & qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce sanctuaire, ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens de la paresse dans le chemin de la vertu, c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier est la seule vertu éclairée & active : mais elle ne croît, ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur que dans les républiques guerrieres ; parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous éleve le plus au dessus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de respects de leur part ; qu'elle est la plus flatteuse, la plus desirable, & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds, entée sur la paresse, & produite, si je l'ose dire, par l'absence des passions fortes, n'est qu'une vertu passive, qui, peu éclairée, &, par conséquent, très-dangereuse dans les premieres places, est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus estimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même desir de gloire, qui, dans les premiers siecles de la république Romaine, en eût fait des Curtius & des Décius, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces moments de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la république, uniquement attachée à la tyrannie & à la puissance. Ce que je dis de la passion de la gloire, je le dis de l'amour de la considération, qui n'est qu'un diminutif de l'amour de la gloire, & l'objet

des desirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce desir de la considération doit pareillement produire, en des siecles différents, des vices & des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce desir fait des intrigants & des flatteurs; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avares, qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient, lorsqu'il étoit honteux de les posséder: d'où je conclus que, dans des mœurs & des gouvernements différents, le même desir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Crassus & des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant, quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels; parce que les grands crimes, par la supériorité des talents nécessaires pour les exécuter, & le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration; admiration fondée en eux sur un desir intérieur & secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, sauf les positions rares & extraordinaires où se sont trouvés les Sylla & les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fideles à la vertu; bien différents en ce point de ces intrigants & de ces avares que la bas-

fesse & l'obscurité de leurs crimes met journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion, qui nous nécessite à l'amour & à la pratique de la vertu, peut, en des temps & des gouvernements différents, produire en nous des vices contraires; essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain; & de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est, par ses passions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions; & pourquoi son cœur est une arène toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu.

Pour résoudre ce problême moral, il faut chercher la cause du trouble & du repos successif de la conscience, de ces mouvements confus & divers de l'ame, & enfin de ces combats intérieurs que le poëte tragique ne présente avec tant de succès au théatre, que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux *moi* que Pascal (1) & quelques philosophes Indiens ont reconnu en eux.

Pour découvrir la cause universelle de tous ces

(1) Dans l'école de Védantam, les Brachmanes de cette secte enseignent qu'il y a deux principes; l'un positif, qui est le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'est-à-dire, *du moi*, c'est-à-dire, *erreur*. La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant, par une application constante, qu'on est l'*être unique éternel, infini*: la clef de délivrance est dans ces paroles: *Je suis l'Être suprême*.

effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espece de sentiment; qu'il n'en est aucun d'exactement animé de ces passions solitaires qui remplissent toute la capacité d'une ame; qu'entraîné tour-à-tour par des passions différentes, dont les unes sont conformes & les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme est soumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains : cependant le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son gouvernement; & le second, touché des prieres de sa fille, obtint du sénat, en faveur de Bibulus, son gendre, une grace qu'il avoit fait refuser à Cicéron son ami, comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cause de ce mélange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs, & pourquoi, sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut observer que, parmi les passions dont chaque homme est animé, il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite, & qui, dans son ame, l'emporte sur toutes les autres.

Or, selon que cette derniere y commande plus ou moins impérieusement, & qu'elle est, par sa nature ou par les circonstances, utile ou nuisible à l'état, l'homme, plus souvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux. J'ajouterai seulement que la force de ses vices ou

de ses vertus sera toujours proportionnée à la vivacité de ses passions, dont la force se mesure sur le degré de plaisir qu'il trouve à les satisfaire. Voilà pourquoi, dans la premiere jeunesse, âge où l'on est plus sensible au plaisir & capable de passions plus fortes, l'on est, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, est en nous l'effet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Aussi n'a-t-on de mesure précise de sa vertu qu'après avoir découvert, par un examen scrupuleux, le nombre & les degrés de peines qu'une passion telle que l'amour de la justice ou la gloire peuvent nous faire supporter. Celui pour qui l'estime est tout & la vie n'est rien, subira, comme Socrate, plutôt la mort, que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un état républicain, que l'orgueil & la gloire rendent passionné pour le bien public, préfere, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui & sa patrie asservis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions sont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes passions, & à ce même terme que la nature a posé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on se le dissimuler à soi-même; on devient nécessairement l'ennemi des hommes, lorsqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (1). C'est l'heureuse conformité qui se trouve

(1) *Secundùm id quod amplius nos delectat operemur necesse est*, dit St. Augustin.

entre notre intérêt & l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le desir de l'estime, qui nous donne pour les hommes ces sentiments tendres dont leur affection est la récompense. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ses penchants à vaincre, seroit nécessairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne sont jamais des vertus sûres (1). Il est impossible dans la pratique, de livrer, pour ainsi dire, tous les jours des batailles à ses passions, sans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puissant, quelque amour qu'on ait pour l'estime, on n'y sacrifie jamais des plaisirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occasions, de saints personnages se sont quelquefois exposés au mépris du public, c'est qu'ils ne vouloient pas sacrifier leur salut à leur gloire. Si quelques femmes résistent aux empressements d'un prince, c'est qu'elles ne se croient pas dédommagées par sa conquête de la perte de leur réputation : aussi en est-il peu d'insensibles à l'amour d'un roi, presque aucune qui ne cede à l'amour d'un roi jeune & charmant, & nulle qui pût résister à ces êtres bienfaisants, aimables & puissants, tels qu'on nous peint les Sylphes & les Génies, qui, par mille enchantements, pourroient à la fois enivrer tous les sens d'une mortelle.

Cette vérité, fondée sur le sentiment de l'a-

(1) Dans le harem, ce n'est point aux vertus méritoires, mais à l'impuissance, que le grand-seigneur donne ses femmes à garder.

mour de soi, est non-seulement reconnue, mais même avouée des législateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit, en général, la plus forte passion des hommes, les législateurs n'ont, en conséquence, jamais regardé comme criminel, ou l'homicide commis à son corps défendant, ou le refus que feroit un citoyen de se vouer, comme Décius, à la mort pour le salut de sa patrie.

L'homme vertueux n'est donc point celui qui sacrifie ses plaisirs, ses habitudes & ses plus fortes passions, à l'intérêt public, puisqu'un tel homme est impossible (1); mais celui dont la plus forte passion est tellement conforme à l'intérêt général, qu'il est presque toujours nécessité à la vertu. C'est pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection, & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle, un plus grand motif de plaisir, un intérêt plus puissant, plus capable d'enflammer nos desirs, & qui suppose, par conséquent, en nous plus de passion pour l'honnêteté.

César n'étoit pas, sans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer

---

(1) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'est que l'idée de vertu est, dans une bonne forme de gouvernement, tellement unie à l'idée de bonheur, & l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un sentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine présente, on doit faire par ce motif des actions souvent contraires à son intérêt.

nous excite au vice, en y amalgamant trop souvent le plaisir : le grand art du législateur est l'art de les désunir, & de ne laisser aucune proportion entre l'avantage que le scélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expose. Si, parmi les gens riches, souvent moins vertueux que les indigents, on voit peu de voleurs & d'assassins, c'est que le profit du vol n'est jamais, pour un homme riche, proportionné au risque du supplice. Il n'en est pas ainsi de l'indigent : cette disproportion se trouvant infiniment moins grande à son égard, il reste, pour ainsi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'est pas que je prétende insinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente législation, & chez un peuple vertueux, le mépris, qui prive un homme de tout consolateur, qui le laisse isolé au milieu de sa patrie, est un motif suffisant pour former des ames vertueuses. Toute autre espece de châtiment rend l'homme timide, lâche & stupide. L'espece de vertu qu'engendre la crainte des supplices, se ressent de son origine ; cette vertu est pusillanime & sans lumiere : ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices, & ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le desir de l'estime & de la gloire, & sur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un soldat duelliste, à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres : *Comment*, lui répondit-il, *m'y serois-je soumis ? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent, & tu punis d'infamie ceux qui y obéissent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit, que ce n'eſt point de la nature, mais de la différente conſtitution des états, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu : mais, quelque juſte que fût cette concluſion, elle ne ſeroit cependant pas aſſez prouvée, ſi, pour jetter plus de jour ſur cette matiere, je ne cherchois plus particuliérement dans les gouvernements, ou libres ou deſpotiques, les cauſes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au deſpotiſme : &, pour en mieux connoître la nature, j'examinerai quel motif allume dans les hommes ce deſir effréné d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'Orient.

Si je choiſis l'Orient pour exemple, c'eſt que l'indifférence pour la vertu ne ſe fait conſtamment ſentir que dans les gouvernements de cette eſpece. En vain quelques nations voiſines & jalouſes nous accuſent-elles déjà de ployer ſous le joug du deſpotiſme oriental : je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'uſurper un pareil pouvoir ; que notre conſtitutiou eſt monarchique, & non deſpotique ; que les particuliers ne peuvent, en conſéquence, être dépouillés de propriété que par la loi, & non par une volonté arbitraire ; que nos princes prétendent au titre de monarque, & non à celui de deſpote ; qu'ils reconnoiſſent des loix fondamentales dans le royaume ; qu'ils ſe déclarent les peres & non les tyrans de leurs ſujets. D'ailleurs, le deſpotiſme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fut bientôt ſubjuguée. Il n'en eſt pas de ce royaume comme de la Turquie, de la Perſe, de ces empires défendus par de vaſtes déſerts, & dont l'immenſe

étendue ſuppléant à la dépopulation qu'occaſionne le deſpotiſme, fournit toujours des armées au ſultan. Dans un pays reſſerré comme le nôtre, & environné de nations éclairées & puiſſantes, les ames ne ſeroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le deſpotiſme, ſeroit bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fers les mains de ſes ſujets, le prince ne les ſoumettroit au joug de l'eſclavage que pour ſubir lui-même le joug des princes ſes voiſins. Il eſt donc impoſſible qu'il forme un pareil projet.





CHAPITRE XVII.

Du desir que tous les hommes ont d'être despotes ; des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les rois.

Ce desir prend sa source dans l'amour du plaisir ; &, par conséquent, dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible ; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur : c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les peuples, ou selon des loix & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue ; ils sont moins nécessités à nous plaire : d'ailleurs, pour gouverner un peuple selon ses loix, il faut les connoître, les méditer, supporter des études penibles, auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire cette paresse, chacun aspire donc au pouvoir absolu, qui, le dispensant de tout soin, de toute étude & de toute fatigue d'attention, soumet servilement les hommes à ses volontés.

Selon Aristote, le gouvernement despotique est celui où tout est esclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être despote. Pour l'être, il faut abaisser la puissance des Grands

& du peuple, & divifer, par conféquent les intérêts des citoyens. Dans une longue fuite de fiecles, le temps en fournit toujours l'occafion aux fouverains, qui prefque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la faififfent avec avidité.

C'eft fur cette anarchie des intérêts que s'eft établi le defpotifme oriental, affez femblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos, qui, dit-il, étend fon pavillon royal fur un gouffre aride & défolé, où la confufion, entrelaffée dans elle-même, entretient l'anarchie & la difcorde des éléments, & gouverne chaque atôme avec un fceptre de fer.

La divifion une fois femée entre les citoyens, il faut, pour avilir & dégrader les ames, faire fans ceffe étinceler aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie, mettre les vertus au rang des crimes, & les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'eft point, en ce genre, porté le defpotifme, non-feulement en Orient, mais même fous les empereurs Romains? Sous le regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs; l'efclave étoit l'efpion de fon maître, l'affranchi de fon patron, l'ami de fon ami. Dans ces fiecles de calamité, l'homme vertueux ne confeilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foibleffe étoit un héroïfme. On vit, fous ce regne, punir, dans Sénécion & Rufticus, les panégyriftes des vertus de Thrafea & d'Helvidius; ces illuftres orateurs traités de criminels d'état, & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célebres, tels que Pline, réduits à compofer des ouvrages

ges de grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit suspect à la tyrannie, & dangereux pour son auteur. Les savants attirés à Rome par les Auguste, les Vespasien, les Antonins & les Trajan; en étoient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien & les Caracalla. On chassa les philosophes; on proscrivit les sciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'esprit & de la vertu.

C'est en tenant ainsi les ames dans les angoisses perpétuelles de la crainte, que la tyrannie sait les avilir : c'est elle qui, dans l'Orient, invente ces tortures, ces supplices (1) si cruels; supplices quelquefois nécessaires dans ces pays abominables; parce que les peuples y sont excités aux forfaits, non-seulement par leur misere, mais encore par le sultan, qui leur donne l'exemple du crime, & leur apprend à mépriser la justice.

Voilà & les motifs sur lesquels est fondé l'amour du despotisme, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir. C'est ainsi que, follement amoureux du pouvoir arbitraire, les rois se jettent inconsidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, & dans laquelle mille d'entre eux ont péri. Osons, pour le bonheur de l'humanité & celui des souverains, les éclairer sur ce point, leur montrer le danger auquel, sous un pareil gouvernement, eux

(1) Si les supplices, en usage dans presque tout l'Orient, font horreur à l'humanité, c'est que le despote, qui les ordonne, se sent au-dessus des loix. Il n'en est pas ainsi dans les républiques; les loix y sont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y soumet.

& leurs peuples ſont expoſés. Qu'ils écartent déſormais loin d'eux tout conſeiller perfide, qui leur inſpireroit le deſir du pouvoir arbitraire : qu'ils ſachent enfin que le traité le plus fort contre le deſpotiſme, ſeroit le traité du bonheur & de la conſervation des rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité? Que ne comparent-ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'empereurs Grecs ou Turcs égorgés ſur le trône de Conſtantinople ? Si les ſultans, répondrai-je, ne ſont point retenus par ces exemples effrayants, c'eſt qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement préſent à la mémoire; c'eſt qu'ils ſont continuellement pouſſés au deſpotiſme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire; c'eſt que la plupart des princes d'Orient, inſtruments des volontés d'un viſir, cédent par foibleſſe à ſes deſirs, & ne ſont pas aſſez avertis de leur injuſtice par la noble réſiſtance de leurs ſujets.

L'entrée au deſpotiſme eſt facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'eſt au moment qu'accablé ſous le joug, enchaîné de toutes parts, & dans l'impuiſſance de ſe défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le ſupplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foibleſſe des peuples, les princes ſe font deſpotes. Ils ne ſavent pas qu'ils ſuſpendent eux-mêmes ſur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que, pour abroger toute loi, & réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, & ſouvent employer le glaive du

ſoldat. Or, l'uſage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens, & les excite à la vengeance; ou les accoutume inſenſiblement à ne reconnoître d'autre juſtice que la force.

Cette idée eſt long-temps à ſe répandre dans le peuple; mais elle y perce, & parvient juſqu'au ſoldat. Le ſoldat apperçoit enfin qu'il n'eſt dans l'état aucun corps qui puiſſe lui réſiſter; qu'odieux à ſes ſujets, le prince lui doit toute ſa puiſſance; ſon ame s'ouvre à ſon inſu à des projets audacieux; il deſire d'améliorer ſa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet eſpoir, & lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'hiſtoire, ſuffit pour faire une révolution; révolution toujours rapidement ſuivie d'une ſeconde; puiſque dans les états deſpotiques, comme le remarque l'illuſtre préſident de Monteſquieu, ſans détruire la tyrannie, on maſſacre ſouvent les tyrans. Lorſqu'une fois le ſoldat a connu ſa force, il n'eſt plus poſſible de le contenir. Je puis citer, à ce ſujet, tous les empereurs Romains proſcrits par les Prétoriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des ſoldats, & rétablir l'ancienne diſcipline dans les armées.

Pour commander à des eſclaves, le deſpote eſt donc forcé d'obéir à des milices toujours inquietes & impérieuſes. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque le prince a créé dans l'état un corps puiſſant de magiſtrats. Jugé par ces magiſtrats, le peuple a des idées du juſte & de l'injuſte; le ſoldat, toujours tiré du corps des citoyens, conſerve dans ſon nouvel état quelque idée de la juſtice: d'ailleurs, il ſent qu'ameuté par le prince & par les magiſtrats, le corps entier des

citoyens, sous l'étendard des loix, s'opposeroit aux entreprises hardies qu'il pourroit tenter; & que, quelle que fût sa valeur, il succomberoit enfin sous le nombre : il est donc à la fois retenu dans son devoir & par l'idée de la justice, & par la crainte.

Ce corps puissant de magistrats est donc nécessaire à la sûreté des rois : c'est un bouclier sous lequel le peuple & le prince sont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la sédition.

C'étoit à ce sujet, & pour se soustraire au danger qui, de toutes parts, environne les despotes, que le khalife Aaron Al-Raschid demandoit un jour au célebre Beloulh, son frere, quelques conseils sur la maniere de bien regner : » Faites, lui dit-il, que » vos volontés soient conformes aux loix, & non » les loix à vos volontés. Songez que les hommes » sans mérite demandent beaucoup, & les grands » hommes rarement; résistez donc aux demandes » des uns, & prévenez celles des autres. Ne char» gez point vos peuples d'impôts trop onéreux : rap» pellez-vous, à cet égard, les avis du roi Nou» chirvon, le juste, à son fils Ormous : *Mon fils,* » lui disoit-il, *personne ne sera heureux dans ton* » *empire, si tu ne songes qu'à tes aises. Lorsqu'étendu* » *sur des coussins, tu seras prêt à t'endormir, sou-* » *viens-toi de ceux que l'oppression tient éveillés;* » *lorsqu'on servira devant toi un repas splendide,* » *songe à ceux qui languissent dans la misere; lors-* » *que tu parcourras les bosquets délicieux de ton ha-* » *rem, souviens-toi qu'il est des infortunés que la* » *tyrannie retient dans les fers.* Je n'ajouterai, dit » Beloulh, qu'un mot à ce que je viens de dire :

» Mettez en votre faveur les gens éminents dans » les sciences; conduisez-vous par leurs avis, afin » que la monarchie soit obéissante à la loi écrite, » & non la loi à la monarchie (1) «.

Thémiste (2), chargé de la part du sénat de haranguer Jovien à son avénement au trône, tint, à peu près, le même discours à cet empereur : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que, si les gens de guerre vous ont élevé à l'empire, les philosophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Césars ; les seconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perses même, les plus vils & les plus lâches de tous les peuples, il étoit permis aux (3) philosophes, chargés d'inaugurer les princes, de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement : *Sache, ô roi ! que ton autorité cessera d'être légitime, le jour même que tu cesseras de rendre les Perses heureux.* Vérité dont Trajan paroissoit pénétré, lorsqu'élevé à l'empire, & faisant, selon l'usage, présent d'une épée au préfet du prétoire, il lui dit : *Recevez de moi cette épée, & servez-vous-en sous mon regne, ou pour défendre en moi un prince juste, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, sous prétexte de maintenir l'autorité du prince, veut la porter jusqu'au pouvoir arbitraire, est, à la fois mauvais pere, mauvais citoyen, & mauvais sujet : mauvais pere & mauvais

---

(1) *Chardin*, tome V.

(2) *Histoire critique de la philosophie*, par Mr. Deslandes.

(3) Voyez l'*Histoire critique de la philosophie.*

citoyen, parce qu'il charge sa patrie & sa postérité des chaînes de l'esclavage ; mauvais sujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'est évoquer contre les rois l'ambition & le désespoir. J'en prends à temoin les trônes de l'Orient, teints si souvent du sang de leurs souverains (1). L'intérêt bien entendu des sultans ne leur permettroit jamais, ni de souhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux desirs de leurs visirs. Les rois doivent être sourds à de pareils conseils, & se rappeller que leur unique intérêt est de tenir, si je l'ose dire, toujours leur royaume en valeur, pour en jouir eux & leur postérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des princes éclairés : dans les autres, la *gloriole* de commander en maître, & l'intérêt de la paresse qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours sur tout autre intérêt ; & tout gouvernement, comme l'histoire le prouve, tendra toujours au despotisme.

(1) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, attachement qui souvent a porté plusieurs milliers d'entre eux à s'immoler sur la tombe de leurs souverains, combien l'ambition, excitée par l'espoir d'une puissance arbitraire, n'a-t-elle pas occasionné de révolutions dans cet empire ? Voyez l'*Histoire des Huns*, par Mr. de Guignes, article de la *Chine*.





CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du Despotisme.

Je distinguerai d'abord deux especes de despotisme: l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes sur une nation vertueuse, qui le souffre impatiemment. Cette nation est comparable au chêne plié avec effort, & dont l'élasticité brise bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

L'autre est fondé par le temps, le luxe & la mollesse. La nation chez laquelle il s'établit, est comparable à ce même chêne, qui, peu-à-peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette derniere espece de despotisme dont il s'agit dans ce chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un visir? Il ignore qu'il est un bien public: sans cette connoissance, cependant, on erre çà & là sans guide; les idées du juste & de l'injuste, reçues dans la premiere jeunesse, s'obscurcissent insensiblement, & disparoissent enfin entiérement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoissance aux visirs? Et comment, répondrai-je, l'acquerroient-ils dans ces pays despotiques, où les ci-

toyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques ; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ses regards sur les malheurs de la patrie ; où l'intérêt mal entendu du sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses sujets ; où servir le prince, c'est trahir sa nation ? Pour être juste & vertueux, il faut savoir quels sont les devoirs du prince & des sujets ; étudier les engagements réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société. La justice n'est autre chose que la connoissance profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette connoissance, il faut penser : or, quel homme ose penser, chez un peuple soumis au pouvoir arbitraire ? La paresse, l'inutilité, l'inhabitude, & même le danger de penser, en entraîne bientôt l'impuissance. L'on pense peu dans les pays où l'on tait ses pensées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en pense pas moins : il est certain qu'on n'en pense pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuses ne s'engendrent dans les têtes soumises au despotisme.

Dans ces gouvernements, l'on n'est jamais animé que de cet esprit d'égoïsme & de vertige, qui annonce la destruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les visirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'administration ni de justice ; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du souverain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les ſuppoſant même animés du deſir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : & les viſirs, néceſſairement emportés par les intrigues du ſerrail, n'ont pas le loiſir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'expoſer à la fatigue de l'étude & de la méditation : & quel motif les y pourroit engager ? ils n'y ſont pas même excités par la crainte de la cenſure (1).

Si l'on peut comparer les petites choſes aux grandes, qu'on ſe repréſente l'état de la république des lettres. Si l'on en banniſſoit les critiques, ne ſent-on pas qu'affranchi de la crainte ſalutaire de la cenſure, qui force maintenant un auteur à ſoigner, à perfectionner ſes talents, ce même auteur ne préſenteroit plus au public que des ouvrages négligés & imparfaits ? Voilà préciſément le cas où ſe trouvent les viſirs ; c'eſt la raiſon pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'adminiſtration des affaires, & ne doivent, en général, jamais conſulter les gens éclairés (2).

Ce que je dis des viſirs, je le dis des ſultans. Les

---

(1) C'eſt pourquoi la nation Angloiſe, entre ſes privileges, compte la liberté de la preſſe pour un des plus précieux.

(2) Si, dans le parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du préſident de Monteſquieu, c'eſt que l'Angleterre eſt un pays libre. En fait de loix & d'adminiſtration, ſi le Czar Pierre prenoit conſeil du fameux Leibnitz, c'eſt qu'un grand homme conſulte, ſans honte un autre grand homme, & que les Ruſſes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur nation. Leurs yeux même, à cet égard, sont couverts de ténebres plus épaisses que ceux de leurs sujets. Presque tous ceux qui les élevent, ou qui les environnent, avides de gouverner sous leur nom (1), ont intérêt de les abrutir. Aussi les princes destinés à regner, enfermés dans le serrail jusqu'à la mort de leur pere, passent-ils du harem sur le trône, sans avoir aucune idée nette de la science du gouvernement, & sans avoir une seule fois assisté au divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la supériorité de courage & de lumieres n'inspiroit point une aveugle confiance, & qui payoit des pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe, souviens-toi que tu es homme*; pourquoi les visirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité (2) ? Pour-

---

(1) Dans une forme de gouvernement bien différente de la constitution orientale, chez nous même, Louis XIII, dans une de ses lettres, se plaint du maréchal d'Ancre : » Il m'empêche, dit-il, de me promener dans Paris ; il ne » m'accorde que le plaisir de la chasse, que la promenade » des Tuileries ; il est défendu aux officiers de ma maison » ainsi qu'à tous mes sujets, de m'entretenir d'affaires sé- » rieuses, & de me parler en particulier «. Il semble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône où la naissance les appelle.

(2) Ce n'est point en Orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince lisoit tous les libelles faits contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer, & il sentoit que la haine & l'humeur seules osent quelquefois présenter la vérité aux rois.

quoi ne pourroit-on, ſans crime, douter de la juſtice de leurs déciſions, & leur répéter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la critique, ne peut jamais être qu'une loi injuſte ?*

C'eſt que les viſirs ſont des hommes. Parmi les auteurs, en eſt-il beaucoup qui euſſent la générosité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puiſſance de les punir ? Ce ne ſeroit, du moins, que des hommes d'un eſprit ſupérieur & d'un caractere élevé, qui, ſacrifiant leur reſſentiment à l'avantage du public, conſerveroient à la république des lettres, des critiques ſi néceſſaires au progrès des arts & des ſciences. Or, comment exiger tant de générosité de la part du viſir ?

Il eſt, dit Balzac, *peu de miniſtres aſſez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent auſſi long-temps que les races conſervées, au plaiſir que donne la vengeance, & qui cependant paſſe auſſi vîte que le coup de hache qui abat une tête*. Peu de viſirs ſont dignes de l'éloge donné dans *Séthos* à la reine Nephté, lorſque les prêtres, en prononçant ſon panégyrique, diſent : *Elle a pardonné comme les dieux, avec plein pouvoir de punir.*

Le puiſſant ſera toujours injuſte & vindicatif. M. de Vendôme diſoit plaiſamment à ce ſujet que, dans la marche des armées, il avoit ſouvent examiné les querelles des mulets & des muletiers ; & qu'à la honte de l'humanité, la raiſon étoit preſque toujours du côté des mulets.

Mr. du Vernay, ſi ſavant dans l'Hiſtoire naturelle, & qui connoiſſoit, à la ſeule inſpection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturant, diſoit

ſouvent : *Qu'on me préſente la dent d'un animal inconnu ; par ſa dent, je jugerai de ſes mœurs.* A ſon exemple, un philoſophe moral pourroit dire : marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme eſt revêtu ; par ſon pouvoir, je jugerai de ſa juſtice. En vain, pour déſarmer la cruauté des viſirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le ſupplice des critiques eſt la trompette qui annonce à la poſtérité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les états deſpotiques, on ſe ſoucie & l'on doit ſe ſoucier peu de la gloire & de la poſtérité, puiſqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure ; & qu'il n'en eſt aucun qu'on accorde au mérite, & qu'on oſe refuſer à la puiſſance.

Les viſirs n'ont donc aucun intérêt de s'inſtruire, &, par conſéquent, de ſupporter la cenſure : ils doivent donc être, en général, peu éclairés (1). Milord Bolingbrooke diſoit à ce ſujet que, » jeune » encore, il s'étoit d'abord repréſenté ceux qui gou» vernoient les nations comme des intelligences ſu-

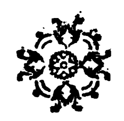
(1) Comme tous les citoyens ſont fort ignorants du bien public, preſque tous les faiſeurs de projets ſont, dans ces pays, ou des frippons qui n'ont que leur utilité particuliere en vue, ou des eſprits médiocres, qui ne peuvent ſaiſir, d'un coup d'œil, la longue chaîne qui lie enſemble toutes les parties d'un état. Ils propoſent, en conſéquence, des projets toujours diſcordants avec le reſte de la légiſlation d'un peuple. Auſſi oſent-ils rarement, dans un ouvrage, les expoſer aux regards du public.

L'homme éclairé ſent que, dans ces gouvernements, tout changement eſt un nouveau malheur ; parce qu'on

» périeures. Mais, ajoutoit-il, l'expérience me dé-
» trompa bientôt : j'examinai ceux qui tenoient en
» Angleterre le timon des affaires ; & je reconnus
» que les Grands étoient assez semblables à ces dieux
» de Phénicie, sur les épaules desquels on attachoit
» une tête de bœuf en signe de puissance suprême,
» & qu'en général les hommes étoient régis par les
» plus sots d'entre eux «. Cette vérité, que Bolingbrooke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, est, sans doute, incontestable dans presque tous les empires de l'Orient.

---

n'y peut suivre aucun plan ; parce que l'administration despotique corrompt tout. Il n'est, dans ces gouvernements, qu'une chose utile à faire ; c'est d'en changer insensiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux Czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de sa nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand homme succede rarement à un autre grand homme ; que, n'ayant rien changé dans la constitution de l'empire, les Russes, par la forme de leur gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.





CHAPITRE XIX.

Le mépris & l'avilissement où sont les peuples, entretient l'ignorance des Visirs; second effet du despotisme.

Si les visirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dira-t-on, de l'intérêt du public que les visirs soient instruits; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces pays de citoyens assez vertueux pour reprocher aux visirs leur ignorance & leur injustice, & les forcer, par la crainte du mépris, à devenir citoyens? C'est que le propre du despotisme est d'avilir & de dégrader les ames.

Dans les états où la loi seule punit & récompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sûreté, y contracte une hardiesse & une fermeté d'ame qui s'affoiblit nécessairement dans les pays despotiques, où sa vie, ses biens & sa liberté dépendent du caprice (1) & de la volonté arbitraire d'un seul homme. Dans ces pays, il seroit aussi insensé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crête & à Lacédémo-

(1) On ne verra point en Turquie, comme en Ecosse, la loi punir, dans le souverain, l'injustice commise envers un sujet. A l'avénement de Malcorne au trône d'Ecosse, un seigneur lui présente la patente de ses privileges, le priant de les confirmer : le roi la prend, & la déchire. Le

ne : aussi n'y voit-on personne s'élever contre l'injustice, & , plutôt que d'y applaudir, crier comme le philosophe Philoxene : *Qu'on me remene aux carrieres.*

Dans ces gouvernements, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? A quels dangers la probité n'est-elle pas exposée ? Supposons un homme passionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injustice ou l'incapacité des visirs ou des Satrapes, la cause des miseres publiques, & qu'il se taise, c'est vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette seroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme sera vertueux, plus il s'empressera de nommer celui sur lequel doit tomber le mépris national : je dirai, de plus, qu'il le doit. Or, l'injustice & l'imbécillité d'un visir se trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtue de la puissance nécessaire pour condamner le mérite aux plus grands supplices, cet homme sera d'autant plus promptement livré aux muets, qu'il sera plus ami du bien public & de la vertu.

Si Néron forçoit au théatre les applaudissements des spectateurs, plus barbares encore que Néron, les visirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils surchargent d'impôts, & qu'ils maltraitent. Ils sont semblables à Tibere : sous son regne, on traitoit de factieux jusqu'aux cris, jusqu'aux soupirs des in-

---

seigneur s'en plaint au parlement ; & le parlement ordonne que le roi, assis sur son trône, sera tenu, en présence de toute sa cour, de recoudre avec du fil & une aiguille la patente de ce seigneur.

fortunés qu'on opprimoit, parce que tout est criminel, dit Suétone, sous un prince qui se sent toujours coupable.

Il n'est point de visir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perses, qui, cruellement fouettés par l'ordre du prince, étoient ensuite obligés de comparoître devant lui : *Nous venons*, lui disoient-ils, *vous remercier d'avoir daigné vous souvenir de nous.*

La noble hardiesse d'un citoyen assez vertueux pour reprocher aux visirs leur ignorance & leur injustice, seroit donc bientôt suivie de son supplice (1); & personne ne s'y veut exposer. Mais, dira-t-on, le héros, le brave ? Oui, répondrai-je, lorsqu'il est soutenu par l'espoir de l'estime & de la gloire. Est-il privé de cet espoir ? Son courage l'abandonne. Chez un peuple esclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce citoyen généreux ; son supplice trouveroit des approbateurs. Il n'est point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorsque, dans un état, la bassesse est devenue mœurs :

---

(1) Qu'un visir commette une faute dans son administration ; si cette faute nuit au public, les peuples crient, & l'orgueil du visir s'en offense : loin de revenir sur ses pas, & d'essayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop justes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'imposer silence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent ; les cris redoublent : alors il ne reste au visir que deux partis à prendre, ou d'exposer l'état à des révolutions, ou de porter le despotisme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des empires ; & c'est à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les visirs.

» Si

» Si la peſte, dit Gordon, avoit des jarretieres,
» des cordons & des penſions à donner, il eſt des
» théologiens aſſez vils, & des juriſconſultes aſſez
» bas, pour ſoutenir que le regne de la peſte eſt
» de droit divin; & que ſe ſouſtraire à ſes ma-
» lignes influences, c'eſt ſe rendre coupable au
» premier chef «. Il eſt donc, en ces gouvernements, plus ſage d'être le complice que l'accuſateur des frippons; les vertus & les talents y ſont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le ſeul homme eſtimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol, étoit un nommé Mahmouth, & ce Mahmouth étoit exilé.

Dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'amour, l'eſtime, les acclamations du public ſont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudiſſements du peuple, ainſi qu'à la fureur de Domitien, traverſe de nuit les rues de Rome, ſe rend au palais de l'empereur: le prince l'embraſſe froidement; Agricola ſe retire; & le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, ſe perd, au même inſtant, dans la foule des autres eſclaves.

C'eſt dans ces temps malheureux qu'on pouvoit, à Rome, s'écrier avec Brutus: *O vertu! tu n'es qu'un vain nom*. Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des tranſes perpétuelles, & dont l'ame, affaiſſée par la crainte, a perdu tout ſon reſſort? On ne rencontre, chez ces peuples, que des puiſſants inſolents, & des eſclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un viſir, lorſque, dans une im-

portance & une gravité stupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients; & que ces derniers, sérieux, muets, immobiles, les yeux fixes & baissés, attendent, en tremblant (1), la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces Bramines, qui, les yeux fixés sur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de Pagode!

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un visir sans talent, ou même un vil eunuque, on se rappelle, malgré soi, la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thurisama*, c'est-à-dire, *Monseigneur*.

---

(1) Le visir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au divan, quand le sultan y est.





CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu ; & de la fausse estime qu'on affecte pour elle ; troisieme effet du despotisme.

Si, comme je l'ai prouvé dans les chapitres précédents, l'ignorance des visirs est une suite nécessaire de la forme despotique des gouvernements, le ridicule qu'en ces pays l'on jette sur la vertu, en paroît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas somptueux des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se moquât de la frugalité & de la grossiéreté des Spartiates ? & que des courtisans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques, pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnassent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de se prosterner devant le grand roi ?

Un peuple esclave doit nécessairement jetter du ridicule sur l'audace, la magnanimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit, en Perse, traiter de fou, d'ennemi du prince, tout sujet vertueux, qui, frappé de l'héroïsme des Grecs, exhortoit ses concitoyens à leur ressembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine

prochaine d'un empire où la vertu étoit méprisée (1).
Les Perses, sous peine de se montrer vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des sentiments qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération par-tout où l'on est citoyen, ne passera jamais que pour fou dans un gouvernement despotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïsme des Grecs, que de grandes actions passeroient pour folles, si ces mêmes actions n'étoient consacrées par l'admiration de tous les siecles! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée, le roi Agis reçut du peuple de Lacédémone: *Ne profitez point de l'avantage du nombre; renvoyez une partie de vos troupes; ne combattez l'ennemi qu'à force égale.* On traiteroit pareillement d'insensée la réponse qu'à la journée des Argineuses fit Callicratidas, général de la flotte Lacédémonienne: Hermon lui conseilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens: *O Hermon!* lui répondit-il, *à Dieu ne plaise que je suive un conseil dont les suites seroient si funestes à ma patrie? Sparte ne sera point déshonorée par son général. C'est ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Est-ce à*

---

(1) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le pas des Thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des jeux olympiques: *Quels hommes*, s'écria un seigneur Persan, *allons-nous combattre! Insensibles à l'intérêt, ils ne sont avides que de gloire.*

Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, jusqu'aujourd'hui, ne se sont jamais informés du nombre, mais seulement du lieu où campoient leurs ennemis? Une réponse si noble & si haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont assez d'élévation dans l'ame, une connoissance assez profonde de la politique, pour sentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuse opiniâtreté qui les rendoit invincibles? Ce héros savoit qu'occupés, sans cesse, à nourrir en eux le sentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émousser la finesse, & qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les scrupules.

Les demi-politiques, faute d'embrasser une assez grande étendue de temps, sont toujours trop vivement frappés d'un danger présent. Accoutumés à considérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorsqu'ils pensent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font, le plus souvent, que lui enlever le *palladium*, auquel sont attachés ses succès & sa gloire.

C'est donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration présente que l'on conserve pour ces actions: encore cette admiration n'est-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration sentie nous porteroit nécessairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là même qui se disent passionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entiérement à sa valeur & à son habileté? Est-il beaucoup d'Antiochus-Soter? Ce prince sent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jetté dans leurs rangs l'aspect im-

prévu de ses éléphants : il verse des larmes sur ces palmes triomphales, & fait, sur le champ de bataille, élever un trophée à ses éléphants.

On vante la générosité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorsque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisoient de leurs propres enfants à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs ? Mille héros ont tour-à-tour subjugué l'Asie : cependant il n'en est aucun qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misere & de l'avilissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur & de larmes, où la jalousie mutile, sans pitié, les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, & condamnés au supplice d'un desir toujours renaissant & toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honoroit à Sparte : aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, passant sous les murs de Corinthe : *Quelles femmes*, demanderent-ils, *habitent cette cité ?* Ce sont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne savent-ils pas*, reprirent-ils, *ces hommes vils & lâches, que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi sont des*

citoyens déterminés à la mort? Tant de courage & d'élévation d'ame ne se rencontrent que dans des républiques guerrieres. De quelque amour que nous soyons animés pour la patrie, on ne verra point de mere, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reste, d'avoir survécu à sa défaite. On ne prendra point exemple sur ces vertueuses Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres, honteuses d'avoir porté dans leur sein des hommes capables de fuir, celles dont les enfants étoient échappés au carnage, se retiroient au fond de leurs maisons, dans le deuil & le silence; lorsqu'au contraire, les meres, dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie, & la tête couronnée de fleurs, alloient au temple en rendre graces aux dieux.

Quelque braves que soient nos soldats, on ne verra plus un corps de douze cents hommes soutenir, comme les Suisses, au combat de Saint-Jacques-l'Hôpital (1), l'effort d'une armée de soixante

---

(1) Dans l'histoire de Louis XI, Mr. Duclos dit que les Suisses, au nombre de 3000, soutinrent l'effort de l'armée du Dauphin, composée de 14000 mille François & de 8000 Anglois. Ce combat se donna près de Bottelen, & les Suisses y furent presque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suisses mirent en déroute l'armée de l'archiduc Léopold, composée de 20000 hommes.

Près de Wesen, dans le canton de Glaris, 350 Suisses défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célebre la mémoire sur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique, & lit la liste de trois cents cinquante noms.

mille hommes, qui paya sa victoire de la perte de huit mille soldats. On ne verra plus de gouvernements traiter de lâches, & condamner comme tels au dernier supplice dix soldats, qui s'échappant du carnage de cette journée, apportoient chez eux la nouvelle d'une défaite si glorieuse.

Si, dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration stérile pour de pareilles actions & de semblables vertus, quel mépris les peuples de l'Orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus? qui pourroit les leur faire respecter? Ces pays sont peuplés d'ames abjectes & vicieuses: or, dès que les hommes vertueux ne sont plus en assez grand nombre dans une nation pour y donner le ton, elle le reçoit nécessairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéressés à ridiculiser les sentiments qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureusement il en est peu qui ne cedent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui soient assez courageux pour braver le mépris de leur nation, & qui sentent assez nettement que l'estime d'une nation tombée dans un certain degré d'avilissement, est une estime moins flatteuse que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faisoit d'Annibal à la cour d'Antiochus, a-t-il déshonoré ce grand homme? La lâcheté avec laquelle Prusias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illustre Carthaginois? Elle n'a déshonoré aux yeux de la postérité que le roi, le conseil, & le peuple qui le livroient.

Le résultat de ce que j'ai dit, c'est qu'on n'a réellement, dans les empires despotiques, que du

mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, & si l'on en exige des citoyens; il en est, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on sera assez prudent pour la taire.





CHAPITRE XXI.

Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire; quatrieme effet du despotisme.

L'indifférence des Orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'avilissement des ames, suite nécessaire de la forme de leur gouvernement, doit, à la fois, en faire des citoyens frippons entre eux, & sans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cause de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains subjuguerent l'Asie. Comment des esclaves, élevés & nourris dans l'antichambre d'un maître, eussent-ils étouffé, devant le glaive des Romains, les sentiments habituels de crainte que le despotisme leur avoit fait contracter? Comment des hommes abrutis, sans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puissants, n'eussent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, & ne se fussent-ils pas montrés également lâches, & dans le conseil, & dans le combat?

Si les Egyptiens, dit à ce sujet Plutarque, furent successivement esclaves de toutes les nations; c'est qu'ils furent soumis au despotisme le plus dur: aussi ne donnerent-ils presque jamais que des preuves de lâcheté. Lorsque le roi Cléomene, chassé de Sparte, réfugié en Egypte, emprisonné par l'intrigue d'un ministre nommé Sobisius, eut massa-

cré sa garde, & rompu ses fers, le prince se présente dans les rues d'Alexandrie ; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger, à punir l'injustice, à secouer le joug de la tyrannie : par-tout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne restoit à ce peuple vil & lâche que l'espece de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple esclave résisteroit-il à une nation libre & puissante ? Pour user impunément du pouvoir arbitraire, le despote est forcé d'énerver l'esprit & le courage de ses sujets. Ce qui le rend puissant au dedans, le rend foible au dehors ; avec la liberté, il bannit de son empire toutes les vertus ; elles ne peuvent, dit Aristote, habiter chez des ames serviles. Il faut, ajoute l'illustre président de Montesquieu, que nous avons déjà cité, commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon esclave. Il ne peut donc opposer aux attaques d'un peuple, tel que les Romains, qu'un conseil & des généraux absolument neufs dans la science politique & militaire, & pris dans cette même nation dont il a amolli le courage & retréci l'esprit ; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les états despotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat ? Oui, lorsque le trône a successivement été occupé par plusieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la présence de la tyrannie, se ranime à l'aspect d'un prince vertueux : sa présence est comparable à celle du soleil ; lorsque sa lumiere perce & dissipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout se ranime, tout se vivifie dans

la nature, les plaines se peuplent de laboureurs ; les bocages retentissent de concerts aériens, & le peuple aîlé du ciel vole jusques sur la cime des chênes pour y chanter le retour du soleil. *O temps heureux!* s'écrie Tacite sous le regne de Trajan, *où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut penser librement, & dire librement ce qu'on pense ; où l'on voit tous les cœurs voler au devant du prince, où sa vue seule est un bienfait !*

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles nations, est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance & de gloire, & s'illustrent par des succès en tout genre, ces succès attachés, comme je viens de le dire, à la sagesse des rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été aussi passagers que brillants ; la force de pareils états, quelque imposante qu'elle soit, n'est qu'une force illusoire : c'est le colosse de Nabuchodonosor ; ses pieds sont d'argile. Il en est de ces empires comme du sapin superbe ; sa cime touche aux cieux, les animaux des plaines & des airs cherchent un abri sous son ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il est renversé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'existence, s'ils ne sont environnés de nations peu entreprenantes & soumises au pouvoir arbitraire. La force respective de pareils états consiste alors dans l'équilibre de leur foiblesse. Un empire despotique a-t-il reçu quelque échec ? Si le trône ne peut être raffermi que par une résolution mâle & courageuse, cet empire est détruit.

Les peuples qui gémissent sous un pouvoir arbi-

traire, n'ont donc que des succès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent, tôt ou tard, subir le joug d'une nation libre & entreprenante. Mais, en supposant que des circonstances & des positions particulieres les arrachassent à ce danger, la mauvaise administration de ces royaumes suffit pour les détruire, les dépeupler, & les changer en déserts. La langueur léthargique, qui successivement en saisit tous les membres, produit cet effet. Le propre du despotisme est d'étouffer les passions : or, dès que les ames ont, par le défaut de passions, perdu leur activité ; lorsque les citoyens sont, pour ainsi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oisiveté & de la mollesse, alors l'état tombe en consomption : le calme apparent dont il jouit, n'est, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaissement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un état ; elles en sont l'ame & la vie. Le peuple le plus passionné est, à la longue, le peuple triomphant.

L'effervescence modérée des passions est salutaire aux empires ; ils sont, à cet égard, comparables aux mers, dont les eaux stagnantes exhaleroient, en croupissant, des vapeurs funestes à l'univers, si, en les soulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, si la grandeur des nations soumises au pouvoir arbitraire, n'est qu'une grandeur momentanée, il n'en est pas ainsi des gouvernements où la puissance est, comme dans Rome & dans la Grece, partagée entre le peuple, les grands, ou les rois. Dans ces états l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'est dans ces pays qu'un peuple, dont les succès

tiennent à la constitution même de son gouvernement, peut s'en promettre de durables. La nécessité où se trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penser & de tout dire, donnent plus de force & d'élévation à son ame : l'audace de son esprit passe dans son cœur; elle lui fait concevoir des projets plus vastes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuses: J'ajouterai même que, si l'intérêt particulier n'est point entiérement détaché de l'intérêt public; si les mœurs d'un peuple, tel que les Romains, ne sont pas aussi corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius & des Sylla; l'esprit de faction, qui force les citoyens à s'observer & à se contenir réciproquement, est l'esprit conservateur de ces empires. Ils ne se soutiennent que par le contrepoids des intérêts opposés. Jamais les fondements de ces états ne sont plus assurés que dans ces moments de fermentation extérieure, où ils paroissent prêts à s'écrouler. Ainsi, le fond des mers est calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchaînés sur leur surface, semblent les bouleverser jusques dans leurs abymes.

Après avoir reconnu, dans le despotisme oriental, la cause de l'ignorance des visirs, de l'indifférence des peuples pour la vertu, & du renversement des empires soumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres constitutions d'état, montrer la cause des effets contraires.





CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.

Ce chapitre est une conséquence si nécessaire du précédent, que je me croirois, à ce sujet, dispensé de tout examen, si je ne sentois combien l'exposition des moyens propres à nécessiter les hommes à la vertu, peut être agréable au public, & combien les détails, sur une pareille matiere, sont instructifs pour ceux même qui la possedent le mieux. J'entre donc en matiere. Je jette les yeux sur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux; je les arrête sur la Grece, sur Rome; & j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions, conservées, avec soin dans l'histoire, y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siecles les plus corrompus & les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens, qui, placés sur l'autel des Dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'histoire de ces peuples, si je veux en découvrir la cause, je l'apperçois dans l'adresse avec laquelle les législateurs de ces nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (1).

(1) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des Loix.

Je prends l'action des Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce général aucun sentiment d'héroïsme, pas même ceux que lui devoit inspirer l'éducation Romaine; & je dis que, dans le siecle de ce consul, la législation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne pouvoit se refuser à l'action généreuse qu'il fit. En effet, lorsqu'instruit de la discipline des Romains, on se rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du supplice de la bastonade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'est-il pas évident qu'un consul vaincu, fait prisonnier, & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des prisonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains, sans craindre ce mépris, toujours si humiliant de la part des républicains, & si insoutenable pour une ame élevée? qu'ainsi, le seul parti que Régulus eût à prendre, étoit d'effacer, par quelque action héroïque, la honte de sa défaite? Il devoit donc s'opposer au traité d'échange que le sénat étoit prêt à signer. Il exposoit, sans doute, sa vie par ce conseil : mais ce danger n'étoit pas imminent; il étoit assez vraisemblable, qu'étonné de son courage, le sénat n'en seroit que plus empressé à conclure un traité qui devoit lui rendre un citoyen si vertueux. D'ailleurs, en supposant que le sénat se rendît à son avis, il étoit encore très-vraisemblable que, par la crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au supplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'exposoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un héros,

mais

mais un homme prudent & sensé devoit se présenter pour se soustraire au mépris, & s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroïques; non que je prétende insinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité, & que je veuille donner atteinte à sa gloire; l'action de Régulus fut, sans doute, l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portoit à la vertu: mais un pareil enthousiasme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation: & c'est la connoissance de cette vérité, qui, sans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine. Pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les Mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (1) vertueuses ou infames commises dans leurs gouvernements; & qu'en conséquence, ces Mandarins soient élevés à des postes supérieurs, ou rabaissés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit chez tous les peuples l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'administration? Si les Grecs & les Romains furent si long-temps animés de ces vertus mâles & courageuses, qui sont, comme dit Balzac, *des courses que l'ame fait au-delà des devoirs communs*, c'est que les vertus de cette espece sont presque toujours

---

(1) Il n'en est pas ainsi des autres empires de l'Orient; les gouverneurs n'y sont chargés que de lever les impôts, & de s'opposer aux séditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province: leur pouvoir même, à cet égard, est très-borné.

le partage des peuples où chaque citoyen a part à la souveraineté.

Ce n'est qu'en ce pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrhus de le suivre en Epire : *Pyrrhus*, lui dit-il, *vous êtes, sans doute, un prince illustre, un grand guerrier ; mais vos peuples gémissent dans la misere. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que, bientôt rangés sous ma loi, vos peuples ne préférassent l'exemption de tributs aux surcharges de vos impôts, & la sûreté à l'incertitude de leurs possessions ? Aujourd'hui votre favori, demain je serois votre maître.* Un tel discours ne pouvoit être prononcé par un Romain. C'est dans les républiques (1) qu'on apperçoit, avec étonnement, jusqu'où peut être portée la hauteur du courage & l'héroïsme de la patience. Je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier, insulté en plein conseil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de

(1) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il sentoit tout l'avantage de cette constitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre, en se formant en république, ne devînt trop redoutable à ses voisins. Dans une lettre à M. le Tellier, il dit : » Don Louis & moi savons bien » que Charles II est hors des royaumes qui lui appartiennent ; mais, entre toutes les raisons qui peuvent » engager les rois, nos maîtres, à songer à son rétablissement, une des plus fortes est d'empêcher l'Angleterre » de former une république puissante, qui, dans la suite, » donneroit à penser à tous ses voisins «.

Timoléon ; il est accusé de malversation, le peuple est prêt à mettre en pieces ses délateurs ; il en arrête la fureur en disant : *O Syracusains ! qu'allez-vous faire ? Songez que tout citoyen a le droit de m'accuser : gardez-vous, en cédant à la reconnoissance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue.*

Si l'histoire grecque & romaine est pleine de ces traits héroïques, & si l'on parcourt presque inutilement toute l'histoire du despotisme pour en trouver de pareils, c'est que dans ces gouvernements, l'intérêt particulier n'est jamais lié à l'intérêt public ; c'est qu'en ces pays, entre mille qualités, c'est la bassesse qu'on honore, la médiocrité qu'on récompense (1) ; c'est à cette médiocrité qu'on confie presque toujours l'administration publique ; on en écarte les gens d'esprit. Trop inquiets & trop remuants, ils altéreroient, dit-on, le repos de l'état : repos comparable au moment de silence, qui, dans la nature, précede de quelques instants la tempête. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des sujets. Dans les gouvernements arbitraires, les hommes sont comme ces chevaux qui, serrés par les morailles, souffrent, sans remuer, les plus cruelles opérations : le coursier en liberté se cabre au premier coup. On prend, dans ces pays, la léthargie pour la tranquillité. La passion de la gloire, inconnue chez ces nations, peut seule entretenir, dans le corps politique, la douce fermenta-

(1) Dans ces pays, l'esprit & les talents ne sont honorés que sous de grands princes & de grands ministres.

tion qui le rend sain & robuste, & qui développe toute espece de vertus & de talents. Les siecles les plus favorables aux lettres ont, par cette raison, toujours été les plus fertiles en grands généraux & en grands politiques : le même soleil vivifie les cedres & les platanes.

Au reste, cette passion de la gloire, qui, divinisée chez les païens, a reçu les hommages de toutes les républiques, n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres & guerrieres.





CHAPITRE XXIII.

Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les Nations opulentes.

Les héros, dans les républiques commerçantes, semblent ne s'y présenter que pour y détruire la tyrannie, & disparoître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande que Balzac disoit de ses habitants, qu'*ils avoient mérité d'avoir Dieu seul pour roi, puisqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un roi pour Dieu*. Le sol propre à la production des grands hommes, est, dans ces républiques, bientôt épuisé. C'est la gloire de Carthage qui disparoît avec Annibal. L'esprit de commerce y détruit nécessairement l'esprit de force & de courage. *Les peuples riches*, dit ce même Balzac, *se gouvernent par les discours de la raison qui conclut à l'utile, & non selon l'institution morale, qui se propose l'honnête & le hasardeux.*

Le courage vertueux ne se conserve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étoient, peut-être, les seuls qui chantassent des hymnes en l'honneur des Dieux, sans jamais leur demander aucune grace; persuadés, disoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir étoit assez étendu, ils étoient indépendants, parce qu'ils cessoient d'obéir au chef, lorsqu'il cessoit d'obéir aux loix. Il n'en est

pas des nations riches comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre besoin que celui de la gloire. Partout où le commerce fleurit, on préfere les richesses à la gloire, parce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, & que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus & de talents cette préférence ne doit-elle point occasionner? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnoissance publique, l'acquisition de la gloire est toujours le prix des services rendus à la patrie: le desir de la gloire suppose toujours le desir de se rendre utile à sa nation.

Il n'en est pas ainsi du desir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la bassesse, de l'espionage, & souvent du crime; elles sont rarement le partage des plus spirituels & des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons négociants qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'est donc point sur le terrein du luxe & des richesses, mais sur celui de la pauvreté que croissent les sublimes vertus (1); rien de si rare que de rencontrer des ames élevées (2) dans les empires

(1) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de dire des particuliers, peut se dire des peuples; c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux: or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches & les plus commerçants.

(2) De tous les peuples de la Germanie, le Suenes,

opulents; les citoyens y contractent trop de besoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des ôtages de sa bassesse & de sa lâcheté. La vertu, qui se contente de peu, est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espece de vertu qui dicta la réponse que fit au ministre Anglois un seigneur distingué par son mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti, Mr. Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite : *Mylord*, lui repliqua le seigneur Anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot, dont il avoit dîné. Se tournant alors vers M. Walpole : *Mylord*, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la cour puisse aisément gagner ? Dites au roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire.* Un pareil discours part d'un caractere qui sait retrécir le cercle de ses besoins : & combien en est-il qui, dans un pays riche, résistent à la tentation perpétuelle des superfluités ? Combien la pauvreté d'une nation ne rend-elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ? *O philosophes !* s'écrioit souvent Socrate, *vous qui représentez les Dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire*

dit Tacite, sont les seuls, qui, à l'exemple des Romains, fassent cas de richesses, & qui soient, comme eux, soumis au despotisme.

à vous-mêmes, vous contenter de peu; sur-tout, n'allez point, en rampant, importuner les princes & les rois. » Rien de plus ferme & de plus vertueux, dit » Cicéron, que le caractere des premiers sages de » la Grece. Aucun péril ne les effrayoit, aucun » obstacle ne les décourageoit, aucune considéra- » tion ne les retenoit, & ne leur faisoit sacrifier la » vérité aux volontés absolues des princes «. Mais ces philosophes étoient nés dans un pays pauvre : aussi leurs successeurs ne conserverent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaisance pour les princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des bassesses le tranquille loisir dont ces princes les laissoient jouir. C'est à ce sujet que Plutarque s'écrie : » Quel spectacle plus avilissant pour l'huma- » nité que de voir des sages prostituer leurs éloges » aux gens en place! Faut-il que les cours des rois » soient si souvent l'écueil de la sagesse & de la » vertu! Les grands ne devroient-ils pas sentir que » tous ceux qui ne les entretiennent que de choses » frivoles, les trompent (1)? La vraie maniere de

(1) Il fut, sans doute, un temps où les gens d'esprit n'avoient droit de parler aux princes que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les philosophes de l'Inde ne sortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour se rendre au palais du roi. Là, chacun déclaroit, à haute voix, & ses réflexions politiques sur l'administration, & les changements ou les modifications qu'on devoit apporter dans les loix. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de suite, jugées fausses ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Histoire critique de la philosophie*, tome II.

» les servir, c'est de leur reprocher leurs vices & » leurs travers, de leur apprendre qu'il leur sied » mal de passer les jours dans les divertissements. » Voilà le seul langage digne d'un homme vertueux; » le mensonge & la flatterie n'habitent jamais sur » ses levres «.

Cette exclamation de Plutarque est, sans doute, très-belle; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoissance de l'humanité. Il en est de même de celle de Pythagore: » Je refuse, dit-» il, le nom de philosophes à ceux qui cedent à la » corruption des cours: ceux-là seuls sont dignes de » ce nom, qui sont prêts à sacrifier, devant les » rois, leur vie, leurs richesses, leurs dignités, » leurs familles, & même leur réputation. C'est, » ajoute Pythagore, par cet amour pour la vérité » qu'on participe à la divinité, & qu'on s'y unit » de la maniere la plus noble & la plus intime.

De tels hommes ne naissent pas indifféremment dans toute espece de gouvernements: tant de vertus sont l'effet, ou d'un fanatisme philosophique, qui s'éteint promptement, ou d'une éducation singuliere, ou d'une excellente législation. Les philosophes, de l'espece dont parlent Plutarque & Pythagore, ont presque tous reçu le jour chez des peuples pauvres & passionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la source des vertus: c'est à l'administration, plus ou moins sage, des honneurs & des récompenses qu'on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas sans peine, c'est que les vertus & les talents ne sont nulle part récompensés d'une maniere aussi flatteuse, que dans les républiques pauvres & guerrieres.



CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette vérité.

Pour ôter à cette propofition tout air de paradoxe, il fuffit d'obferver que les deux objets les plus généraux du defir des hommes font les richeffes & les honneurs. Entre ces deux objets, c'eft des honneurs dont ils font le plus avides, lorfque ces honneurs font difpenfés d'une maniere flatteufe pour l'amour-propre.

Le defir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, & c'eft alors qu'ils operent des prodiges. Or, ces honneurs ne font nulle part repartis avec plus de juftice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les fervices rendus à la patrie, ont, par conféquent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur : auffi les républiques pauvres de Rome & de la Grece ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vaftes & riches empires de l'Orient.

Chez les peuples opulents & foumis au defpotifme, on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet, fi les honneurs empruntent leur prix de la maniere dont ils font adminiftrés, & fi dans l'Orient les fultans en font les difpenfateurs, on fent qu'ils doivent fouvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Auffi, dans ces pays, les honneurs ne font proprement que des titres ; ils ne peuvent vivement

flatter l'orgueil, parce qu'ils ſont rarement unis à la gloire, qui n'eſt point en la diſpoſition des princes, mais du peuple ; puiſque la gloire n'eſt autre choſe que l'acclamation de la reconnoiſſance publique. Or, lorſque les honneurs ſont avilis, le deſir de les obtenir s'attiédit ; ce deſir ne porte plus les hommes aux grandes choſes ; & les honneurs deviennent dans l'état un reſſort ſans force, dont les gens en place négligent, avec raiſon, de ſe ſervir.

Il eſt un canton dans l'Amérique, où, lorſqu'un ſauvage a remporté une victoire, ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une aſſemblée de la nation : *Tu es un homme.* Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités propoſées dans les états deſpotiques à ceux qui s'illuſtrent par leurs talents.

Pour ſentir tout le mépris que doit quelquefois jetter ſur les honneurs la maniere ridicule dont on les adminiſtre, qu'on ſe rappelle l'abus qu'on en faiſoit ſous le regne de Claude. Sous cet empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célebre par ſon adreſſe ; ce citoyen fut mis à mort ; on fit à cet oiſeau des funérailles magnifiques ; un joueur de flûte précédoit le lit de parade ſur lequel deux eſclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout ſexe & de tout âge. C'eſt à ce ſujet que Pline s'écrie : » Que diroient » nos ancêtres, ſi, dans cette même Rome, où » l'on enterroit nos premiers rois ſans pompe, où » l'on n'a point vengé la mort du deſtructeur de » Carthage & de Numance, ils aſſiſtoient aux ob- » ſeques d'un corbeau ! «.

Mais, dira-t-on, dans les pays ſoumis au pouvoir

arbitraire, les honneurs cependant sont quelquefois le prix du mérite. Oui, sans doute : mais ils le sont plus souvent du vice & de la bassesse. Les honneurs sont, dans ces gouvernements, comparables à ces arbres épars dans les déserts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiseaux du ciel, deviennent trop souvent la proie du serpent, qui, du pied de l'arbre, s'est, en rampant, élevé jusqu'à sa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on paie les services rendus à l'état. Or, toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent, est bientôt surchargée de dépenses; l'état épuisé devient bientôt insolvable; alors il n'est plus de récompense pour les vertus & les talents.

En vain dira-t-on, qu'éclairés par le besoin, les princes, en cette extrêmité, devroient avoir recours à la monnoie des honneurs : si, dans les républiques pauvres, où la nation en corps est la distributrice des graces, il est facile de rehausser le prix de ces honneurs; rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnoie des honneurs ne supposeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours? Quelle force de caractere pour résister aux intrigues des courtisans? Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talents & de grandes vertus, & les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient? Quelle justesse d'esprit pour saisir le moment précis, où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts, où l'on doit, par conséquent, en créer de nouveaux?

Il n'en eſt pas des honneurs comme des richeſſes. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or & d'argent, il exige, au contraire, qu'on en faſſe dans la monnoie des honneurs, lorſqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai, à ce ſujet, qu'on ne peut, ſans étonnement, conſidérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucuns pour veiller à l'adminiſtration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la diſcuſſion ſévere du mérite de ceux qu'on éleve aux dignités? Pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui, par un examen profond & public, l'aſſurât de la réalité des talents qu'elle récompenſe? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs? Quel deſir de les mériter? Quel changement heureux ce deſir n'occaſionneroit-il pas, & dans l'éducation particuliere, &, peu-à-peu, dans l'éducation publique? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils & lâches courtiſans d'Anthiochus, que d'hommes, s'ils euſſent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé autour de ce roi le cercle dont il ne pouvoit ſortir, ſans ſe rendre l'eſclave ou l'ennemi des Romains?

Après avoir prouvé que les grandes récompenſes font les grandes vertus, & que la ſage adminiſtration des honneurs eſt le lien le plus fort que les légiſlateurs puiſſent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, & former des citoyens vertueux; je ſuis, je penſe, en droit d'en conclure

que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu eſt un effet de la forme différente de leurs gouvernements. Or, ce que je dis de la paſſion de la vertu, que j'ai pris pour exemple, peut s'appliquer à toute autre eſpece de paſſions. Ce n'eſt donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de paſſions dont les divers peuples paroïſſent ſuſceptibles.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.





CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

Pour sentir toute l'exactitude de ce rapport, c'est à l'histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entiere. Animés du desir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles; entreprennent, sous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau monde; combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur, & en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or, & d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigents, je vois les Flibustiers passer des mers du Nord à celles du Sud; attaquer des retranchements impénétrables; défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de soldats disciplinés : & ces mêmes Flibustiers, après avoir ravagé les côtes du Sud, se r'ouvrir de nouveau un passage dans les mers du Nord, en surmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels & un courage à toute épreuve, les obstacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux sur l'histoire du Nord, les

premiers peuples qui se présentent à mes regards ; sont les disciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorsque la crédulité la réalise. Aussi, tant qu'ils sont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses célestes, est encore supérieur à celui des Flibustiers. *Nos guerriers, avides du trépas*, dit un de leurs poëtes, *le cherchent avec fureur : dans les combats ; frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir.* Ce qu'un de leurs rois, nommé Lodbrog, confirme, lorsqu'il s'écrie, sur le champ de bataille: *Quelle joie inconnue me saisit ! Je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de son palais s'ouvrent ; j'en vois sortir des filles demi-nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue, qui releve la blancheur de leur sein ; elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bierre délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Si du Nord je passe au Midi, je vois Mahomet, créateur d'une religion pareille à celle d'Odin, se dire l'envoyé du ciel, annoncer aux Sarrasins que le Très-haut leur a livré la terre ; qu'il feroit marcher devant eux la terreur & la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'Eternel a jetté un pont sur l'abyme des enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes ; & le lâche, précipité de ce pont, sera en tombant reçu *dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscure caverne de la maison de la fumée.* Pour confirmer la missio

mission du prophete, ses disciples ajoutent que, monté sur l'Ai-borak, il a parcouru les sept cieux, vu l'ange de la mort & le coq blanc, qui, les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septieme; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes (1); & qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarrasins prêtent aux discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste destiné aux hommes vaillants. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus

(1) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rêtif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, se jetter aux genoux de ce prophete, qui le flatta, & lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autre fois, ce même prophete rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le pere Maracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnants, tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les Musulmans assurent que s'il les opéra, c'est que des prodiges aussi frappants, & qui surpassent autant toute la force & la supercherie humaine, sont absolument nécessaires pour convertir les esprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les Persans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut, de son vivant, enlevée au ciel. Ils célebrent son assomption.

vive croyance, & soupirant sans cesse après les houris, fondre avec fureur sur leurs ennemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs Généraux, nommé Ikrimach, *je les vois ces belles filles aux yeux noirs; elles sont quatre-vingt. Si l'une d'elles apparoissoit sur la terre, tous les rois descendroient de leur trône pour la suivre. Mais, que vois-je? C'en est une qui s'avance; elle a un cothurne d'or pour chaussure; d'une main elle tient un mouchoir de soie verte, & de l'autre une coupe de topaze; elle me fait signe de la tête, en me disant: Venez ici, mon bien-aimé...... Attendez-moi, divine houri; je me précipite dans les bataillons infideles, je donne, je reçois la mort, & vous rejoins.*

Tant que les yeux crédules des Sarrasins virent aussi distinctement les houris, la passion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendoient, les anima d'un courage supérieur à celui qu'inspire l'amour de la patrie: aussi produisit-il de plus grands effets, & les vit-on, en moins d'un siecle, soumettre plus de nations que les Romains n'en avoient subjuguées en six cents ans.

Aussi les Grecs, supérieurs aux Arabes, en nombre, en discipline, en armures, & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier (1). Toutes les nations li-

---

(1) L'empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ses armées, assemble, à ce sujet, un conseil, moins composé d'hommes d'état que de théologiens: on y expose les maux actuels de l'empire; on en cherche les causes; & l'on conclut, selon l'usage de ces temps,

guées ne leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrieres.

Pour leur résister, il eût fallu armer les chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animoit les Musulmans; promettre le ciel & la palme du martyre, comme Saint Bernard la promit, du temps des Croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les infideles : proposition que l'empereur Nicéphore fit aux évêques assemblés, qui, moins habiles que Saint Bernard, la rejetterent d'une commune voix (1). Ils ne s'apperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favorisoit l'extinction du chris-

---

que les crimes de la nation avoient irrité le Très-haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes & la priere.

Cette résolution prise, l'empereur ne considere aucune des ressources qui lui restoient encore, après tant de désastres; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions; que, depuis la destruction de la république, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

(1) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'église d'Orient, & le treizieme canon de la lettre de Saint Basile le grand à Amphiloque. Cette lettre portoit que, *tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la communion.* D'où l'on pourroit conclure que, s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne seroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un saint.

tianisme & les progrès des Sarrasins, auxquels on ne pouvoit opposer que la digue d'un zele égal à leur fanatisme. Ces évêques continuerent donc d'attribuer aux crimes de la nation, les calamités qui désoloient l'empire, & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le ciel se servoit pour frapper l'empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les succès étonnants des Sarrasins dépendoient tellement de la force de leurs passions, & la force de leurs passions des moyens dont on se servoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trembloit & les armées Grecques fuyoient dispersées comme la poussiere devant les aquilons, frémissoient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de Musulmans nommés les Safriens (1). Echauffés, comme tous réformateurs, d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ces sectaires voyoient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance

(1) Ces Safriens étoient si redoutés, qu'Adi, capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec six cents hommes, cent vingt de ces fanatiques, qui s'étoient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Mervan; ce capitaine représenta qu'avides de la mort, chacun de ces sectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes; & qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant point, dans cette occasion, compensée par l'inégalité du nombre, il ne hasarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

ne présentoit aux autres Musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Safriens vouloient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer les nations, qui, disoient-ils, à leur aspect, devoient, frappées de terreur ou de lumiere, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi promptement que la fleche se détache de l'arc dont elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes & des Safriens peut s'appliquer à toutes les nations mues par le ressort des religions; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur passion & de leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espece, c'est encore le degré inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernements & des positions des peuples, qui, dans la même extrémité, les détermine à des partis très-différents.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa république; ces alliés, dit Plutarque, s'empresserent de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée aux richesses qu'il pouvoit leur enlever, les rendoit souples aux volontés d'Athenes. Mais, lorsque ce même Thémistocle s'adressa à des peuples indigents; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces insulaires, leur déclarant qu'il venoit, accompagné de deux puissantes divinités, *le Besoin, & la Force, qui*, disoit-il, *entraînent toujours la persuasion à leur suite; Thémistocle*, lui répondirent les habitants d'Andros, *nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux divinités aussi*

puissantes que les tiennes, l'Indigence & le Désespoir; qui méconnoît la Force.

La vivacité des passions dépend donc, ou des moyens (1) que le législateur emploie pour les allumer en nous, où des positions où la fortune nous place. Plus nos passions sont vives, plus les effets qu'elles produisent sont grands. Aussi, les succès, comme le prouve toute l'histoire, accompagnent toujours les peuples animés de passions fortes: vérité trop peu connue, & dont l'ignorance s'est opposée aux progrès qu'on eût fait dans l'art d'inspirer des passions; art jusqu'à présent inconnu, même à ces politiques de réputation, qui calculent assez bien les intérêts & les forces d'un état; mais qui n'ont jamais senti les ressources singulieres qu'en des instants critiques on peut tirer des passions, lorsqu'on sait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, aussi certains que ceux de la géométrie, ne paroissent, en effet, avoir été

(1) De petits moyens produisent toujours de petites passions & de petits effets: il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la foiblesse, encore plus que la sottise, qui dans la plupart des gouvernements, éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbécilles que nous le paroîtrons à la postérité. Est-il, par exemple, un homme qui ne sente l'absurdité de la loi, qui défend aux citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans, & qui leur permet à seize ans d'engager leur liberté chez des moines? Chacun sait le remede à ce mal, & sent, en même temps, combien il seroit difficile de l'appliquer. Que d'obstacles, en effet, l'intérêt de quelques sociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien

jusqu'ici apperçus que par de grands hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que si la vertu, le courage, &, par conséquent, les passions dont les soldats sont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils sont rangés, un traité sur l'art de les inspirer ne feroit pas moins utile à l'instruction des généraux que l'excellent traité de l'illustre Chevalier Folard sur la Tactique (1).

Ce furent les passions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'esclavage, qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célebres & opiniâtres défenses d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance & de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des passions qu'Alexandre surpassa presque tous les autres grands capitaines: c'est à ce même art qu'il dut ces succès, attribués tant de fois par ceux auxquels on donne le nom de

---

public? Que de longs & pénibles efforts de courage & d'esprit, que de constance, enfin, ne supposeroit pas l'exécution d'un pareil projet? Pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'espoir de la plus grande gloire, & qu'il pût se flatter de voir la reconnoissance publique lui dresser par-tout des statues. L'on doit toujours se rappeller qu'en morale, ainsi qu'en physique & en méchanique, les effets sont toujours proportionnés aux causes.

(1) La discipline n'est, pour ainsi dire, que l'art d'inspirer aux soldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur a souvent l'effet du courage; mais elle ne tient pas devant la féroce & opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatisme ou l'amour vif de la patrie,

gens sensés, au hasard, ou à une folle témérité, parce qu'ils n'apperçoivent point les ressorts presque invisibles dont ce héros se servoit pour opérer tant de prodiges.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la force des passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes passions peuvent, dans tous les hommes communément bien organisés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.





CHAPITRE XXVI.

De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.

Si, pour déterminer ce degré, je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie, j'y vois, à l'ordre de leurs kalifes, des hommes impatients de la mort, se précipiter les uns sur la pointe des poignards & des rochers, & les autres dans les abymes de la mer: on ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les Musulmans; mais la possession leur en paroît plus assurée; en conséquence, le desir d'en jouir se fait plus vivement sentir en eux, & leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssinie, on n'employoit autant de soin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du prince. Les victimes destinées à cet emploi, ne recevoient & n'auroient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques. Transportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, désert & sauvage du serrail, c'est là qu'on égaroit leur raison dans les ténebres de la foi musulmane, qu'on leur annonçoit la mission, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce prophete, & l'entier dévouement dû aux ordres du kalife: c'est là qu'en leur faisant les descriptions les plus voluptueuses du paradis, on excitoit en eux la soif la plus ardente des plaisirs célestes. A peine avoient-ils at-

teint cet âge où l'on est prodigue de son être, où, par des desirs fougueux, la nature marque & l'impatience & la puissance qu'elle a de jouir des plaisirs les plus vifs; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme, & l'enflammer du fanatisme le plus violent, les prêtres, après avoir mêlé dans sa boisson une liqueur assoupissante, le transportoient, pendant son sommeil, de sa triste demeure dans un bosquet charmant destiné à cet usage.

Là, couché sur des fleurs, entouré de fontaines jaillissantes, il repose jusqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers, éveille toutes les puissances productrices de la nature, & fait circuler l'amour dans les veines de la jeunesse. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ses regards, & les arrête sur des femmes charmantes que son imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des prêtres, elles sont instruites dans l'art de séduire; il les voit s'avancer vers lui en dansant; elles jouissent du spectacle de sa surprise; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des desirs inconnus, opposent la gaze légere d'une feinte pudeur à l'impatience des desirs, qui s'en irritent: elles cédent enfin à son amour. Alors, substituant à ces jeux enfantins les caresses emportées de l'ivresse, elles le plongent dans ce ravissement dont l'ame ne peut qu'à peine supporter les délices. A cette ivresse, succéde un sentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt est interrompu par de nouveaux plaisirs; jusqu'à ce qu'enfin épuisé de desirs, ce jeune homme, assis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y soit enivré de

nouveau, & reporté pendant son sommeil dans sa premiere demeure. Il y cherche, à son réveil, les objets qui l'ont enchanté; ils ont, comme une vision trompeuse, disparu à ses yeux. Il appelle encore les houris; il ne retrouve près de lui que des imans: il leur raconte les songes qui l'ont fatigué. A ce récit, le front attaché sur la terre, les imans s'écrient: » O vase d'élection! ô mon fils! sans doute que » notre saint prophete t'a ravi aux cieux, t'a fait » jouir des plaisirs réservés aux fideles pour fortifier » ta foi & ton courage. Mérite donc une pareille » faveur par un dévouement absolu aux ordres du » kalife «.

C'est par une semblable éducation que ces dervis animoient les Ismaélites de la plus ferme croyance: c'est ainsi qu'ils leur faisoient prendre, si je l'ose dire, la vie en haine, & la mort en amour; qu'ils leur faisoient considérer les portes du trépas comme une entrée aux plaisirs célestes, & leur inspiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques instants, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques instants, parce que cette espece de courage disparoît bientôt avec la cause qui le produit. De toutes les passions, celle du fanatisme, qui, fondée sur le desir des plaisirs célestes, est, sans contredit, la plus forte, est toujours chez un peuple la passion la moins durable; parce que le fanatisme ne s'établit que sur des prestiges & des séductions, dont la raison doit insensiblement sapper les fondements. Aussi, les Arabes, les Abyssins, & généralement tous les peuples Mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siecle, toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres nations;

& c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, & fondée sur des récompenses réelles & temporelles, eût toujours été la même, si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie, si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt général, & n'eût à la fois corrompu chez ce peuple, & les mœurs, & la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux especes de courage, fondés, l'un sur un fanatisme de religion, l'autre sur l'amour de la patrie, que le dernier est le seul qu'un habile législateur doive inspirer à ses concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit, & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant sa source dans l'aveuglement & la superstition, dès qu'une nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité musulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages remportés sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le Chevalier Folard, seroient si redoutables, s'ils faisoient quelques légers changements dans leur ordre de bataille, leur discipline & leur armure; s'ils quittoient le sabre pour la baïonnette, & qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours: tant leur religion, ajoute cet illustre auteur, est propre à éterniser la stupidité & l'incapacité de cette nation.

J'ai fait voir que les passions pouvoient, si je l'ose

dire, s'exalter en nous jusqu'au prodige : vérité prouvée, & par le courage désespéré des Ismaélites, & par les méditations des Gymnosophistes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-sept ans de retraite, d'étude & de silence, & par les macérations barbares & continues des fakirs, & par la fureur vengeresse des Japonois (1), & par les duels des Européens, & enfin, par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hasard, qui frappés du coup mortel, tomboient & mouroient sur l'arène avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois proposé de le prouver, sont donc, en général, susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumieres.

La grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes, dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu & divers des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

En effet, si toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir, à se ressouvenir, & à observer les rapports que ces divers objets ont entre eux & avec nous, il est évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la finesse de sens, de l'étendue de mémoire, & enfin de la

---

(1) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés ; & celui-ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

capacité d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les hommes communément bien organiſés (1), il n'en eſt, par conſéquent, aucun qui ne puiſſe s'illuſtrer par de grands talents.

J'ajouterai, comme une ſeconde démonſtration de cette vérité, que tous les faux jugements, ainſi que je l'ai prouvé dans mon premier diſcours, ſont l'effet ou de l'ignorance, ou des paſſions: de l'ignorance, lorſqu'on n'a point dans ſa mémoire les objets de la comparaiſon deſquels doit réſulter la vérité que l'on cherche: des paſſions, lorſqu'elles ſont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils ſont. Or, ces deux cauſes uniques & générales de nos erreurs ſont deux cauſes accidentelles. L'ignorance, premiérement, n'eſt point néceſſaire; elle n'eſt l'effet d'aucun défaut d'organiſation, puiſqu'il n'eſt point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce diſcours, qui ne ſoit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des paſſions, les beſoins phyſiques étant les ſeules paſſions immédiatement données par la nature, & les beſoins n'étant jamais trompeurs, il eſt encore évident que le défaut de juſteſſe dans l'eſprit n'eſt point l'effet d'un défaut dans l'organiſation; que nous avons tous en nous la puiſſance de porter les mêmes jugements ſur les mêmes choſes. Or, voir de même, c'eſt avoir également d'eſprit. Il eſt donc

(1) C'eſt-à-dire, ceux dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que ſont la plupart des hommes.

certain que l'inégalité d'esprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organisés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation (1); mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonstances diverses dans lesquelles ils se trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penser, de la haine qu'en conséquence ils contractent dans leur premiere jeunesse, pour l'application, dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion, comme sa nouveauté peut encore étonner, qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés, & qu'enfin la vérité d'un systême se prouve par l'explication des phénomenes qui en dépendent; je vais, conséquemment à mes principes, montrer, dans le chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

---

(1) J'observerai à ce sujet que, si le titre d'homme d'esprit, comme je l'ai fait voir dans le second discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idées qu'on présente au public; & si le hasard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, & choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons; ceux qui regardent l'esprit comme un don de la nature, sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hasard, que de l'excellence de l'organisation; & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & universel qui lie ensemble tous les événements du monde, & dans lequel l'idée même du hasard se trouve comprise.

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'expérience semble démentir mes raisonnements, & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un royaume composé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on si peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Moliere, de Quinault, de Le-Brun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur siecle & de leur pays ?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, en quelque genre que ce soit ; & l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce concours heureux de circonstances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'ames douées de la plus grande disposition à l'esprit : supposons dans le gouvernement un desir vif de mettre ces dispositions en valeur ; si, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes & les secours propres à développer en nous ces dispositions, ne se trouvent que dans une ville opulente, c'est par conséquent,

séquent, dans les huit cents mille ames qui vivent, ou qui ont long-temps vécu à Paris (1), qu'on doit chercher, & qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différents genres de sciences & d'arts. Or, de ces huit cents mille ames, si d'abord l'on en supprime la moitié, c'est-à-dire, les femmes, dont l'éducation & la vie s'opposent aux progrès qu'elles pourroient faire dans les sciences & les arts, qu'on en retranche encore les enfants, les vieillards, les artisans, les manœuvres, les domestiques, les moines, les soldats, les marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs, ou livrés à des plaisirs, qui remplissent une partie de leur journée; si l'on ne considere enfin que le petit nombre de ceux qui, placés, dès leur jeunesse, dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux; où d'ailleurs l'on peut, sans inquiétude, se livrer tout entier à l'étude & à la méditation; il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de six mille; que, de ces six mille, il n'en est pas six

(1) Qu'on parcoure la liste des grands hommes, on verra que les Molière, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Pascal, les Fontenelle, les Mallebranche, &c, ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la capitale; que les talents campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité, & que les muses, qui recherchent avec tant d'empressement les bois, les fontaines & les prairies, ne seroient que des villageoises, si elles ne prenoient, de temps en temps, l'air des grandes villes.

cents, il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce desir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au desir de s'instruire, joignent la constance & la patience nécessaires pour perfectionner leurs talents, & qui réunissent ainsi deux qualités, que la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inalliables; qu'enfin, il n'en est peut-être pas cinquante qui, dans leur premiere jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensibles à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des moments dont la perte est toujours irréparable pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque science ou quelque art que ce soit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, divisé par celui des divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre; si je déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer; & que, de ce nombre ainsi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renversements de fortune ou d'autres accidents pareils ont arrêté les progrès; je dis que, dans la forme actuelle de notre gouvernement, la multitude des circonstances, dont le concours est absolument nécessaire, pour former de grands hommes, s'oppose à leur multiplication; & que les gens de génie doivent être aussi rares qu'ils le sont.

C'est donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits. Alors, pour rendre compte de la disette ou de l'abondance des grands hommes dans certains siecles

ou certains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différents éloignements où les climats sont du soleil, ni à tous les raisonnements pareils, qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience & l'histoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence sur les ames & sur les esprits, pourquoi ces Romains (1), si magnanimes, si audacieux sous un gouvernement républicain, seroient-ils aujourd'hui si mous & si efféminés ? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens, qui, jadis recommandables par leur esprit & leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en sont-ils aujourd'hui le mépris ? Pourquoi ces Asiatiques, si braves sous le nom d'Eléamites, si lâches & si vils du temps d'Alexandre, sous celui de Perses, seroient-ils, sous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un siecle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur discipline ? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves & les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une & l'autre de ces réputations, lorsqu'après la guerre du Péloponnese, ils eurent laissé introduire l'or & le luxe chez eux ? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables

(1) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne ressemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'est d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, disent-ils, le conquit par ses vertus & sa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ses ruses & ses artifices politiques ; & le pape Grégoire VII est le César de cette seconde Rome.

aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage? Pourquoi ces juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrerent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des nations les plus belliqueuses? Pourquoi les sciences & les arts, tour-à-tour cultivés & négligés chez différents peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats?

Dans un dialogue de Lucien: » Ce n'est point » en Grece, dit la Philosophie, que je fis ma pre» miere demeure. Je portai d'abord mes pas vers » l'Indus; & l'Indien, pour m'écouter, descendit » humblement de son éléphant. Des Indes, je » tournai vers l'Ethiopie; je me transportai en » Egypte: d'Egypte, je passai à Babylone; je m'ar» rêtai en Scythie; je revins par la Thrace. Je » conversai avec Orphée, & Orphée m'apporta » en Grece «.

Pourquoi la Philosophie a-t-elle passé de la Grece dans l'Hespérie, de l'Hespérie à Constantinople & dans l'Arabie? & pourquoi, repassant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des asyles dans la France, l'Angleterre, & jusques dans le nord de l'Europe? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athenes, de Pélopidas à Thebes, de Décius à Rome? La température de ces climats n'a pas changé: à quoi donc attribuer la transmigration des arts, des sciences, du courage & de la vertu, si ce n'est à des causes morales?

C'est à ces causes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomenes politiques, qu'on essaie en vain d'expliquer par le physique. Tels sont les conquêtes des peuples du nord, l'esclavage des

Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la ſupériorité de certains peuples dans certains genres de ſciences; ſupériorité qu'on ceſſera, je penſe, d'attribuer à la différente température des climats, lorſque j'aurai rapidement indiqué la cauſe de ces principaux effets.





CHAPITRE XXVIII.

Des conquêtes des Peuples du Nord.

La cause physique des conquêtes des septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord, préférablement à ceux du midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui presque toutes tirent leur origine des peuples du nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse, examinons si les septentrionaux sont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet, sachons d'abord ce que c'est que le courage, & remontons jusqu'aux principes qui peuvent jetter du jour sur une des questions les plus importantes de la morale & de la politique.

Le courage n'est, dans les animaux, que l'effet de leurs besoins : ces besoins sont-ils satisfaits ; ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion rassasié le fuit. La faim de l'animal une fois appaisée, l'amour de tout être pour sa conservation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, est donc un effet de leur besoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturants, c'est qu'ils ne sont pas forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un besoin ; ils ont du courage ; le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs ; la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie par la crainte de la douleur & par l'amour du plaisir : plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre ; & de-là les horreurs qu'éprouvent, à l'instant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie est heureuse, moins on a de regret à la quitter : de-là cette insensibilité avec laquelle le paysan attend la mort.

Or, si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur & l'amour du plaisir, le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir l'objet à la possession duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au desir plus ou moins vif qu'il a de posséder cet objet (1). Pour être absolument sans courage, il faudroit être absolument sans desir.

Les objets des desirs des hommes sont variés ; ils sont animés des passions différentes, telles sont l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conséquence, l'homme capable des résolutions les plus hardies, pour satisfaire une certaine passion, sera sans courage, lorsqu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le Flibustier

(1) La nation la plus courageuse est, par cette raison, la nation où la valeur est le mieux récompensée, & la lâcheté le plus punie.

animé d'une valeur plus qu'humaine, lorsqu'elle étoit soutenue par l'espoir du butin, se trouver sans courage pour se venger d'un affront. César, qu'aucun péril n'étonnoit, quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans son char, & ne s'y asseyoit jamais qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers, qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verser (1). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage désespéré, s'il s'agit de défendre sa femme, sa maîtresse, ou ses enfants. Voilà de quelle maniere l'on peut expliquer une partie des phénomenes du courage, & la raison pour laquelle le même homme est brave ou timide, selon les circonstances diverses dans lesquelles il est placé.

Après avoir prouvé que le courage est un effet de nos besoins, une force qui nous est communiquée par nos passions, & qui s'exerce sur les obstacles que le hasard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur; il faut maintenant, pour prévenir toute objection, & jetter plus de jour sur une matiere si importante, distinguer deux especes de courage.

Il en est un que je nomme vrai courage : il consiste à voir le danger tel qu'il est, & à l'affronter. Il en est un autre qui n'en a, pour ainsi dire, que les effets : cette espece de courage, commun à presque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent; parce que les passions, en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs desirs, leur dérobent, du moins, une partie du péril auquel elles les exposent.

(1) Voyez l'*Histoire critique de la philosophie*.

Pour avoir une mesure exacte du vrai courage de ces sortes de gens, il faudroit pouvoir en soustraire toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent; & cette partie est ordinairement très-considérable. Proposez le pillage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'assaut, l'avarice fascinera ses yeux; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque; le danger disparoîtra; il sera d'autant plus intrépide, qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice: le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé, rend à ses yeux le péril nul; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance, & croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi; parce qu'il se croit heureux; celui-là, parce qu'il se croit dur; un troisieme, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide, l'épée à la main, sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entiere de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre, & craindroient de passer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit, & sans crainte, de Paris à Versailles? Cependant la mal-adresse d'un postillon, ou la rencontre d'un assassin dans une grande route, sont des accidents plus

communs, &, par conséquent, plus à craindre qu'un coup de tonnerre, ou la rencontre de ce même assassin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur est-elle plus commune dans le premier cas que dans le second ? C'est que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre, ainsi que l'obscurité des bois, présentent chaque instant à l'esprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Versailles. Or, il est peu d'hommes qui soutiennent la presence du danger : cet aspect a sur eux tant de puissance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, se tuer, & ne pouvoir se venger d'un affront. L'aspect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur ; il falloit, pour y obéir, que, seuls & s'échauffant eux-mêmes de ce sentiment, ils saisissent le moment d'un transport, pour se donner, si je l'ose dire, la mort, sans s'en appercevoir. C'est aussi pour prévenir l'effet que produit, sur presque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les soldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Asie, les échauffer d'*opium ;* en Europe, d'eau-de-vie ; & les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par les cris qu'on leur fait jetter (1). C'est par ce moyen que, leur cachant une

(1) Le Maréchal de Saxe, en parlant des Prussiens, dit à ce sujet, dans ses *Rêveries*, que l'habitude où ils sont de charger leurs armes en marchant, est très-bonne. Distrait par cette occupation, le soldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger. En parlant d'un peuple nommé les Aries, qui se peignoient le corps d'une maniere effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux sont les premiers vaincus ? C'est qu'un objet nouveau rappelle plus

partie du danger auquel on les expose, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des soldats, je le dis des capitaines : entre les plus courageux, il en est peu qui, dans le lit (1) ou sur l'échafaud, considerent la mort d'un œil tranquille. Quelle foiblesse ce maréchal de Biron, si brave dans les combats, ne montra-t-il pas au supplice ?

Pour soutenir la présence du trépas, il faut être ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces passions fortes qui déterminerent Calanus, Caton & Porcie à se donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes passions, n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur passion ne leur cache point le danger auquel ils s'exposent ; ils le voient tel qu'il est, & le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie ; il assassine César ; il leve une armée, attaque, combat Octave ; il est vaincu ; il se tue : la vie lui est insupportable sans la liberté de Rome.

Quiconque est susceptible de passions aussi vives, est capable des plus grandes choses : non-seulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en est pas ainsi de ces hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent presqu'autant le nom de sages que de courageux ; la plupart seroient sans

---

distinctement à la mémoire du soldat l'image de la mort, qu'il n'entrevoyoit que confusément.

(1) Si les jeunes montrent, en général, plus de courage au lit de la mort, & plus de foiblesse sur l'échafaud que les vieillards ; c'est que, dans le premier cas, les jeunes gens conservent plus d'espoir ; & que, dans le second, ils font une plus grande perte.

courage dans les tortures : ils n'ont point assez de vie & de force en eux pour en supporter les douleurs. Le mépris de la vie n'est point en eux l'effet d'une passion forte, mais de l'absence des passions ; c'est le résultat d'un calcul par lequel ils se prouvent qu'il vaut mieux n'être pas, que d'être malheureux. Or, cette disposition de leur ame les rend incapables des grandes choses. Quiconque est dégoûté de la vie, s'occupe peu des affaires de ce monde. Aussi, parmi tant de Romains qui se sont volontairement donné la mort, en est-il peu qui, par le massacre des tyrans, aient osé la rendre utile à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit les palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des supplices qui désarmoit leur bras. De pareils hommes se noient, se font ouvrir les veines, mais ne s'exposent point à des supplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette espece de courage. Si l'homme assez courageux pour se brûler la cervelle, n'ose se frapper d'un coup de stilet ; s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur est fondée sur la crainte, vraie ou fausse, d'une plus grande douleur.

Les principes ci-dessus établis donnent, je pense, la solution de toutes les questions de ce genre, & prouvent que le courage n'est point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des passions & des besoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon sujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*,

de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne sont proprement que des manieres différentes dont le courage se manifeste.

Cette question examinée, je passe à la seconde. Il s'agit de savoir si, comme on le soutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du nord à la force & à la vigueur particuliere dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'assurer de la vérité de cette opinion, c'est en vain que l'on auroit recours à l'expérience : rien n'indique, jusqu'à présent, à l'examinateur scrupuleux, que la nature soit, dans ses productions du septentrion, plus forte que dans celles du midi. Si le nord a ses ours blancs & ses orox, l'Afrique a ses lions, ses rhinoceros & ses éléphants. On n'a point fait lutter un certain nombre de Negres de la Côte d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de Russes ou de Finlandois : on n'a point mesuré l'inégalité de leur force par la pesanteur différente des poids qu'ils pourroient soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard, que, si je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'opposerois, à tout ce qu'on dit de la force des gens du nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des septentrionaux, que sur l'histoire de leurs conquêtes ; mais alors toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les justifier par les mêmes titres, & se croire toutes également favorisées de la nature.

Qu'on parcoure l'histoire, on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des nations situées au nord de leur pays ; on y verra les Sarrasins descendre en foule des sables brûlants de l'Arabie

pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Espagnes, & porter la désolation jusques dans le cœur de la France ; on verra ces mêmes Sarrasins briser d'une main victorieuse les étendards des Croisés ; & les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Palestine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée ; & par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords de l'Indus, descend en conquérant jusqu'aux climats glacés de la Sibérie ; & par les conquêtes des Incas ; & par la valeur des Égyptiens, qui, regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux, se montrerent, à la bataille de Tembreia, si dignes de leur réputation ; & enfin, par ces Romains, qui porterent leurs armes victorieuses jusques dans la Sarmatie & les isles Britanniques. Or, si la victoire a volé alternativement du midi au nord, & du nord au midi ; si tous les peuples ont été, tour-à-tour, conquérants & conquis ; si, comme l'histoire nous l'apprend, les peuples du *septentrion* (1) ne sont pas moins sensibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le *sont* à l'apreté des froids du nord ; & s'ils font la guerre avec un désavantage égal dans des climats trop différents du leur ; il est évident que les conquêtes des

(1) Tacite dit que, si les septentrionaux supportent mieux la faim & le froid que les méridionaux, ces derniers supportent mieux qu'eux la soif & la chaleur.

Le même, Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne soutiennent point les fatigues de la guerre.

septentrionaux sont absolument indépendantes de la température particuliere de leurs climats ; & qu'on chercheroit en vain dans le physique la cause d'un fait dont le moral donne une explication simple & naturelle.

Si le nord a produit les derniers conquérants de l'Europe, c'est que des peuples féroces & encore sauvages (1) tels que l'étoient alors les septentrionaux, sont, comme le remarque le chevalier Folard, infiniment plus courageux & plus propres à la guerre que des peuples nourris dans le luxe, la mollesse, & soumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient (2)

(1) Olaüs Vormius, dans ses *Antiquités Danoises*, avoue qu'il a tiré la plupart de ses connoissances des rochers du Danemarck, c'est-à-dire, des inscriptions qui y étoient gravées en caracteres Runes ou Gothiques. Ces rochers formoient une suite d'histoire & de chronologie, qui composoit presque toute la bibliotheque du nord.

Pour conserver la mémoire de quelque événement, on se servoit de pierres brutes d'une grosseur prodigieuse : les unes étoient jettées confusément ; on donnoit aux autres quelque symmétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui servoient de sépulture aux princes & aux héros Bretons, comme le prouve la grande quantité d'ossements & d'armures qu'on en tire.

(2) Si les Gaulois, dit César, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cédent maintenant la gloire des armes ; c'est depuis qu'instruits par les Romains dans le commerce, ils se sont enrichis & policés.

Ce qui est arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, est arrivé aux Bretons : ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

alors les Romains. Sous les derniers empereurs, les Romains n'étoient plus ce peuple, qui, vainqueur des Gaulois & des Germains, tenoit encore le midi sous ses loix : alors ces maîtres du monde succomboient sous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, pour subjuguer l'Asie, ils n'eurent, dira-t-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord se sont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marseille, Numance, Sagunte, Rhodes ? Du temps de Crassus, les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux ? C'est donc à l'esclavage & à la molesse des Asiatiques que les Romains dûrent la rapidité de leurs succès.

Lorsque Tacite dit que la monarchie des Parthes est moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'est à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la supériorité de leur courage. C'est donc aux causes morales, & non à la température particuliere des pays du nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des septentrionaux.



CHAP.



CHAPITRE XXIX.

De l'esclavage, & du génie allégorique des Orientaux.

Également frappés de la pesanteur du despotisme oriental, & de la longue & lâche patience des peuples soumis à ce joug odieux, les occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux causes physiques pour expliquer ce phénomene politique. Ils ont soutenu que la luxurieuse Asie n'enfantoit que des hommes sans force, sans vertu, & qui, livrés à des desirs brutaux, n'étoient nés que pour l'esclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient, en conséquence, adopter qu'une religion sensuelle.

Leurs conjectures sont démenties par l'expérience & l'histoire : on sait que l'Asie a nourri des nations très-belliqueuses ; que l'amour n'amollit point le courage (1) ; que les nations les plus sensibles à ses

(1) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération : ils leur croyoient quelque chose de divin, les admettoient dans leurs conseils, & délibéroient avec elles sur les affaires d'état. Les Germains en usoient de même avec les leurs : les décisions des femmes passoient, chez eux, pour des oracles. Sous Vespasien, une *Velléda*, avant elle une *Aurinia*, & plusieurs autres, s'étoient attiré la même vénération. C'est enfin, dit Tacite, à la société des femmes que les Germains doivent leur courage dans les combats, & leur sagesse dans les conseils.

plaisirs ont, comme le remarquent Plutarque & Platon, souvent été les plus braves & les plus courageuses; que le desir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foiblesse du tempérament (1) des Asiatiques; & qu'enfin, long-temps avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les nations les plus septentrionales, une religion absolument semblable à celle du prophete de l'orient (2).

Forcé d'abandonner cette opinion, & de restituer, si j'ose le dire, l'ame & le corps aux Asiatiques, on a cherché, dans la position physique des peuples de l'orient, la cause de leur servitude: en conséquence, on a regardé le midi comme une vaste plaine, dont l'étendue fournissoit à la tyrannie les moyens de retenir les peuples dans l'esclavage. Mais cette supposition n'est pas confirmée par la géographie: on sait que le midi de la terre est de toutes parts hérissé de montagnes; que le nord, au contraire, peut être considéré comme une plaine vaste, déserte, & couverte de bois, comme vraisemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Asie.

Après avoir inutilement épuisé les causes physiques pour y trouver les fondements du despotisme oriental, il faut bien avoir recours aux causes morales, &, par conséquent, à l'histoire. Elle nous apprend qu'en se poliçant, les nations perdent in-

---

(1) Au rapport du chevalier de Beaujeu, les septentrionaux ont toujours été très-sensibles aux plaisirs de l'amour. Ogerius, *in Itinere Danico*, dit la même chose.

(2) Voyez, dans le chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

sensiblement leur courage, leur vertu, & même leur amour pour la liberté; qu'incontinent après sa formation, toute société, selon les différentes circonstances où elle se trouve, marche, d'un pas plus ou moins rapide, à l'esclavage. Or, les peuples du midi s'étant les premiers rassemblés en société, doivent, par conséquent, avoir été les premiers soumis au despotisme; parce que c'est à ce terme qu'aboutit toute espece de gouvernement, & la forme que tout état conserve jusqu'à son entiere destruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le pensons, comment est-il encore des républiques sur la terre? Si toute société, leur répondra-t-on, tend, en se poliçant, au despotisme, toute puissance despotique tend à la dépopulation. Les climats soumis à ce pouvoir, incultes & dépeuplés après un certain nombre de siecles, se changent en déserts; les plaines, où s'étendoient des villes immenses, où s'élevoient des édifices somptueux, se couvrent peu-à-peu de forêts, où se réfugient quelques familles, qui insensiblement forment de nouvelles nations sauvages; succession qui doit toujours conserver des républiques sur la terre.

J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire, que, si les peuples du midi sont les peuples le plus anciennement esclaves; & si les nations de l'Europe, à l'exception des Moscovites, peuvent être regardées comme des nations libres; c'est que ces nations sont plus nouvellement policées; c'est que, du temps de Tacite, les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des especes de sauvages; & qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une nation à la fois dans les fers, ce n'est qu'après une

longue ſuite de ſiecles, & par des tentatives inſenſibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, & avilir aſſez les ames pour les plier à l'eſclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable d'aucun acte de générofité (1). Si les nations de l'Aſie ſont le mépris de l'Europe, c'eſt que le temps les a ſoumiſes à un deſpotiſme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'eſt ce même deſpotiſme, deſtructeur de toute eſpece d'eſprit & de talents, qui fait encore regarder la ſtupidité de certains peuples de l'orient, comme l'effet d'un défaut d'organiſation. Il ſeroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la phyſionomie du Chinois & du Suédois, ne peut avoir aucune influence ſur leur eſprit; & que, ſi toutes nos idées, comme l'a démontré Mr. Locke, nous viennent par les ſens, les ſeptentrionaux n'ayant point un plus grand nombre

---

(1) Dans ces pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu, il y a quelques années, en Angleterre. Le prince Edouard, pourſuivi par les troupes du roi, trouve un aſyle dans la maiſon d'un ſeigneur. Ce ſeigneur eſt accuſé d'avoir donné retraite au Prétendant. On le cite devant les juges; il s'y préſente, & leur dit: *Souffrez qu'avant de ſubir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, ſi le Prétendant ſe fût réfugié dans ſa maiſon, eût été aſſez vil & aſſez lâche pour le livrer?* A cette queſtion, le tribunal ſe tait, ſe leve, & renvoie l'accuſé.

On ne voit point en Turquie de poſſeſſeur de terre

de sens que les orientaux, tous, par conséquent, ont, par leur confirmation physique, d'égales dispositions à l'esprit.

Ce n'est donc qu'à la différente constitution des empires, & par conséquent aux causes morales qu'on doit attribuer toutes les différences d'esprit & de caractere qu'on découvre entre les nations. C'est, par exemple, à la forme de leur gouvernement que les orientaux doivent ce génie allégorique, qui fait & qui doit réellement faire le caractere distinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les sciences ont été cultivées, où l'on conserve encore le desir d'écrire, où l'on est cependant soumis au pouvoir arbitraire, où, par conséquent, la vérité ne peut se présenter que sous quelque emblême, il est certain que les auteurs doivent insensiblement contracter l'habitude de ne penser qu'en allégorie. Ce fût aussi pour faire sentir à je ne sais quel tyran l'injustice de ses vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ses sujets, & la dépendance réciproque & nécessaire qui unit les peu-

---

s'occuper du bien de ses vassaux: un Turc n'établit point chez lui de manufacture; il ne supportera point, avec un plaisir secret, l'insolence de ses inférieurs; insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse, que, dans un cas pareil, fit un seigneur Anglois à ceux qui l'accusoient de trop de bonté: *Si je voulois plus de respect de mes vassaux, je sais, comme vous, que la misere a la voix humble & timide; mais je veux leur bonheur, & je rends graces au ciel, puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches & plus heureux.*

ples & les souverains, qu'un philosophe Indien inventa, dit-on, le jeu des échecs. Il en donna des leçons au tyran ; lui fit remarquer que, si dans ce jeu, les pieces devenoient inutiles après la perte du roi, le roi, après la prise de ses pieces, se trouvoit dans l'impuissance de se défendre ; & que, dans l'un & l'autre cas, la partie étoit également perdue (1).

Je pourrois donner mille autres exemples de la forme allégorique sous laquelle les idées se présentent aux Indiens ; mais je me contente d'en ajouter un second. (Il n'est pas, je crois, nécessaire d'avertir que les écrivains orientaux sont dans l'usage de personnifier des êtres que nous n'oserions animer). Ce sont donc trois contes personnifiés, qui causent entr'eux : *Ma foi*, dit l'un, *il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde : chacun nous méprise ; & jusqu'à la plus frivole Odalique, personne ne nous croit. Que ne nous sommes-nous appellés histoire ! Sous ce nom*, ajoute le second, *les savants nous auroient consultés avec respect & confiance. Vraiment*, répond le troisieme,

(1) Les visirs ont, par de semblables adresses, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux souverains : » Un roi de Perse en colere déposa son grand-visir, & » en mit un autre à sa place : néanmoins, parce que » d'ailleurs il étoit content des services du déposé, il lui » dit de choisir, dans ses états, un endroit tel qu'il lui » plairoit, pour y jouir, le reste de ses jours, avec sa fa» mille, des bienfaits qu'il avoit reçus de lui jusqu'alors. » Le visir lui répondit : *Je n'ai pas besoin de tous les biens » dont votre majesté m'a comblé ; je la supplie de les repren» dre ; & si elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui » demande pas un lieu qui soit habité, je lui demande, » avec instance, de m'accorder quelque village désert, que je*

si Visthnou, Brama, ou Mahomet m'eussent fait, & que j'eusse porté le nom de Religion, je n'en serois pas moins un conte absurde, & cependant la terre m'adoreroit en tremblant : parmi les têtes les plus fortes, peut-être n'en est-il aucune qui pût assurer qu'elle ne m'eût pas cru.

Ces exemples feroient, je crois, sentir que la forme du gouvernement, à laquelle les nations de l'orient doivent tant d'ingénieuses allégories, a, dans ces mêmes nations, dû occasionner une grande disette d'historiens. En effet, le genre d'histoire, qui suppose, sans doute, beaucoup d'esprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons historiens sont-ils si rares ? C'est que, pour s'illustrer en ce genre, il faut non-seulement naître dans l'heureux concours de circonstances propres à former un grand homme, mais encore dans les pays où l'on puisse impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or, le despotisme s'y oppose, & ferme la bouche

---

» *puisse repeupler & rétablir avec mes gens, par mon travail, mes soins & mon industrie.* Le roi donna ordre qu'on » cherchât quelques villages tels qu'il les demandoit ; mais » après une grande recherche, ceux qui en avoient eu la » commission, vinrent lui rapporter qu'ils n'en avoient » pas trouvé un seul. Le roi le dit au visir déposé, qui » lui dit : *Je savois fort bien qu'il n'y avoit pas un seul en» droit ruiné dans tous les pays, dont le soin m'avoit été » confié. Ce que j'en ai fait, a été afin que votre majesté sût » elle-même en quel état je les lui rends, & qu'elle en charge » un autre, qui puisse lui en rendre un aussi bon compte* ». Galland, *Bons Mots des Orientaux*.

aux historiens (1), si sa puissance n'est, à cet égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque superstition ou quelque établissement particulier. Tel est, à la Chine, l'établissement d'un tribunal d'histoire; tribunal également sourd, jusqu'aujourd'hui, aux prieres comme aux menaces des rois (2).

---

(1) Si, dans ces pays, l'historien ne peut, sans s'exposer à de grands dangers, nommer les traîtres, qui dans les siecles précédents, ont quelquefois vendu leur patrie; s'il est forcé de sacrifier ainsi la vérité à la vanité de descendants souvent aussi coupables que leurs ancêtres; comment, en ces pays, un ministre feroit-il le bien public? Quels obstacles ne mettroient point à ses projets des gens puissants, infiniment plus intéressés à la prolongation d'un abus, qu'à la réputation de leurs peres? Comment, dans ces gouvernements, oser demander des vertus à un citoyen? oser déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne sont point les hommes qui sont méchants; c'est la législation qui les rend tels, en punissant quiconque fait le bien, & dit la vérité.

(2) Le tribunal d'histoire, dit M. Freret, est composé de deux sortes d'historiens. Les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au dehors du palais, c'est-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales; & les autres, tout ce qui se passe & se dit au dedans, c'est-à-dire, toutes les actions & les discours du prince, des ministres & des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la signe, & la jette, sans la communiquer à ses confreres, dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'assemble. Pour faire connoître l'esprit de ce tribunal, Mr. Freret rapporte qu'un nommé T-sou-i-chong fit assassiner T-chouang-chong, dont il étoit le Général: (c'étoit pour se venger de l'affront que ce prince lui avoit fait en lui enlevant

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut si féconde en orateurs, ce n'est pas, comme l'a soutenu la savante imbécillité de quelques pédants de college, que le sol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Constantinople, à produire de grands orateurs. Rome perdit au même

---

sa femme). Le tribunal de l'histoire fit dresser une relation de cet événement, & la mit dans ses archives. Le Général en ayant été informé, destitua le président, le condamna à mort, supprima la relation, & nomma un autre président. A peine celui-ci fût-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement, pour remplacer la perte des premiers. Le Général instruit de cette hardiesse, cassa le tribunal, & en fit périr tous les membres. Aussi-tôt l'empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du Général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une sédition; il rétablit le tribunal de l'histoire.

Les annales de la dynastie des Tang rapportent un autre fait à ce sujet. Ta-i-t-song, deuxieme empereur de la dynastie des Tang, demanda un jour au président de ce même tribunal qu'il lui fit voir les mémoires destinés pour l'histoire de son regne. *Seigneur*, lui dit le président, *songez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des souverains; que nous cesserions d'être libres, si vous persistiez dans votre demande.... Eh quoi!* lui répondit l'empereur, *vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'étiez si attaché, voudriez-vous instruire la postérité de mes fautes, si j'en commettois?... Il ne seroit pas*, reprit le président, *en mon pouvoir de les cacher. Ce seroit avec douleur que je les écrirois; mais tel est le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'instruire la postérité de la conversation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

instant son éloquence & sa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, sous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la disette d'orateurs où se trouverent alors les Romains, si ce n'est à des causes morales, c'est-à-dire, aux changements arrivés dans la forme de leur gouvernement ? Qui doute qu'en forcant les orateurs à s'exercer sur de petits sujets (1), le despotisme n'ait tari les sources de l'éloquence ? Sa force consiste principalement dans la grandeur des sujets qu'elle traite. Supposons qu'il fallût autant d'esprit pour écrire le panégyrique de Trajan, que pour composer les Catilinaires : dans cette hypothese même, je dis que, par le choix de son sujet, Pline seroit resté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'assoupissement où Catilina vouloit les surprendre ; il avoit à réveiller en eux les passions de la haine & de la vengeance : & comment un sujet si intéressant pour les maîtres du monde, n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de stupidité que les Grecs, les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'orient : l'on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'esprit qu'à l'assemblage des idées qui leur étoient utiles ; & le despotisme ayant interdit, dans presque toute l'Asie, l'étude de la morale, de

(1) L'air de liberté que Tacite respira dans sa premiere jeunesse, sous le regne de Vespasien, donna du ressort à son ame. Il devint, dit Mr. l'abbé de la Bletterie, un homme de génie ; & il n'eût été qu'un homme d'esprit, s'il fut entré dans le monde sous le regne de Néron.

la métaphyſique, de la juriſprudence, de la politique, enfin de toutes les ſciences intéreſſantes pour l'humanité; les orientaux doivent, en conſéquence, être traités de barbares, de ſtupides, par les peuples éclairés de l'Europe, & devenir éternellement le mépris des nations libres & de la poſtérité.





CHAPITRE XXX.

De la supériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de sciences.

La position physique de la Grece est toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différents des Grecs d'autrefois ? C'est que la forme de leur gouvernement a changé ; c'est que, semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse, le caractere des nations est susceptible de toutes sortes de formes ; c'est qu'en tous les pays, le génie du gouvernement fait le génie des nations (1). Or, sous la forme de république, quelle

(1) Rien, en général, de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractere des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur société, & la font, en conséquence, ou triste, ou gaie, ou grossiere, ou spirituelle. Il me semble entendre des Minimes, auxquels on demande quel est, en fait de cuisine, le goût françois, & qui répondent qu'en France, on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter, dans le caractere d'une nation, les changements arrivés dans son administration & dans ses mœurs. On a dit que les François étoient gais ; ils le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les princes à mettre des impôts considérables sur les campa-

contrée devoit être plus féconde que la Grece en capitaines, en politiques & en héros ? Sans parler des hommes d'état, quels philosophes ne devoit point produire un pays où la philosophie étoit si honorée ? où le vainqueur de la Grece, le roi Philippe, écrivoit à Aristote : *Ce n'est point de m'avoir donné un fils dont je rends graces aux Dieux ; c'est de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de son éducation ; j'espere que vous le rendrez digne de vous & de moi.* Quelle lettre plus flatteuse encore pour ce philosophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, sur les débris du trône de Cyrus, lui écrit : *J'apprends que tu publies tes Traités acroamatiques. Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les autres hommes ? Les hautes sciences que tu m'as enseignées vont devenir communes ; & tu savois cependant que j'aime encore mieux surpasser les hommes*

---

gnes, la nation françoise ne peut être gaie ; puisque la classe des paysans, qui compose à elle seule les deux tiers de la nation, est dans le besoin, & que le besoin n'est jamais gai ; qu'à l'égard même des villes, la nécessité où, dit-on, se trouvoit la police de payer, les jours gras, une partie des mascarades de la porte Saint-Antoine, n'est point une preuve de la gaieté de l'artisan & du bourgeois ; que l'espionage peut être utile à la sûreté de Paris ; mais que, poussé un peu trop loin, il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés ; que la jeunesse, en s'interdisant le cabaret, a perdu une partie de cette gaieté, qui souvent a besoin d'être animée par le vin ; & qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la grosse joie de ses assemblées, en a

par la science des choses sublimes, que par la puissance. Adieu.

Ce n'étoit pas dans le seul Aristote qu'on honoroit la philosophie. On sait que Ptolémée, roi d'Egypte, traita Zénon en souverain, & députa vers lui des ambassadeurs; que les Athéniens éleverent à ce philosophe un mausolée construit aux dépens du public; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, roi de Macédoine, lui écrivit: *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place; si je vous surpasse en grandeur, je reconnois que vous me surpassez en science & en vertu. Venez donc à ma cour, vous y serez utile, non-seulement à un grand roi, mais encore à toute la nation macédonienne. Vous savez quel est sur les peuples le pouvoir de l'exemple: imitateurs serviles de nos vertus, qui les inspire aux princes, en donne aux peuples. Adieu.* Zénon lui répondit: *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime: au milieu*

---

banni la véritable. Aussi, la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractere de notre nation & celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite quelque part en France, c'est certainement les jours de fête aux Porcherons, ou sur les Boulevards: le peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie est toujours un peu licencieuse. D'ailleurs, la gaieté suppose l'aisance; & le signe de l'aisance d'un peuple est ce que certaines gens appellent son insolence, c'est-à-dire, la connoissance qu'un peuple a des droits de l'humanité, & de ce que l'homme doit à l'homme: connoissance toujours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aisance défend ses droits; l'indigence les cede.

du faste, de la pompe & des plaisirs qui environnent les rois, il est beau de desirer encore la science & la vertu. Mon grand âge & la foiblesse de ma santé ne me permettent point de me rendre près de vous; mais je vous envoie deux de mes disciples. Prêtez l'oreille à leurs instructions: si vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la sagesse & du véritable bonheur. Adieu.

Au reste, ce n'étoit point à la seule philosophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un poëte étoit si précieux à la Grece, que, sous peine de mort & par une loi expresse, Athenes leur défendoit de s'embarquer (1). Les Lacédémoniens, que certains auteurs ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus grossiers que spirituels, n'étoient pas moins sensibles que les autres Grecs (2) aux beautés des arts & des sciences. Passionnés pour la poésie, ils attirent chez eux Archiloque, Xénodame, Xénocrite,

---

(1) Un poëte est aux isles Mariannes regardé comme un homme merveilleux. Ce titre seul le rend respectable à la nation.

(2) A la vérité, ils avoient en horreur toute poésie propre à amollir le courage. Ils chasserent Archiloque de Sparte, pour avoir dit, en vers, qu'il étoit plus sage de fuir, que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la poésie, mais de leur amour pour la vertu. Les soins que se donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homere, la statue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, & les loix qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le dessein de ce grand homme n'étoit pas d'en faire un peuple grossier.

Polymneste, Sacados, Périclite, Phrynis, Timothée (1) : pleins d'estime pour les poésies de Terpandre, de Spendon & d'Alcman, il étoit défendu à tout esclave de les chanter; c'étoit, selon eux, profaner les choses divines. Non moins habiles dans l'art de raisonner que dans l'art de peindre ses pensées en vers : » Quiconque, dit Platon, converse » avec un Lacédémonien, fût-ce le dernier de tous, » peut lui trouver l'abord grossier ; mais s'il entre » en matiere, il verra ce même homme s'énoncer » avec une dignité, une précision, une finesse, qui » rendront ses paroles comme autant de traits per» çants. Tout autre Grec ne paroîtra près de lui » qu'un enfant qui bégaie «. Aussi leur apprenoit-on, dès la premiere jeunesse, à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des pensées ils joignissent les graces & la finesse de l'expression; que leurs réponses, toujours courtes & justes, fussent pleines de sel & d'agrément. Ceux qui, par précipitation, ou par lenteur d'esprit, répondoient mal, ou ne répondoient rien, étoient châtiés sur le champ. Un mauvais raisonnement étoit puni à Sparte, comme le seroit ailleurs une mauvaise conduite. Aussi rien n'en imposoit à la raison de ce peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance, étoit, dans sa jeunesse,

(1) Les Lacédémoniens, Cynethon, Dionysodote, Areus, & Chilon, l'un des sept sages, s'étoient distingués par le talent des vers. La poésie lacédémonienne, dit Plutarque, simple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les ames l'ardeur & le courage.

affran-

affranchi de toute crainte ; il marchoit avec assurance dans les solitudes & les ténebres : moins superstitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raison.

Or, comment les sciences & les arts n'auroient-ils pas jetté le plus grand éclat, dans un pays tel que la Grece, où on leur rendoit un hommage si général & si constant ? Je dis constant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme M. l'abbé Dubos, que, dans certains siecles, tels que ceux d'Auguste & de Louis XIV, certains vents amenent les grands hommes, comme des volées d'oiseaux rares. On allegue, en faveur de ce sentiment, les peines que se sont vainement données quelques souverains (1) pour ranimer chez eux les sciences & les arts. Si les efforts de ces princes ont été inutiles, c'est, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été constants. Après quelques siecles d'ignorance, le terrein des arts & des sciences est quelquefois si sauvage & si inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs générations de savants. Tel étoit le siecle de Louis XIV., dont les grands hommes ont dû leur supériorité aux savants qui les avoient

(1) Les souverains sont sujets à penser, que, d'un mot & par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'esprit d'une nation ; faire, par exemple, d'un peuple lâche & paresseux, un peuple actif & courageux. Ils ignorent, que, dans les états, les maladies lentes à se former, ne se dissipent qu'avec lenteur ; & que, dans le corps politique, comme dans le corps humain, l'impatience du prince & du malade s'oppose souvent à la guérison.

précédés dans la carriere des sciences & des arts : carriere où ces mêmes savants n'avoient pénétré que soutenus de la faveur de nos rois, comme le prouvent & les lettres-patentes du 10 Mai 1543, où François I fait *les plus expresses défenses d'user de médisance & d'invectives contre Aristote* (1), & les vers que Charles IX adresse à Ronsard (2).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'est, qu'assez semblables à ces artifices, qui, rapidement élancés dans les airs, les parsement d'étoiles, éclairent un instant l'horizon, s'évanouissent, & laissent la nature dans une nuit plus profonde ; les arts & les sciences ne sont, dans une infinité de

---

(1) Dans les plus beaux siecles de l'église, les uns ont élevé les livres d'Aristote à la dignité du texte divin, & les autres ont mis son portrait en regard avec celui du Jesus-Christ. Quelques-uns ont avancé, dans des theses imprimées, que, sans Aristote, la religion eût manqué de ses principaux éclaircissements. On lui immola plusieurs critiques, &, entre autres, Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un ouvrage, sous le titre de *Censeur d'Aristote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorants par état, & opiniâtres par ignorance, se voyoient, pour ainsi dire, chassés de leur patrimoine, cabalerent contre Ramus, & le firent exiler.

(2) Voici les vers que le monarquue écrivoit au poete :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de regner :
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

pays, que luire, disparoître, & les abandonnent aux ténebres de l'ignorance. Les siecles les plus féconds en grands hommes sont presque toujours suivis d'un siecle où les sciences & les arts sont moins heureusement cultivés. Pour en connoître la cause, ce n'est point au physique qu'il faut avoir recours : le moral suffit pour nous la découvrir. En effet, si l'admiration est toujours l'effet de la surprise, plus les grands hommes sont multipliés dans une nation, moins on les estime, moins on excite en eux le sentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, & plus ils en restent éloignés. Après un tel siecle, il faut souvent le fumier de plusieurs siecles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes.

Il paroît donc que c'est uniquement aux causes morales qu'on peut, dans les sciences & dans les arts, attribuer la supériorité de certains peuples sur les autres; & qu'il n'est point de nations privilégiées en vertu, en esprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ses dons. En effet, si la force plus ou moins grande de l'esprit dépendoit de la différente température des pays divers, il seroit impossible, vu l'ancienneté du monde, que la nation, à cet égard, la plus favorisée, n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande supériorité sur toutes les autres. Or, l'estime qu'en fait d'esprit ont tour-à-tour obtenu les différentes nations, le mépris où elles sont successivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats sur les esprits. J'ajouterai même que, si le lieu de la naissance décidoit de l'étendue de nos lumieres, les causes morales ne pourroient nous donner, en ce

genre, une explication aussi simple & aussi naturelle des phénomenes qui dépendroient du physique. Sur quoi j'observerai que, s'il n'est aucun peuple auquel la température particuliere de son pays, & les petites différences qu'elle doit produire dans son organisation, ait, jusqu'à présent, donné aucune supériorité constante sur les autres peuples; on pourroit, du moins, soupçonner que les petites différences, qui peuvent se trouver dans l'organisation des particuliers qui composent une nation, n'ont pas une influence plus sensible sur leurs esprits (1). Tout concourt à prouver la vérité de cette proposition. Il semble qu'en ce genre, les problêmes les plus compliqués ne se présentent à l'esprit que pour se résoudre par l'application des principes que j'ai établis.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à presque tous les hommes illustres? C'est que le génie n'est point un don de la nature; & qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près semblable à celui des autres, n'a qu'un esprit à peu près pareil au leur: c'est que, dans un homme, le génie suppose une vie studieuse & appliquée, & qu'une vie, si différente de la vie

(1) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organisation n'influe en rien sur l'esprit des hommes, que j'appelle communément bien organisés, du moins peut-on assurer que cette influence est si légere, qu'on peut la considérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques; & qu'enfin on explique très-bien, par les causes morales, ce qu'on a jusqu'à présent attribué au physique, & qu'on n'a pu expliquer par cette cause.

commune, paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'esprit, dit-on, est-il plus commun dans ce siecle que dans le siecle précédent? Et pourquoi le génie y est-il plus rare? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrse, & si peu qui soient animés de l'esprit du dieu qui le porte? C'est que les gens de lettres, trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin, sont forcés de se jetter dans le monde: ils y répandent des lumieres, ils y forment des gens d'esprit; mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent, dans la solitude & la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres est comme un corps, qui, poussé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomenes de l'esprit, & qui nous apprennent que, semblable aux parties de feu, qui, renfermées dans la poudre, y restent sans action, si nulle étincelle ne les developpe, l'esprit reste sans action, s'il n'est mis en mouvement par les passions; que ce sont les passions qui, d'un stupide, font souvent un homme d'esprit, & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naissent ou qui ont long-temps vécu dans la province, pourquoi n'en seroit-il aucun qui excellât dans les arts tels que la poésie, la musique & la peinture? Pourquoi le don du génie ne suppléeroit-il pas, & dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques instants

qu'exige l'exercice de certaines places ; & dans les gens de province, à l'entretien d'un petit nombre de gens instruits, qu'on ne rencontre que dans la capitale ? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'est long-temps appliqué ? Ne sent-on pas que, si cet homme ne conserve pas, en d'autres genres, la même supériorité ; c'est que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ses méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage sur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier ? Par quelle raison, enfin, entre les grands hommes, les grands ministres sont-ils les hommes les plus rares ? C'est qu'à la multitude de circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonstances propres à élever cet homme de génie au ministere. Or, la réunion de ces deux concours de circonstances, extrêmement rare chez tous les peuples, est presque impossible dans les pays où le mérite seul n'éleve point aux premieres places. C'est pourquoi, si l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les César, les Annibal, les Lycurgue, & peut-être, dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'état dont l'esprit pourroit réellement subir l'examen le plus rigoureux ; tous les autres, & même quelques-uns des plus célebres dans l'histoire, & dont les actions ont jetté le plus grand éclat, n'ont été, quelque éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumieres, que des esprits très-communs. C'est à la force de leur caractere (1), plus qu'à celle de leur esprit,

(1) Les caracteres forts, & par cette raison, souvent

qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers & presque inconnus, qu'ont laissé les Auguste, les Tibere, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice & les Charles-Quint, & qu'ils ont composés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouve que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce discours, c'est que le génie est commun, & les circonstances propres à le développer très-rares. Si l'on peut comparer le profane avec le sacré, on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appellés & peu d'élus.

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes, dépend donc, & du gouvernement sous lequel ils vivent, & du siecle plus ou moins heureux où ils naissent, & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, & du desir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, & enfin des idées plus ou moins grandes, ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

---

injustes, sont, en matiere de politique, encore plus propres aux grandes choses, que de grands esprits sans caractere. Il faut, dit César, plutôt exécuter que consulter les entreprises hardies. Cependant ces grands caracteres sont plus communs que les grands esprits. Une grande passion, qui suffit pour former un grand caractere, n'est encore qu'un moyen d'acquérir un grand esprit. Aussi, entre trois ou quatre cents ministres ou rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractere, lorsqu'entre deux ou trois mille on n'est pas toujours sûr de trouver un grand esprit; supposé qu'il n'y ait d'autre génies vraiment législatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, &c.

L'homme de génie n'eſt donc que le produit des circonſtances dans leſquelles cet homme s'eſt trouvé (1). Auſſi tout l'art de l'éducation conſiſte à placer les jeunes gens dans un concours de circonſtances propres à développer en eux le germe de l'eſprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette concluſion ; mais le ſeul deſir du bonheur des hommes. J'ai ſenti, & ce qu'une bonne éducation répandroit de lumieres, de vertus, &, par conſéquent, de bonheur dans la ſociété ; & combien la

(1) L'opinion que j'avance, conſolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'eſt point à la cauſe humiliante d'une organiſation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur eſprit ; mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainſi qu'aux circonſtances dans leſquelles ils ſe ſont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, eſt en droit de penſer que, s'il eût été plus favoriſé de la fortune, s'il fût né dans un certain ſiecle, un certain pays, il eût été lui-même ſemblable aux grands hommes dont il eſt forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que ſoit cette opinion à la mediocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement ; parce qu'il n'eſt preſque point d'homme qui ſe croie un homme médiocre, & qu'il n'eſt point de ſtupide qui, tous les jours, ne remercie, avec complaiſance, la nature, du ſoin particulier qu'elle a pris de ſon organiſation. En conſéquence, il n'eſt preſque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe, des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui bleſſe l'orgueil, lutte long-temps contre ce ſentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'eſt juſte que lorſqu'on a intérêt

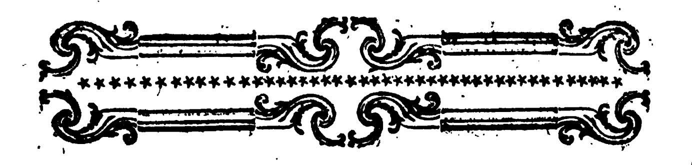
persuasion où l'on est que le génie & la vertu sont de purs dons de la nature, s'opposoit aux progrès de la science & de l'éducation, & favorisoit, à cet égard, la paresse & la négligence. C'est dans cette vue, qu'examinant ce que pouvoient sur nous la nature & l'éducation, je me suis apperçu que l'éducation nous faisoit ce que nous sommes : en conséquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention sur les moyens de perfectionner cette même éduca-

---

de l'être. Si le bourgeois exagere moins les avantages de la naissance que le grand seigneur, s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'est pas qu'il soit plus sensé : ses inférieurs n'ont que trop souvent à se plaindre de la sotte hauteur dont il accuse les grands seigneurs : la justesse de son jugement n'est donc qu'un effet de sa vanité : c'est que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raisonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-dessus établis, en les supposant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre, sans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la paresse nous irrite contre toute idée neuve, qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir senti l'aiguillon de l'envie, saisissent avidement le vrai par-tout où ils l'apperçoivent. Eux seuls, comme je l'ai déjà dit, rendent témoignage à la vérité, la présentent, la font percer, & l'établissent dans le monde ; c'est d'eux seuls qu'un philosophe peut attendre quelque éloge : la plupart des autres hommes sont des juges corrompus par la paresse, ou par l'envie.

tion. Et c'eſt pour jetter encore plus de jour ſur une matiere ſi importante, que je tâcherai, dans le diſcours ſuivant, de fixer, d'une maniere préciſe, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'eſprit.





DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.



CHAPITRE PREMIER.

Du Génie.

Beaucoup d'auteurs ont écrit ſur le génie : la plupart l'ont conſidéré comme un feu, une inſpiration, un enthouſiaſme divin ; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que ſoient ces eſpeces de définitions, la même raiſon cependant qui nous fait dire que le feu eſt chaud, & mettre au nombre de ſes propriétés l'effet qu'il produit ſur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & les ſentiments propres à remuer nos paſſions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont ſenti que ces métaphores applicables à certaines eſpeces de génie, tel que celui de la poéſie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'esprit, il faut s'élever à des idées plus générales ; &, pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugements du public.

Le public place également au rang des génies les Descarte, les Newton, les Locke, les Montesquieu, les Corneille, les Moliere, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes si différents, suppose donc une qualité commune qui caractérise en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons jusqu'à l'étymologie du mot *génie*, puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno*, *j'enfante*, *je produis* ; il suppose toujours *invention* : & cette qualité est la seule qui appartienne à tous les génies différents.

Les inventions ou les découvertes sont de deux especes. Il en est que nous devons au hasard ; telles sont la boussole, la poudre à canon, & généralement presque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en est d'autres que nous devons au génie : &, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaison, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, si les idées, qui résultent de ce rapport, forment un grand ensemble, sont fécondes en vérités, & intéressantes pour l'humanité (1). Or, c'est le hasard qui choisit presque

(1) Le neuf & le singulier, dans les idées, ne suffit

toujours pour nous les sujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux succès des grands hommes ; puisqu'il leur fournit les sujets plus ou moins intéressants qu'ils traitent, & que c'est ce même hasard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut observer que tout inventeur dans un art ou une science, qu'il tire, pour ainsi dire, du berceau, est toujours surpassé par l'homme d'esprit qui le suit dans la même carriere ; & ce second par un troisieme, ainsi de suite, jusqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En est-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré nécessaire pour en constater la perfection chez un peuple ? alors celui qui la lui donne, obtient le titre de génie, sans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne suffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la passion jusqu'aux poëtes Hardy & Rotrou, & jusqu'à la Mariamne de Tristan, le théatre François acquiert successivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art, doit faire époque ; Corneille est un génie (1).

---

pas pour mériter le titre de génie ; il faut, de plus, que ces idées neuves soient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéressantes. C'est en ce point que l'ouvrage de génie differe de l'ouvrage original, principalement caractérisé par la singularité.

(1) Ce n'est pas que la tragédie ne fût encore, du

Je ne prétends nullement, par cette obſervation, diminuer la gloire de ce grand poëte, mais prouver ſeulement que la loi de continuité eſt toujours exactement obſervée, & qu'il n'y a point de ſauts dans la nature (1). Auſſi peut-on appliquer aux ſciences l'obſervation faite ſur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peſer les uns ſur les autres. Newton, par l'application heureuſe qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au ſyſtême céleſte, aſſure l'exiſtence de cette loi : Newton fait époque ; il eſt mis au rang des génies.

Ariſtote, Gaſſendi, Montaigne, entrevoient confuſément que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce

---

temps de Corneille, ſuſceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance ; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur ; & Voltaire eût, ſans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de ſpectacle, ſi le théatre, toujours couvert de ſpectateurs, ne ſe fût pas abſolument oppoſé à ce genre de beauté ſi connu des Grecs.

(1) Il eſt, en ce genre, mille ſources d'illuſion. Un homme ſait parfaitement une langue étrangere : c'eſt, ſi l'on veut, l'Eſpagnol. Si les écrivains Eſpagnols nous ſont alors ſupérieurs dans le genre dramatique, l'auteur François, qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne ſurpaſſât-il que de peu ſes modeles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorants. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il ſeroit impoſſible que l'eſprit humain pût d'abord l'élever.

principe, en constate la vérité par une infinité d'applications; & Locke est un génie.

Il est impossible qu'un grand homme ne soit toujours annoncé par un autre grand homme (1). Les ouvrages du génie sont semblables à quelques-uns de ces superbes monuments de l'antiquité, qui, exécutés par plusieurs générations de rois, portent le nom de celui qui les achève.

Mais, si le hasard, c'est-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les causes, a tant de part à la gloire des hommes illustres dans les arts & dans les sciences; s'il détermine l'instant dans lequel ils devoient naître pour faire époque, & recevoir le nom de génie; quelle influence plus grande encore ce même hasard n'a-t-il pas sur la réputation des hommes d'état.

César & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier est, dans la moitié de l'univers, respecté comme l'ami de Dieu; dans l'autre, il est honoré comme un grand génie: cependant, ce Mahomet, simple courtier d'Arabie, sans lettres,

(1) Je pourrois même dire, accompagné de quelques grands hommes. Quiconque se plaît à considérer l'esprit humain, voit, dans chaque siecle, cinq ou six hommes d'esprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reste à ce dernier, c'est que cette découverte est, entre ses mains, plus féconde que dans les mains de tout autre; c'est qu'il rend ses idées avec plus de force & de netteté; & qu'enfin on voit toujours, à la maniere différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

ſans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatiſme qu'il inſpiroit, avoit été forcé, pour compoſer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines Grecs. Or, comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du haſard, qui le place dans les temps & les circonſtances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guerés que prêter ſon nom ?

Qui doute que ce même haſard, ſi favorable à Mahomet, n'ait auſſi contribué à la gloire de Céſar? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avoit, comme lui, aſſervi les Romains. Les faits de guerre ne ſont jamais circonſtanciés dans l'hiſtoire, pour juger ſi Céſar étoit réellement ſupérieur à Sertorius, où à quelque autre capitaine ſemblable. S'il eſt le ſeul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'eſt que tous deux aſſervirent un grand nombre de nations. Si la gloire de Céſar a terni celle de preſque tous les grands capitaines de la république, c'eſt qu'il jetta par ſes victoires les fondements du trône qu'Auguſte affermit (1); c'eſt que ſa dictature fut l'époque

---

(1) Ce n'eſt pas que Céſar ne fût un des plus grands généraux, même au jugement ſévere de Machiavel, qui efface de la liſte des capitaines célebres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choſes & des choſes nouvelles.

» Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illuſtre au» teur, on voit de grands poëtes prendre Homere pour » modele, ſe demander, en écrivant : *Homere eût-il penſé,* » *ſe fût-il exprimé comme moi ?* Il faut pareillement qu'un

de

de la servitude des Romains ; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut nécessairement ajouter à la célébrité que ses grands talents lui avoient méritée.

Quelque rôle que je fasse jouer au hasard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hasard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le desir vif de la gloire.

Ce desir, comme je l'ai déjà dit, fait supporter sans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette constance d'attention nécessaire pour s'illustrer dans quelque art ou quelque science que ce soit. C'est à ce desir qu'on doit cette hardiesse de génie qui cite au tribunal de la raison les opinions, les préjugés & les erreurs consacrées par les temps.

C'est ce desir seul qui, dans les sciences ou les arts, nous éleve à des vérités nouvelles, ou nous procure des amusements nouveaux. Ce desir enfin est l'ame de l'homme de génie : il est la source de ses ridicules (1) & de ses succès ; succès qu'il ne doit

---

» grand Général, admirateur de quelque grand capitaine
» de l'antiquité, imite Scipion & Ziska, dont l'un s'étoit
» proposé Cyrus, & l'autre Annibal pour modele «.

(1) Tout homme absorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit, & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces usages qui font la science des gens du monde : aussi leur paroît-il presque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde sentent que la connoissance des petites choses suppose presque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mene à peu-près la vie de tout le monde,

ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il se concentre dans un seul genre. Une science suffit pour remplir toute la capacité d'une ame : aussi n'est-il pas & ne peut-il y avoir de génie universel.

La longueur des méditations nécessaires pour se rendre supérieur dans un genre, comparée au court espace de la vie, nous démontre l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres.

D'ailleurs, il n'est qu'un âge, & c'est celui des passions, où l'on peut dévorer les premieres diffi-

---

n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'éleve point au dessus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie suppose toujours, dans un homme, un desir vif de la gloire, qui, le rendant insensible à toute espece de desir, n'ouvre son ame qu'à la passion de s'éclairer.

Anaxagore en est un exemple. Il est pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires, d'y sacrifier quelques heures de son temps : *O mes amis !* leur répond-il, *vous me demandez l'impossible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfere une goutte de sagesse à des tonnes de richesses ?*

Corneille étoit, sans doute, animé du même sentiment, lorsqu'un jeune homme, auquel il avoit accordé sa fille, & que l'état de ses affaires mettoit dans la nécessité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce jusques dans son cabinet : *Je viens*, lui dit-il, *Monsieur, retirer ma parole, & vous exposer les motifs de ma conduite .... Eh ! Monsieur*, replique Corneille, *ne pouviez-vous, sans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'est presque point d'hommes de génie dont on ne puisse citer quelques traits pareils. Un domestique court,

cultés qui défendent l'accès de chaque ſcience. Cet âge paſſé, on peut apprendre encore à manier, avec plus d'adreſſe, l'outil dont on s'eſt toujours ſervi, à mieux développer ſes idées, à les préſenter dans un plus grand jour; mais on eſt incapable des efforts néceſſaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours le produit d'une infinité de combinaiſons, qu'on ne fait que dans la premiere jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement

---

tout effrayé, dans le cabinet du ſavant Budé, lui dire que le feu eſt à la maiſon : *Eh bien!* lui répondit-il, *avertiſſez ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne ſouffre aucune diſtraction. C'eſt à la retraite où ce goût retient les hommes illuſtres, qu'ils doivent ces mœurs ſimples & ces réponſes inattendues & naïves; qui, ſi ſouvent, fourniſſent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiſer le génie, que je citerai, à ce ſujet, deux traits du célebre La Fontaine. Un de ſes amis, qui, ſans doute, avoit ſa converſion fort à cœur, lui prête un jour ſon *Saint Paul.* La Fontaine le lit avec avidité : mais, né très-doux & très-humain, il eſt bleſſé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre; il ferme le livre, le reporte à ſon ami, & lui dit : *Je vous rends votre livre : ce Saint Paul-là n'eſt pas un homme.* C'eſt avec la même naïveté, que, comparant un jour Saint Auguſtin à Rabelais : *Comment*, s'écrioit La Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un Saint Auguſtin à celle de ce Rabelais ſi naïf & ſi amuſant ?*

Tout homme qui ſe concentre dans l'étude d'objets intéreſſants, vit iſolé au milieu du monde. Il eſt toujours lui, & preſque jamais les autres; il doit donc leur paroître preſque toujours ridicule.

le génie des découvertes dans les sciences, ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage; il est encore un génie de l'expression. Les principes de l'art d'écrire sont encore si obscurs & si imparfaits; il est en ce genre si peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain, sans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des sujets qu'ils ont traités; cependant l'un & l'autre sont, avec raison, mis au rang des génies; le premier, par la naïveté, le sentiment & l'agrément qu'il a jetté dans ses narrations; le second, par la correction, la force & la poésie de style qu'il a mises dans ses ouvrages. Quelques reproches qu'on fasse à Boileau, on est forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la versification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes especes de génie sont plus ou moins desirables. Dans la poésie, par exemple, le génie de l'expression est, si je l'ose dire, le génie de nécessité. Le poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'est point lu s'il est privé du génie de l'expression; au contraire, un poëme bien versifié, & plein de beautés de détail & de poésie, fut-il d'ailleurs sans invention, sera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en est pas ainsi des ouvrages philosophiques: dans ces sortes d'ouvrages, le premier mérite est celui du fond. Pour instruire les hommes, il faut, ou leur présenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie ensemble des vérités qui leur paroissent isolées. Dans le genre instructif, la beauté,

l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne ſont qu'un mérite ſecondaire. Auſſi, parmi les modernes, a-t-on vu des philoſophes ſans force, ſans grace, & même ſans netteté dans l'expreſſion, obtenir encore une grande réputation. L'obſcurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli; mais enfin ils en ſortent: il naît tôt ou tard un eſprit pénétrant & lumineux, qui, ſaiſiſſant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obſcurité qui les couvre, & fait les expoſer avec clarté. Cet eſprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'eſt un laboureur qui déterre un tréſor, & partage avec le propriétaire du fonds les richeſſes qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expreſſion, il eſt facile d'expliquer comment un écrivain, déjà célebre, peut compoſer de mauvais ouvrages: il ſuffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'eſpece de génie dont il eſt doué, ne joue, ſi je l'oſe dire, qu'un rôle ſecondaire. C'eſt la raiſon pour laquelle le poëte célebre peut être un mauvais philoſophe, & l'excellent philoſophe un poëte médiocre; pourquoi le romancier peut mal écrire l'hiſtoire, & l'hiſtorien mal faire un roman.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que, ſi le génie ſuppoſe toujours l'invention, toute invention cependant ne ſuppoſe pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte ſur des objets généraux & intéreſſants pour l'humanité; il faut de plus naître dans le moment où, par ſes talents & ſes découvertes, celui qui cul-

tive les arts & les ſciences, puiſſe faire époque dans le monde ſavant. L'homme de génie eſt donc en partie l'œuvre du haſard; c'eſt le haſard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche inſenſiblement les vérités, toujours inutiles, lorſqu'elles ſont trop éloignées les unes des autres, & qui fait naître l'homme de génie dans l'inſtant précis où les vérités, déjà rapprochées, lui donnent des principes généraux & lumineux : le génie s'en ſaiſit, les préſente, & quelque partie de l'empire des arts ou des ſciences en eſt éclairée. Le haſard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, diſperſés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matieres inflammables qui compoſent les météores : ces matieres pouſſées vaguement dans les airs, n'y produiſent aucun effet, juſqu'au moment où, par des ſouffles contraires, portées impétueuſement les unes contre les autres, elles ſe choquent en un point; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horizon eſt éclairé.





CHAPITRE II.

De l'Imagination & du Sentiment.

La plupart de ceux qui, jusqu'à présent, ont traité de l'imagination, ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression, remontons à l'étymologie du mot *imagination ;* il dérive du Latin *imago*, image.

Plusieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonimes ; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont présentés à nous ; & l'imagination, dans une combinaison, un assemblage nouveau d'images & un rapport de convenances apperçues entre ces images & le sentiment qu'on veut exciter. Est-ce la terreur ? l'imagination donne l'être aux spinx, aux furies. Est-ce l'étonnement ou l'admiration ? elle crée le jardin des Hespérides, l'isle enchantée d'Armide, & le palais d'Atlante.

L'imagination est donc l'invention en fait d'images (1), comme l'esprit l'est en fait d'idées.

La mémoire, qui n'est que le souvenir exact des

(1) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ses idées par des images. Il est vrai que, dans la conversation, on confond presque toujours l'imagination avec l'invention & la passion. Il est cependant facile de distinguer l'homme passionné de l'hom-

objets qui se sont présentés à nous, ne differe pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV, fait par Le Brun, differe du tableau composé (1) de la conquête de la Franche-Comté.

Il suit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'est guere employée seule que dans les descriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut servir que de vêtement aux idées & aux sentiments qu'on nous présente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquoit presque seule tous les phénomenes de la nature. C'étoit de l'urne sur laquelle s'appuyoit une Naïade, que sortoient les ruisseaux qui serpentoient dans les vallons; les forêts & les plaines se couvroient de verdure par les soins des Dryades & des Napées; les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les Orcades; c'étoient les puissances de l'air, sous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents, & amonceloient les orages sur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomenes de la physique; si l'on n'en fait usage que pour jetter plus de clarté & d'agrément sur les principes des sciences, & qu'on attende de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que

---

me d'imagination, puisque c'est presque toujours faute d'imagination, qu'un poëte excellent dans le genre tragique ou comique, ne sera souvent qu'un poëte médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(1) Il faut se rappeller que Louis XIV se trouve peint dans ce tableau.

toutes les nations ſoient également éclairées ſur ce point. L'imagination eſt encore le philoſophe de l'Inde : c'eſt elle qui, dans le Tunquin, a fixé l'inſtant de la formation des perles (1) : c'eſt elle encore qui, peuplant les éléments de demi-dieux, créant, à ſon gré, des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomenes du monde phyſique, s'eſt, d'une aîle audacieuſe, ſou-

(1) L'imagination, ſoutenue de quelque tradition obſcure & ridicule, enſeigne, à ce ſujet, qu'un roi du Tunquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur ; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels : armé de cet arc, lui ſeul mettoit une armée en déroute. Un roi voiſin l'attaque avec une armée nombreuſe : il éprouve la puiſſance de cette arme, il eſt batu, fait un traité, & obtient, pour ſon fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivreſſe des premieres nuits, le nouvel époux conjure ſa femme de ſubſtituer à l'arc magique de ſon pere un arc abſolument ſemblable. L'amour imprudent le promet, exécute ſa promeſſe, & ne ſoupçonne point le crime. Mais, à peine le gendre eſt-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre ſon beau-pere, le défait, & le force à fuir avec ſa fille ſur les côtes inhabitées de la mer. C'eſt là qu'un démon apparoît au roi du Tunquin, & lui fait connoître l'auteur de ſes infortunes. Le pere indigné ſaiſit ſa fille, tire ſon cimeterre : elle proteſte en vain de ſon innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de ſon ſang ſe changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux ſiecles à venir témoignage de ſon imprudence & de ſon innocence. Elle ſe tait. Le pere la frappe, le ſang coule : la métamorphoſe commence ; & la côte, ſouillée de ce parricide, eſt encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

vent élevée jusqu'à son origine. Après avoir long-temps parcouru les déserts immesurables de l'espace & de l'éternité, elle est enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point marqué, le temps commence. L'air obscur, épais & spiritueux, qui, selon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaste abîme, est affecté d'amour pour ses propres principes; cet amour produit un mêlange, & ce mêlange reçoit le nom de *desir*; ce desir conçoit le *mud* ou la corruption aqueuse; cette corruption contient le germe de l'univers & les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligents, sous le nom de *zophasémin*, ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être : le soleil luit; les terres & les mers sont échauffées de ses rayons; elles les réfléchissent, & en embrasent les airs : les vents soufflent, les nuages s'élevent, se frappent; &, de leur choc, rejaillissent les éclairs & le tonnerre; ses éclats réveillent les animaux intelligents, qui frappés d'effroi, se meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination, qui, jointe à quelques principes d'une fausse philosophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainsi la formation de l'univers, fut, dans les divers pays, débrouiller successivement le chaos de mille autres manieres différentes (1).

(1) Elle assure, au royaume de Lao, que la terre & le ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestres sont soumis au nôtre, & les plus élevés sont les plus délicieux. Une flamme, détachée, tous les trente-six mille ans, des abymes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embrasse le tronc, & la résout en eau. La

Dans la Grece, elle inſpiroit Héſiode, lorſque, plein de ſon enthouſiaſme, il dit : » Au commence-
» ment étoient le chaos, le noir érebe & le tartare,
» Les temps n'exiſtoient point encore, lorſque la
» nuit éternelle, qui, ſur des aîles étendues & pe-
» ſantes, parcouroit les immenſes plaines de l'eſpa-
» ce, s'abat tout-à-coup ſur l'érebe : elle y dépoſe
» un œuf ; l'érebe le reçoit dans ſon ſein, le fécon-
» de : l'amour en ſort. Il s'éleve ſur des aîles do-
» rées, il s'unit au chaos : cette union donne l'être
» aux cieux, à la terre, aux dieux immortels, aux
» hommes & aux animaux. Déjà Vénus, conçue
» dans le ſein des mers, s'eſt élevée ſur la ſurface
» des eaux ; tous les corps animés s'arrêtent pour
» la contempler ; les mouvements que l'amour avoit
» vaguement imprimés dans toute la nature, ſe di-

---

nature, réduite quelques inſtants à cet état, eſt révivifiée par un génie du premier ciel. Il deſcend, porté ſur les aîles des vents ; leur ſouffle fait écouler les eaux, le terrein humide eſt deſſéché, les plaines, les forêts ſe couvrent de verdure, & la terre reprend ſa premiere forme.

Au dernier embraſement qui précéda, diſent les habitants de Lao, le ſiecle de Xaca, un Mandarin, nommé *Pontabobamy-ſuan*, s'abaiſſe ſur la ſurface des eaux : une fleur ſurnage ſur leur immenſité ; le Mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de ſon cimeterre. Par une métamorphoſe ſubite, la fleur, détachée de ſa tige, ſe change en fille ; la nature n'a jamais rien produit de ſi beau. Le Mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare ſa tendreſſe. L'amour de la virginité rend la fille inſenſible aux larmes de ſon amant. Le Mandarin reſ-

» rigent vers la beauté. Pour la premiere fois, l'or-
» dre, l'équilibre & le dessein sont connus à l'uni-
» vers «.

Voilà, dans le premier siecle de la Grece, de quelle maniere l'imagination construisit le palais du monde. Maintenant, plus sage dans ses conceptions, c'est par la connoissance de l'histoire présente de la terre qu'elle s'éleve à la connoissance de sa formation. Instruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomenes de la nature, qu'à la suite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les descriptions & les tableaux.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tours, la magnificence de l'expression & la propriété des mots rend visibles aux yeux des lecteurs.

---

pecte sa vertu; mais, ne pouvant se priver entiérement de sa vue, il se place à quelque distance d'elle: c'est de là qu'ils se dardent réciproquement des regards enflammés, dont l'influence est telle, que la fille conçoit & enfante sans perdre sa virginité. Pour subvenir à la nourriture des nouveaux habitants de la terre, le Mandarin fait retirer les eaux; il creuse les vallées, éleve les montagnes, & vit parmi les hommes, jusqu'à ce qu'enfin lassé du séjour de la terre, il vole vers le ciel: mais les portes lui en sont fermées, & ne se r'ouvrent qu'après qu'il a, sur le monde terrestre, subi une longue & rude pénitence. Tel est, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres; tableau, dont la composition variée a, chez les différents peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

S'agit-il de peintures hardies ? L'imagination fait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects, sont les plus propres à faire impression ; qu'on préfere à la lumiere douce & pure des lampes allumées devant les autels les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux ? C'est Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage : Vénus y paroît endormie sur des roses ; la déesse se réveille ; l'incarnat de la pudeur couvre ses joues ; un voile léger dérobe une partie de ses beautés ; l'ardent Adonis les dévore ; il saisit la déesse, triomphe de sa résistance ; le voile est arraché d'une main impatiente, Vénus est nue, l'albâtre de son corps est exposé aux regards du desir : & c'est là que le tableau reste vaguement terminé, pour laisser aux caprices & aux fantaisies variées de l'amour le choix des caresses & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait simple sous une image brillante ? d'annoncer, par exemple, la dissension qui s'éleve entre les citoyens ? L'imagination représentera la paix qui sort éplorée de la ville, en abaissant sur ses yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'est ainsi que dans la poésie l'imagination fait tout exposer sous de courtes images, ou sous des allégories qui ne sont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philosophie, l'usage qu'on en peut faire est infiniment plus borné ; elle ne sert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jetter plus de clarté & d'agrément sur les principes. Je dis plus de clarté, parce que les hommes qui s'entendent assez bien, lorsqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets

sensibles, tels que *chêne*, *océan*, *soleil*, ne s'entendent plus lorsqu'ils prononcent les mots *beauté*, *justice*, *vertu*, dont la signification embrasse un grand nombre d'idées. Il leur est presque impossible d'attacher la même collection d'idées au même mot; & de là ces disputes éternelles & vives, qui si souvent ont ensanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images sensibles les idées abstraites & les principes des sciences, prête donc infiniment de clarté & d'agrément à la philosophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de sentiment. Quand l'Arioste conduit Roland dans la grotte où doit se rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte? Ce sont par-tout des inscriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dressés par le plaisir; le murmure des ruisseaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y rassemble pour exciter les desirs de Roland. Le poëte sait que plus cette grotte embellie promettra de plaisir, & portera d'ivresse dans l'ame du héros, plus son désespoir sera violent, lorsqu'il y apprendra la trahison d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvements tendres auxquels sont attachés leurs plaisirs.

Je terminerai ce morceau sur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuse, & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au sentiment. C'est un amant fortuné qui, sous le voile d'une allégorie, attribue ingénieusement à sa maîtresse & à l'amour qu'il a pour elle, les qualités qu'on admire en lui.

» J'étois, un jour, dans le bain : une terre odo-
» rante, d'une main aimée, passa dans la mienne.
» Je lui dis : Es-tu le musc ? es-tu l'ambre ? Elle me
» répondit : Je ne suis qu'une terre commune ; mais
» j'ai eu quelque liaison avec la rose ; sa vertu bien-
» faisante m'a pénétrée ; sans elle, je ne serois en-
» core qu'une terre commune (1) «.

J'ai, je pense, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différents genres l'usage qu'on en peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous, est ce qu'on appelle le *sentiment*. Aussi n'entend-on par *passion* qu'une continuité de sentiments de même espece. La passion d'un homme pour une femme n'est que la durée de ses desirs & de ses sentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour distinguer ensuite les sentiments des sensations, & savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie souvent l'un pour l'autre, il faut se rappeller qu'il est des passions de deux especes ; les unes qui nous sont immédiatement données par la nature ; tels sont les desirs ou les besoins physiques de boire, manger, &c ; les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, supposent l'établissement des sociétés, & ne sont proprement que des passions factices ; telles sont l'ambition, l'orgueil, la passion du luxe, &c. Conséquemment à ces deux especes de passions, je distinguerai deux especes de sentiments. Les uns ont rapport aux

(1) Voyez *le Gulistan ou l'empire des Rosses de Saadi*.

passions de la premiere espece, c'est-à-dire, à nos besoins physiques, ils reçoivent le nom de sensations: les autres ont rapport aux passions factices, & sont plus particuliérement connus sous le nom de sentiments. C'est de cette derniere espece dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'observerai qu'il n'est point d'hommes sans desirs, ni, par conséquent, sans sentiments; mais que ces sentiments sont en eux ou foibles ou vifs. Lorsqu'on n'en a que de foibles, on est censé n'en point avoir. Ce n'est qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du sentiment. Est-on saisi d'effroi? si cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter; si notre peur calcule & raisonne, notre peur est foible, & l'on ne sera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du sentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'est qu'à des passions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de sentiment.

On est animé de ces passions, lorsqu'un desir seul regne dans notre ame, y commande impérieusement à des desirs subordonnés. Quiconque cede successivement à des desirs différents, se trompe s'il se croit passionné; il prend en lui des goûts pour des passions.

Le despotisme, si je l'ose dire, d'un desir auquel tous les autres sont subordonnés, est donc en nous ce qui caractérise la passion. Il est, en conséquence, peu d'hommes passionnés & capables de sentiments vifs.

Sou-

Souvent même les mœurs d'un peuple & la constitution d'un état s'opposent au développement des passions & des sentiments. Que de pays où certaines passions ne peuvent se manifester, du moins par des actions ! Dans un gouvernement arbitraire, toujours sujet à mille révolutions, si les Grands y sont presque toujours embrasés du feu de l'ambition, il n'en est pas ainsi d'un état monarchique, où les loix sont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux sont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigants, que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'est pas qu'en ce pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition : mais, sans quelques circonstances singulieres, ce germe y meurt, sans se développer. L'ambition est, dans ces hommes, comparable à ces feux souterreins, allumés dans les entrailles de la terre : ils y brûlent sans explosion, jusqu'au moment où les eaux y pénétrent, & que, raréfiées par le feu, elles soulevent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondements du monde.

Dans les pays où le germe de certaines passions & de certains sentiments est étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célebres, & principalement les poëtes.

Le sentiment est l'ame de la poésie, & sur-tout de la poésie dramatique. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à sentiments, il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions & les sentiments, si l'on n'en est soi-même susceptible. Place-t-on un héros dans une situation propre

à développer en lui toute l'activité des passions? Pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentiments dont on décrit en lui les effets, & trouver en soi son modele. Si l'on n'est passionné, on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (1) : on est toujours en deçà ou au delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réussir en ce genre, il ne suffit pas d'être, en général, susceptible de passions; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une espece de sentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on sent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros, qu'il ne peint les amants.

C'est principalement à la vérité des peintures qu'est, en ce genre, attachée la célébrité. Je sais cependant que d'heureuses situations, des maximes brillantes & des vers élégants, ont quelquefois, au théatre, obtenu les plus grands succès; mais, quelque mérite que supposent ces succès, ce mérite cependant n'est, dans le genre dramatique, qu'un mérite secondaire.

Le vers de caractere est, dans les tragédies, le vers qui fait sur nous le plus d'impression. Qui n'est pas frappé de cette scene où Catilina, pour réponse

---

(1) Dans les ouvrages du théatre rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu? On fera exécuter, en ce genre, à son héros des actions que les motifs qui le portent à la vertu, ne lui permettent point de faire. Il est peu de poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

aux reproches d'assassinats que lui fait Lentulus, lui dit :

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.

. . . .

Forcé de se plier aux mœurs de ses complices,

Il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne successivement tous les caracteres. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti,*

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux;
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractere renfermé dans ces deux vers ! Quel chef de conjurés qu'un homme assez maître de lui pour être à son choix vertueux ou vicieux ! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des passions, plier à tous les caracteres le superbe Catilina ! une telle ambition annonce le destructeur de Rome.

De pareils vers ne sont jamais inspirés que par les passions. Qui n'en est pas susceptible, doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel signe le public, souvent peu instruit de ce qui est en deçà, ou au delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les grands peintres de sentiments ? A la maniere, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiscences, un homme d'esprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle situation ; il peut substituer, si je peux m'exprimer ainsi, le sentiment *pensé* au sentiment *senti* : mais il est dans le cas d'un peintre qui, sur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté

d'une femme, & l'image qu'il s'en feroit formée, voudroit en faire le portrait ; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau reſſemblant. L'eſprit ne devinera jamais le langage du ſentiment.

Rien de plus inſipide pour un vieillard que la converſation de deux amants. L'homme inſenſible, mais ſpirituel, eſt dans le cas du vieillard ; le langage ſimple du ſentiment lui paroît plat ; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux, qui décele toujours en lui le défaut de ſentiment.

Lorſque Pélée brave le courroux du ciel ; lorſque les éclats du tonnerre annoncent la préſence du Dieu ſon rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les ſoupçons d'un amant jaloux, lui dit :

Va, fuis ; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime (1) ;

On ſent que le danger où ſe trouve Pélée eſt trop inſtant ; que Thétis n'eſt pas dans une ſituation aſſez tranquille pour tourner auſſi ingénieuſement ſa réponſe. Effrayée de l'approche d'un Dieu, qui, d'un mot, peut anéantir ſon amant, & preſſée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir, & qu'elle l'adore.

Toute phraſe ingénieuſement tournée prouve, à la fois, l'eſprit & le défaut de ſentiment. L'hom-

---

(1) Si, dans ces vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le ſoleil dit à peu près la même choſe à Phaëton, ſon fils ; c'eſt que Phaëton n'eſt point encore monté ſur ſon char, ni, par conſéquent, dans le moment du danger.

me agité d'une passion, tout entier à ce qu'il sent, ne s'occupe point de la maniere dont il le dit : l'expression la plus simple est d'abord celle qu'il saisit.

Lorsque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Psyché, & que la déesse rit de sa douleur, l'Amour lui dit :

Je ne me plaindrois pas, si je pouvois mourir.

Lorsque Titus déclare à Bérénice, qu'enfin le destin ordonne qu'ils se séparent pour jamais (1), Bérénice reprend :

Pour jamais !... Que ce mot est affreux, quand on aime !

Lorsque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ses prieres de toucher son ravisseur ; Seïde répond :

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

Ces vers, & généralement tous les vers de sentiment, seront toujours simples, & dans le tour & dans l'expression. Mais l'esprit, dépourvu de sentiment, nous éloignera toujours de cette simplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le sentiment en maxime.

---

(1) Dans la tragédie angloise de *Cléopatre*, Octavie rejoint Antoine : elle est belle ; Antoine peut reprendre du goût pour elle, Cléopatre le craint ; Antoine la rassure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre !* » O » mon amant ! reprend-elle, quelle plus grande diffé» rence encore entre mon état & le sien ! Octavie est » aujourd'hui méprisée ; mais Octavie est ton épouse. » L'espoir immortel habite dans son ame ; il essuie ses

Comment ne feroit-on pas, à cet égard, la dupe de l'efprit? Le propre de l'efprit eft d'obferver, de généralifer fes obfervations, & d'en tirer des réfultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il eft prefque impoffible que l'homme d'efprit, qui, fans avoir fenti l'amour, en voudra peindre la paffion, ne mette, fans s'en appercevoir, fouvent le fentiment en maxime. Auffi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de fes bergers :

L'on ne doit point aimer, lorfqu'on a le cœur tendre.

idée qui lui eft commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorfqu'il fait dire à Atys:

Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il feroit trop fenfible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le fentiment dont Atys eft agité; c'eft qu'il fentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amufe point à généralifer.

Il n'en eft pas, à cet égard, de l'ambition comme de l'amour. Le fentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'efprit & la réflexion : la caufe de

---

» larmes, la confole dans fon malheur. Demain, l'hymen » peut te remettre entre fes bras. Quelle eft, au con» traire, ma deftinée! Que l'amour fe taife un moment » dans ton cœur, il ne me refte aucun efpoir. Je ne puis, » comme elle, gémir près de ce que j'aime, efpérer de » l'attendrir, me flatter d'un retour. Un feul inftant d'in» différence, & tout pour moi eft anéanti; l'efpace im» menfe & l'éternité me féparent à jamais de toi «.

cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que desire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime. Or, ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse que ces faveurs sont accordées. L'amour en larmes, & désespéré aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant, qui prépare & saisit ces instants de foiblesse, qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'a point de part au triomphe; l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux. La violence de son ambition ne promet aucuns plaisirs à ses complices. Si le trône est l'objet de ses desirs, & si, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puissant, ce seroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ses partisans tout l'excès de son ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'assignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé; un seul instant assure sa félicité : la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il est plus près d'obtenir ce qu'il desire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toute sorte d'hommes : pour s'en servir utilement, il faut les connoître : d'ailleurs, son succès tient à des projets ménagés avec art, & préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter & les suivre à

Le sentiment de l'ambition s'allie donc nécessairement avec l'esprit & la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidélement le caractere de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans sa bouche de ces vers sentencieux, qui, pour frapper fortement le spectateur, doivent être le résultat d'un sentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels sont ces vers, où, pour justifier l'audace qu'il a de se présenter au sénat, Catilina dit à Probus, qui l'accuse d'imprudence:

L'imprudence n'est pas dans la témérité,
Elle est dans un projet faux & mal concerté;
Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence:
Et je sais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doses différentes, si je l'ose dire, l'esprit peut s'allier aux différents genres de passions.

Je finirai par cette observation; c'est que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des passions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, on ne cite communément ici, comme peintres de sentiments, que les hommes sensibles à la tendresse paternelle ou filiale, & enfin à l'amour qui, par cette raison, occupe presque seul le théatre françois.



CHAPITRE III.

De l'Esprit.

L'Esprit n'est autre chose qu'un assemblage d'idées & de combinaisons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaisons possibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni esprit; l'on pourroit être savant en ce genre, mais non pas spirituel. Il est donc évident que, s'il ne restoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout seroit science, & l'esprit seroit impossible : on auroit remonté jusqu'aux principes des choses. Une fois parvenus à des principes généraux & simples, la science des faits qui nous y auroient élevés, ne seroit plus qu'une science futile, & toutes les bibliotheques où ces faits sont renfermés, deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la législation, c'est-à-dire, de toutes les histoires, on auroit extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité possible, donneroient un jour naissance à la meilleure forme du gouvernement. Il en seroit de même de la physique, & généralement de toutes les sciences. Alors l'esprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, seroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes; à peu près comme les esprits des fleurs, qui couvrent de vastes plaines, sont, par l'art du chymiste, facilement concentrés dans un vase d'essence.

L'esprit humain, à la vérité, est, en tout genre, fort loin du terme que je suppose. Je conviens volontiers que nous ne serons pas si-tôt réduits à la triste nécessité de n'être que savants; & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous sera long-temps permis d'avoir de l'esprit.

L'esprit suppose donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette espece d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies*? Pour la découvrir, consultons le public. En morale & en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies & Machiavel & l'auteur de l'*Esprit des Loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'esprit à la Rochefoucault & à la Bruyere. L'unique différence sensible qu'on remarque entre ces deux especes d'hommes, c'est que les premiers traitent de matieres plus importantes, lient plus de vérités entre elles, & forment un plus grand ensemble que les seconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus grande quantité de combinaisons, &, par conséquent, un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conséquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenser, par un titre supérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réunissant une infinité de vérités sous le même point de vue. Telle est, dans le genre philosophique, la différence sensible entre le génie & l'esprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les sciences, on désigne par le mot d'*esprit*, il semble que la différence soit à peu près la même.

Quiconque ou ſe modele ſur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carriere, ou ne les ſurpaſſe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas aſſez combiné, n'a pas fait d'aſſez grands efforts d'eſprit, ni donné aſſez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conſéquence, on place dans la liſte des hommes de talent, les Regnard, les Vergier, les Campiſtron & les Fléchier; lorſqu'on cite comme génies les Moliere, les La Fontaine, les Corneille & les Boſſuet. J'ajouterai même, à ce ſujet, qu'on refuſe quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand ſuccès : on peut dire de ces ouvrages qu'ils ſont pleins de génie, ſans oſer quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut, ou, comme La Fontaine, avoir, ſi je l'oſe dire, dans une infinité de petites pieces la monnoie d'un grand ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir compoſé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique eſt, dans la poéſie, le ſeul ouvrage dont l'étendue ſuppoſe une meſure d'attention & d'invention ſuffiſante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reſte, en finiſſant ce chapitre, deux obſervations à faire. La premiere, c'eſt qu'on ne déſigne dans les arts par le nom d'eſprit, que ceux qui, ſans génie, ni talent pour un genre, y tranſportent les beautés d'un autre genre : telles ſont, par exemple : les comédies de M. de Fontenelle, qui dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philoſophiques. La ſeconde, c'eſt que l'invention appartient tellement à l'eſprit, qu'on n'a juſ-

qu'à présent, par aucune des épithetes applicables au grand esprit, désigné ceux qui remplissent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même usage, qui donne l'épithete de *bon* au juge, au financier (1), à l'arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithete de *sublime* au poëte, au législateur, au géometre, à l'orateur. L'esprit suppose donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue; elle suppose, par conséquent, & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardiesse de caractere qui se fraie des routes nouvelles.

Telle est la différence entre le génie & l'esprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *esprit*.

Cette différence établie, je dois observer que nous sommes forcés par la disette de la langue à prendre cette expression dans mille acceptions différentes, qu'on ne distingue entre elles que par les épithetes qu'on unit au mot *esprit*. Ces épithetes, toujours données par le lecteur ou spectateur, sont toujours relatives à l'impression que fait sur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être sans succès, traité ce même sujet, c'est qu'on n'a point considéré l'esprit sous ce point de vue; c'est qu'on a pris pour des qualités réelles & distinctes les épithetes de

(1) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'esprit; mais je dis seulement que ce n'est pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont; à moins que l'on ne confonde la qualité de juge avec celle de législateur.

fin, de *fort*, de *lumineux*, &c, qu'on joint au mot *esprit* : c'est qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expression des effets différents que font sur nous & les diverses especes d'idées, & les différentes manieres de les rendre. C'est pour dissiper l'obscurité répandue sur ce sujet que je vais, dans les chapitres suivants, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithetes souvent unies au mot *esprit*.





CHAPITRE IV.

De l'Esprit fin, de l'Esprit fort.

Dans le physique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelque peine. Dans le moral, c'est-à-dire, en fait d'idées & de sentiments, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelques efforts d'esprit, & sans une grande attention.

L'Avare de Moliere soupçonne son valet de l'avoir volé; il le fouille; &, ne trouvant rien dans ses poches il lui dit: *Rends-moi, sans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon est fin; il est dans le caractere d'un avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Isis, lorsque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit: *Vos rivaux sont-ils mieux traités que vous?* Hiérax lui répond:

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur:
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur;
Comme eux, à votre humeur sévere
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé!

Ce sentiment est dans la nature; mais il est fin, il

est caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du sentiment, passons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conséquence finement déduite d'une idée générale (1). Je dis une conséquence, parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine* pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes* & non *les idées fines* d'Aristote, de Descartes, de Locke & de Newton. Ce n'est pas que, pour remonter, comme ces philosophes, d'observations en observations, jusqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de finesse d'esprit, c'est-à-dire, beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me soit permis de le remarquer en passant) est un microscope qui, grossissant à nos yeux les objets, sans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de ressemblances & de différences invisibles à l'œil inattentif. L'esprit, en tout genre, n'est proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, j'observerai que toute idée & tout sentiment, dont la découverte suppose, dans un auteur, & beaucoup de finesse, & beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom de fin, si ce sentiment ou cette idée sont ou mis en action dans une scene, ou rendus par un tour simple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend sans effort. Il ne désigne jamais, par les épithetes qu'il unit à ce mot

---

(1) Les ouvrages de Mr. de Fontenelle en fournissent mille exemples.

d'*esprit*, que les impressions que font sur lui les idées ou les sentiments qu'on lui présente.

Ce fait posé, on entend donc par *idée fine* une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs : or, elle leur échappe, lorsque l'auteur saute les idées intermédiaires nécessaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel est ce mot que répétoit souvent M. de Fontenelle : *On détruiroit presque toutes les religions* (1), *si l'on obligeoit ceux qui les professent à s'aimer.* Un homme d'esprit supplée aisément aux idées intermédiaires qui lient ensemble les deux propositions renfermées dans ce mot (2) ; mais il est peu d'*hommes d'esprit*.

---

(1) Ce qui peut être vrai des fausses religions n'est point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(2) Il en est de même de cet autre mot de Mr. de Fontenelle : *En écrivant*, disoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de Mr. de Fontenelle. On ne sent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'observation est si difficile. Sans parler des esprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Léibnitz & les plus grands philosophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de Mr. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décomposer leurs principes, à les réduire à des propositions simples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point sans savoir si l'on s'entend, ou si l'on ne s'entend pas. Ils se sont appuyés sur ces principes vagues, dont l'obscurité est toujours suspecte à quiconque a le mot de Mr. de Fontenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'avoir,

On

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obscur, énigmatique & recherché. C'est moins à l'espece des idées qu'à la maniere de les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le cardinal Dubois, lorsque, parlant du soin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le duc d'Orléans régent, M. de Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à se rendre inutile ;* c'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit sa finesse.

Dans l'opéra de Thétis, lorsque cette déesse, pour se venger de Pélée, qu'elle croit infidelle, dit :

Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Mais je veux t'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi ;

Il est encore certain que cette idée & toutes les idées de cette espece ne devront le nom de *fines*, qu'on leur donnera communément, qu'au tour énigmatique sous lequel on les présente, &, par conséquent, au petit effort d'esprit qu'il faut faire pour les saisir. Or, un auteur n'écrit que pour se faire entendre. Tout ce qui s'oppose à la clarté est donc un défaut dans le style ; toute maniere fine de s'exprimer est donc vicieuse (1) ; il faut donc être d'autant

si je l'ose dire, fouillé jusqu'au terrein vierge, l'immense édifice de leur systême s'est affaissé, à mesure qu'ils le construisoient.

(1) Je sais bien que les tours fins ont leurs partisans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout

plus attentif à rendre son idée par un tour & une expression simple & naturelle, que cette idée est plus fine, & peut plus facilement échapper à la sagacité du lecteur.

Portons maintenant nos regards sur la sorte d'esprit désigné par l'épithete de *fort*.

Une idée forte est une idée intéressante & propre à faire sur nous une impression vive. Cette impression peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la maniere dont elle est exprimée (1).

---

le monde croit l'avoir pensé; la clarté de l'expression est donc une mal-adresse de l'auteur; il faut toujours jetter quelques nuages sur ses pensées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obscurité de l'expression, mille gens louent, avec d'autant plus d'enthousiasme, cette maniere d'écrire, que, sous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait est certain. Mais je soutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & résister au desir de les mériter. Une pensée est-elle finement exprimée? Il est d'abord peu de gens qui l'entendent; mais, enfin, elle est généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expression, cette pensée est, par les gens d'esprit, réduite à sa valeur intrinseque, & mise fort au dessous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuste, venger l'affront que la finesse d'un tour a fait à la sagacité de leur esprit.

(1) On désigne en Perse, par les épithetes de *Peintres* ou de *Sculpteurs*, l'inégale force des différents poëtes, & l'on dit, en conséquence, un *Poëte peintre*, un *Poëte sculpteur*.

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. M. l'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain : » Virgile, » dit-il, n'est qu'un prêtre élevé au milieu des gri» maces du temple ; le caractere pleureur, hypo» crite & dévot de son héros déshonore le poëte ; » son enthousiasme semble ne s'échauffer qu'à la » lueur des lampes suspendues devant les autels, & » l'enthousiasme audacieux de Lucain s'allumer au » feu de la foudre «. Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithete de *fort*. Or, le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive ; aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand & du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand & le fort ; 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les sentiments.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espece ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéressants pour tous les hommes en général, & par conséquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire sur eux l'impression des harangues de Démosthene, lorsque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté : *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur disoit-il, *Philippe est-il mort ? Hé ! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe*. Si les Athéniens étoient plus frappés

du discours de leur orateur que des découvertes de leurs philosophes, c'est que Démosthene leur présentoit des idées plus convenables à leur situation actuelle, & par conséquent plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or, les hommes, qui ne connoissent, en général, que l'existence du moment, seront toujours plus vivement affectés de cette espece d'idées, que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues si fortes, parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un état, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philosophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand & le fort, c'est que l'un est plus généralement & l'autre plus vivement intéressant (1).

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination? le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche sont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cents mille hommes, & l'autre

(1) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il est fort, mais c'est lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de géométrie, qui, de tous les raisonnements, sont, sans contredit, les plus forts.

avec quatre cents hommes; le premier attire notre respect, & le second notre mépris (1).

Ce que je dis du moral, je l'applique au physique. Tout ce qui, par soi-même, est petit, ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses, ne fait sur nous presque aucune impression.

Que l'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond sur l'ennemi: si l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la Terre (2), qui, croissant par an d'une coudée en grosseur & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entasser Ossa sur Pélion; Alexandre n'est plus qu'une marionnette plaisante, & sa fureur n'est que ridicule.

Mais si le fort est toujours grand, le grand n'est pas toujours fort. Une décoration ou du temple du Destin, ou des fêtes du Ciel, peut être grande, majestueuse, & même sublime; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des saints est moins fait pour étonner l'imagination que le jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort est donc le produit du grand uni au terrible. Or, si tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir; si la douleur violente fait taire

---

(1) Tout devient ridicule sans la force; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-Quint?

(2) Aux yeux de ce même géant, ce César qui dit de lui: *Veni, vidi, vici*, & dont les conquêtes étoient si rapides, lui paroîtroit se traîner sur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer, ou d'un limaçon.

tout sentiment agréable, lorsqu'un plaisir vif ne peut étouffer en nous le sentiment d'une douleur violente ; le fort doit donc faire sur nous la plus vive impression : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaisirs, l'imagination, excitée par le desir d'un plus grand bonheur, est toujours inventive ; il manque toujours quelques arguments à l'olympe.

S'agit-il du terrible ? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer ; elle est moins difficile en ce genre : l'enfer est toujours assez effrayant.

Telle est, dans les décorations, les descriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant si, dans les tableaux dramatiques & la peinture des passions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'esprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute passion, à tout sentiment qui nous affecte très-vivement, c'est-à-dire, à tous ceux dont le spectateur peut être le jouet ou la victime.

Personne n'est à l'abri des coups de la vengeance & de la jalousie. La scene d'Atrée, qui présente à son frere Thyeste une coupe remplie du sang de son fils ; les fureurs de Rhadamiste, qui, pour soustraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne sanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayants que celui d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de son maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs

n'est monarque : les malheurs qu'occasionnent souvent les révolutions, ne sont pas assez imminents pour le frapper de terreur : il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (1). Ce spectacle charme les uns, en leur laissant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une instabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & console les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconstance ; inconstance qui, fondée sur le desir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleversement des empires, toujours luire à leurs yeux l'espoir d'un état plus heureux, & leur en montre la possibilité comme une possibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes par la grandeur même du tableau qu'il présente, & par l'intérêt qu'on est forcé de prendre au héros estimable & vertueux que le poëte met sur la scene. Le desir du bonheur, qui nous fait considérer l'estime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil personnage. Cette identification est, si je l'ose dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéressons d'au-

(1) C'est à cette cause qu'on doit, en partie, rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverse les empires, & change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir ; on craindroit de naître de leur temps. Il en est de ces conquérants comme de ces nuages noirs & sillonnés d'éclairs ; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracasse, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce spectacle glace d'effroi ; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

tant plus vivement au sort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroît plus estimable ; c'est-à-dire, que ses idées ou ses sentiments sont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaisir, dans un héros, les sentiments dont il est lui-même affecté. Ce plaisir est d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle sur la terre ; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les César, à triompher d'un peuple dont le destin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on présente au théatre la conjuration de Genes & celle de Rome ; qu'on trace d'une main également hardie, les caracteres du comte de Fiesque & de Catilina ; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même esprit & la même élévation : je dis que l'audacieux Catilina emportera presque toute notre admiration ; la grandeur de son entreprise se réfléchira sur son caractere, l'aggrandira toujours à nos yeux ; & notre illusion prendra sa source dans le desir même du bonheur.

En effet, on se croira toujours d'autant plus heureux qu'on sera plus puissant, qu'on regnera sur un plus grand peuple, que plus d'hommes seront intéressés à prévenir, à satisfaire nos desirs, & que, seuls libres sur la terre, nous serons environnés d'un univers d'esclaves.

Voilà les causes principales du plaisir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette passion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changements qu'elle fait sur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occasionné de pareils ; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave ;

ſi, dans un ſiècle plus voiſin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Eſpagne ; & s'il a renverſé ſucceſſivement & relevé une infinité de trônes ; ces grandes révolutions ne ſont cependant pas des effets néceſſaires de l'amour, comme elles le ſont de l'ambition.

Auſſi le deſir des grandeurs & l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuſe, ont-ils toujours reçu le nom de grands, préférablement à toutes les autres paſſions : nom qui, tranſporté aux héros que ces paſſions inſpirent, a été enſuite donné aux Corneille & aux poëtes célebres qui les ont peints. Sur quoi j'obſerverai que la paſſion de l'amour n'eſt cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractere de Phedre avec autant d'adreſſe que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaiſons & d'eſprit, que pour tracer dans *Rodogune* le caractere de Cléopatre. C'eſt donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de ſon ſujet qu'eſt attaché le nom de grand.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que, ſi les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de paſſions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand eſt donc, en tout genre, ce qui frappe univerſellement ; & le fort, ce qui fait une impreſſion moins générale, mais plus vive.

La découverte de la bouſſole eſt, ſans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration ; mais cette derniere découverte eſt infiniment plus intéreſſante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'observerai que les hommes ne pouvant se communiquer leurs idées que par des mots, si la force de l'expression ne répond pas à celle de la pensée, quelque forte que soit cette pensée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui ne sont point doués de cette vigueur d'esprit qui supplée à la foiblesse de l'expression.

Or, pour rendre fortement une pensée, il faut, 1°. l'exprimer d'une maniere nette & précise : toute idée rendue par une expression louche, est un objet apperçu à travers un brouillard ; l'impression n'en est point assez distincte, pour être forte ; 2°. il faut que cette pensée, s'il est possible, soit revêtue d'une image, & que l'image soit exactement calquée sur la pensée.

En effet, si toutes nos idées sont un effet de nos sensations, c'est donc par les sens qu'il faut transmettre nos idées aux autres hommes ; il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination, parler aux yeux pour se faire entendre à l'esprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'est pas même assez qu'une image soit juste & exactement calquée sur une idée ; il faut encore qu'elle soit grande, sans être gigantesque (1) : telle est l'image employée par l'immortel auteur de l'*Esprit des loix*, lorsqu'il com-

---

(1) L'excessive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le Psalmiste dit que *les montagnes sautent comme des béliers*, cette grande image ne fait sur nous que peu d'effet ; parce qu'il est peu d'hommes dont l'imagination soit assez forte pour se faire un tableau net & vif de montagnes sautant comme des cabrits.

pare les despotes aux sauvages, *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image soit neuve, ou, du moins, présentée sous une face nouvelle. C'est la surprise excitée par sa nouveauté, qui, fixant toute notre attention sur une idée, lui laisse le temps de faire sur nous une plus forte impression.

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier degré de perfection, lorsque l'image sous laquelle on présente une idée, est une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de sensations, & nous fait, en conséquence, une impression plus vive. On est moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'est donc à l'imagination qu'un auteur doit, en partie, la force de son expression; c'est par ce secours qu'il transmet dans l'ame de ses lecteurs tout le feu de ses pensées. Si les Anglois, à cet égard, s'attribuent une grande supériorité sur nous, c'est moins à la force particuliere de leur langue, qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On est toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes pensées, & peut les exprimer aussi vivement qu'il les conçoit. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques : dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puissants, & plus souvent encore une fausse & petite politique, s'oppose aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernements, s'éleve jusqu'aux grandes idées, est souvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique & la foiblesse de l'expression.

Aussi le lord Chesterfield, dans une lettre adressée à Mr. l'abbé de Guasco, dit, en parlant de l'auteur de l'*Esprit des loix :* » C'est dommage que Mr. le » président de Montesquieu, retenu, sans doute, » par la crainte du ministere, n'ait pas eu le courage » de tout dire. On sent bien, en gros, ce qu'il pense » sur certains sujets; mais il ne s'exprime point assez » nettement & assez fortement : on eût bien mieux » su ce qu'il pensoit, s'il eût composé à Londres, » & qu'il fût né Anglois «.

Ce défaut de force dans l'expression n'est cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, sont, avec dédain, abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expression dans certaines oraisons de Bossuet & certaines scenes de *Mahomet !* Tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en fasse, est un des plus beaux ouvrages du célebre Mr. de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Cartaut; morceau plein de cette force d'expression dont on ne croit pas notre langue susceptible. Il y découvre les causes de la superstition égyptienne.

» Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple » le plus superstitieux ? L'Egypte, dit-il, étoit un » pays d'enchantements; l'imagination y étoit per» pétuellement battue par les grandes machines du » merveilleux; ce n'étoit par-tout que des perspec» tives d'effroi & d'admiration. Le prince étoit un » objet d'étonnement & de terreur : semblable au » foudre qui, reculé dans la profondeur des nuages, » semble y tonner avec plus de grandeur & de ma» jesté, c'étoit du fond de ses labyrinthes & de son

» palais que le monarque dictoit ses volontés. Les
» rois ne se montroient que dans l'appareil effrayant
» & formidable d'une puissance relevée en eux d'une
» origine céleste. La mort des rois étoit une apo-
» théose : la terre étoit affaissée sous le poids de leurs
» mausolées. Dieux puissants, l'Egypte étoit par eux
» couverte de superbes obélisques chargés d'inscrip-
» tions merveilleuses, & de pyramides énormes,
» dont le sommet se perdoit dans les airs : Dieux
» bienfaisants, ils avoient creusé ces lacs qui rassu-
» roient orgueilleusement l'Egypte contre les inat-
» tentions de la nature.

» Plus redoutables que le trône & ses monarques,
» les temples & leurs pontifes en imposoient encore
» plus à l'imagination des Egyptiens. Dans l'un de
» ces temples étoit le colosse de Sérapis. Nul mor-
» tel n'osoit en approcher. C'étoit à la durée de ce
» colosse qu'étoit attachée celle du monde : quicon-
» que eût brisé ce talisman, eût replongé l'univers
» dans son premier chaos. Nulles bornes à la cré-
» dulité ; tout, dans l'Egypte, étoit énigme, mer-
» veille & mystere. Tous les temples rendoient des
» oracles ; tous les antres vomissoient d'horribles
» hurlements ; par-tout l'on voyoit des trépieds
» tremblants, des pythies en fureur, des victimes,
» des prêtres, des magiciens qui, revêtus du pou-
» voir des Dieux, étoient chargés de leur vengeance.

» Les philosophes, armés contre la superstition,
» s'éleverent contre elle : mais, bientôt engagés
» dans le labyrinthe d'une métaphysique trop abs-
» traite, la dispute les y divise d'opinions ; l'intérêt
» & le fanatisme en profitent ; ils fécondent le chaos
» de leurs systêmes différents ; il en sort les pom-

» peux mysteres d'Isis, d'Osiris & d'Horus. Cou-
» verte alors des ténebres mystérieuses & sublimes
» de la théologie & de la religion, l'imposture fut
» méconnue. Si quelques Egyptiens l'apperçurent à
» la lueur incertaine du doute, la vengeance tou-
» jours suspendue sur la tête des indiscrets, ferma
» leurs yeux à la lumiere, & leur bouche à la vérité.
» Les rois même, qui, pour se mettre à l'abri de
» toute insulte, avoient d'abord, de concert avec
» les prêtres, évoqué autour du trône la terreur,
» la superstition & les fantômes de leur suite; les
» rois, dis-je, en furent eux-mêmes effrayés; bientôt
» ils confierent aux temples le dépôt sacré des jeunes
» princes; fatale époque de la tyrannie des prêtres
» Egyptiens! nul obstacle alors qu'on pût opposer
» à leur puissance. Les souverains furent ceints, dès
» l'enfance, du bandeau de l'opinion; de libres &
» d'indépendants qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient
» dans ces prêtres que des fourbes & des enthou-
» siastes soudoyés, ils en devinrent les esclaves &
» les victimes. Imitateurs des rois, les peuples sui-
» virent leur exemple, & toute l'Egypte se prosterna
» aux pieds du pontife & de l'autel de la superstition «.

Ce magnifique tableau de Mr. l'abbé Cartaut prouve, je crois, que la foiblesse d'expression qu'on nous reproche, & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

❧



CHAPITRE V.

De l'esprit de lumiere, de l'esprit étendu, de l'esprit pénétrant & du goût.

Si l'on en croit certaines gens, le génie est une espece d'instinct, qui peut, à l'insu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choses. Ils mettent cet instinct fort au dessous de l'esprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence universelle. Cette opinion, soutenue par quelques hommes de beaucoup d'esprit, n'est cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver, sur ce sujet, à quelques résultats, il faut, je pense, attacher des idées nettes à ces mots *esprit de lumiere.*

Dans le physique, la lumiere est un corps dont la présence rend les objets visibles. L'esprit de lumiere est donc la sorte d'esprit qui rend nos idées visibles au commun des lecteurs. Il consiste à disposer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puisse facilement la saisir. Le titre d'esprit de lumiere est donc accordé, par la reconnoissance du public, à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des savants, après avoir escaladé le sommet escarpé des sciences, s'y trouvoient isolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carriere des sciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fon-

tenelle, que je ne considere point ici sous l'aspect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, si je l'ose dire, établit un pont de communication entre la science & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les semences de toutes les vérités ; mais que, pour cet effet, il falloit avec adresse y préparer son esprit ; *qu'une idée nouvelle*, pour me servir de son expression, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout*. Il fit donc ses efforts pour présenter ses idées avec la plus grande netteté ; il y réussit : la tourbe des esprits médiocres se sentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumiere.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige ? Simplement observer la marche des esprits ordinaires : savoir, que tout se tient & s'amene dans l'univers ; qu'en fait d'idées, l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumiere, que je compare à ces racines déliées qui, s'insinuant dans les fentes des rochers, y grossissent, & les font éclater. Il falloit enfin sentir que la nature n'est qu'un long enchaînement ; & que, par le secours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever, de proche en proche, les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées (1).

---

(1) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre. Quelque compliquée que soit une proposition, on peut, avec le secours de l'analyse, la décomposer en un certain nombre de propositions simples ; & ces propositions deviendront évidentes, lorsqu'on y rapprochera le *oui* du *non*, c'est-à-dire, lorsqu'un homme ne pourra les nier

L'esprit

L'esprit de lumiere n'est donc que le talent de rapprocher les pensées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expressions précises & claires.

Ce talent est à la philosophie ce que la versification est à la poésie. Tout l'art du versificateur consiste à rendre avec force & harmonie les pensées des poëtes; tout l'art des esprits de lumiere est de rendre avec netteté les idées des philosophes.

Sans exclure ni le génie, ni l'invention, ces deux talents ne les supposent point. Si les Descartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont à l'esprit de lumiere uni le génie & l'invention, tous les hommes ne sont pas si heureux. L'esprit de lumiere n'est quelquefois que le truchement du génie philosophique, & l'organe par lequel il communique aux esprits communs des idées trop au dessus de leur intelligence.

Si l'on a souvent confondu l'esprit de lumiere avec

---

sans tomber en contradiction avec lui-même, & sans dire à la fois, que la même chose *est & n'est pas*. Toute vérité peut se ramener à ce terme; &, lorsqu'on l'y réduit, il n'est plus d'yeux qui se ferment à la lumiere. Mais, que de temps & d'observations pour porter l'analyse à ce point, & réduire certaines vérités à des propositions aussi simples! C'est le travail de tous les siecles & de tous les esprits. Je ne vois, dans les savants que des hommes sans cesse occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient, en chaque genre, mis en état de saisir les vérités qu'ils lui proposent.

le génie, c'est que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point assez fortement senti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette sorte d'esprit tiroit les idées lumineuses qu'il réfléchissoit ensuite sur la multitude.

Dans les sciences, le génie, semblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumiere à traîner lentement sur ses traces & leur siecle & la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumiere, est comparable au coursier superbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, & franchit les halliers & les fondrieres. Occupés sans cesse à l'observer, & trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumiere l'attendent, pour ainsi dire, à quelques clarieres, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des sentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, si dans les arts, tels que l'éloquence ou la poésie, l'esprit de lumiere pouvoit donner toutes les regles fines, de l'observation desquelles il dût résulter des poëmes ou des discours parfaits, l'éloquence & la poésie ne seroient plus des arts de génie; on deviendroit grand poëte & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le genie seul saisit toutes ces regles fines qui lui assurent des succès. L'impuissance des esprits de lumiere à les découvrir toutes, est la cause de leur peu de réussite dans les arts même sur lesquels ils ont souvent donné d'excellents préceptes. Ils remplissent bien quelques-unes des conditions nécessaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

Mr. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans sa poétique, donné des préceptes excellents. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvrage, parlé ni de la versification, ni de l'art d'émouvoir les passions; il est vraisemblable qu'en observant les regles fines qu'il a prescrites, il n'eût composé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il suit, de la différence établie entre le génie & l'esprit de lumiere, que le genre-humain n'est redevable à cette derniere sorte d'esprit d'aucune espece de découverte, & que les esprits de lumiere ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette sorte d'esprit n'est donc qu'un talent, qu'une méthode de transmettre nettement ses idées aux autres. Sur quoi j'observerai que tout homme qui se concentreroit dans un genre, & n'exposeroit avec netteté que les principe d'un art tel, par exemple, que la musique ou la peinture, ne seroit cependant point compté parmi les esprits de lumiere.

Pour obtenir ce titre, il faut ou porter la lumiere sur un genre extrêmement intéressant, ou la répandre sur un certain nombre de sujets différents. Ce qu'on appelle de la lumiere suppose presque toujours une certaine étendue de connoissances. Cette sorte d'esprit doit, par cette raison, en imposer même aux gens éclairés, &, dans la conversation, l'emporter sur le génie. Que, dans une assemblée d'hommes célebres dans des arts ou des sciences différentes, on produise un de ces esprits de lumiere: s'il parle de peinture au poëte, de philosophie au peintre, de sculpture au philosophe, il exposera ses principes avec plus de précision, & développera ses

idées avec plus de netteté que ces hommes illustres ne se les développeroient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur estime. Mais que ce même homme aille mal-adroitement parler de peinture au peintre, de poésie au poëte, de philosophie au philosophe, il ne leur paroîtra plus qu'un esprit net, mais borné, & qu'un diseur des lieux communs. Il n'est qu'un cas où les esprits de lumiere & d'étendue puissent être comptés parmi les génies : c'est lorsque certaines sciences sont fort approfondies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entre elles, ces sortes d'esprits les rappellent à des principes communs, &, par conséquent, plus généraux.

Ce que j'ai dit, établit une différence sensible entre les esprits pénétrants & les esprits de lumiere & d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité d'objets ; ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets ; mais ils les creusent ; ils parcourent en profondeur l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec son étymologie. Le propre de cette sorte d'esprit est de percer dans un sujet : a-t-il, dans ce sujet, fouillé jusqu'à certaine profondeur ? il quitte alors le nom de pénétrant, & prend celui de profond.

L'esprit profond, ou le génie des sciences, n'est, selon Mr. Formey, que l'art de réduire des idées déjà distinctes à d'autres idées encore plus simples & plus nettes, jusqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la derniere résolution possible. Qui sauroit, ajoute Mr. Formey, à quel point chaque homme a poussé cette analyse, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les esprits.

Il suit de cette idée que le court espace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en plusieurs genres; qu'on a d'autant moins d'étendue d'esprit, qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'est point d'esprit universel.

A l'égard de l'esprit pénétrant, j'observerai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illustres, qui s'occupent des sciences dans lesquelles il est plus ou moins initié; telles sont, la morale, la politique, la métaphysique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie? on n'est pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette science. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'esprit d'un homme, juge ses ouvrages, & n'applique jamais à son esprit l'épithete de pénétrant; il attend, pour louer, que, par la solution de quelques problêmes difficiles, ou par la composition de tableaux sublimes, un homme ait mérité le titre de grand géometre, ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit; c'est que la sagacité & la pénétration sont deux sortes d'esprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande sagacité, lorsqu'ayant très-long-temps médité, & ayant très-habituellement présents à l'esprit les objets qu'on traite le plus communément dans les conversations, on les saisit & les pénetre avec vivacité. La seule différence entre la pénétration & la sagacité d'esprit, c'est que cette derniere sorte d'esprit, qui suppose plus de prestesse de conception, suppose aussi des études plus fraîches des questions sur lesquelles on fait preuve de sagacité. On a d'autant plus de sagacité dans un genre, qu'on

s'en est plus profondément & plus nouvellement occupé.

Passons maintenant au goût : c'est, dans ce chapitre, le dernier objet que je me sois proposé d'examiner.

Le goût, pris dans sa signification la plus étendue, est, en fait d'ouvrages, la connoissance de ce qui mérite l'estime de tous les hommes. Entre les arts & les sciences, il en est sur lesquels le public adopte le sentiment des gens instruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement; telles sont la géométrie, la méchanique, & certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits; & le goût n'est, en ces divers genres, que la connoissance du vraiment beau.

Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages dont le public est, ou se croit juge : tels sont les poëmes, les romans, les tragédies, les discours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la connoissance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les siecles & de tous les pays, mais la connoissance plus particuliere de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il est deux moyens de parvenir à cette connoissance, &, par conséquent, deux différentes especes de goût. L'un, que j'appelle goût d'habitude : tel est celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des sentiments propres à plaire au public, rend très-bons juges des ouvrages de théatre, & sur-tout des pieces ressemblantes aux pieces déjà données. L'autre espece de goût est un goût raisonné : il est fondé

sur une connoissance profonde, & de l'humanité, & de l'esprit du siecle. C'est particuliérement aux hommes doués de cette derniere espece de goût, qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude, manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaison. Mais ce goût raisonné, sans doute supérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la science dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'esprit, en conclure qu'il n'est point de goût universel.

L'unique observation qui me reste à faire au sujet du goût, c'est que les hommes illustres ne sont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de succès. Quelle est, me dira-t-on, la cause de ce phénomene littéraire? C'est, répondrai-je, qu'il en est des grands écrivains comme des grands peintres: chacun d'eux a sa maniere. Mr. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ses idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui sont propres; Mr. de Fontenelle les présentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui sont particuliers; & Mr. de Voltaire les rendra avec une imagination, une noblesse & une élégance continues.

Or, chacun de ces hommes illustres, nécessité par son goût à regarder sa maniere comme la meilleure, doit, en conséquence, faire souvent plus de cas de l'homme médiocre qui la saisit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugements différents que portent souvent, sur le même ouvrage, & l'écrivain célebre, & le public, qui, sans estime pour

les imitateurs, veut qu'un auteur soit lui, & non un autre.

Aussi, l'homme d'esprit qui s'est perfectionné le goût dans un genre, sans avoir, en ce même genre, ni composé, ni adopté de maniere, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illusion, & ne l'empêche de se placer au point de vue d'où le public considere & juge un ouvrage.





CHAPITRE VI.

Du bel Esprit.

Ce qui plaît dans tous les fiecles, comme dans tous les pays, eft ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus précife, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui conftitue le beau. De cet examen l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les fciences, dont on formeroit enfuite l'idée abftraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel efprit*, fi le public unit l'épithete de beau au mot d'*efprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithete l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'eft à ceux qui compofent dans le genre d'agrément, qu'on donne particuliérement le nom de bel efprit. Ce genre d'efprit eft très-différent du genre inftructif. L'inftruction eft moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en phyfique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en font également eftimées. Il n'en eft pas ainfi du bel efprit: l'eftime conçue pour un ouvrage de ce genre, doit fe modifier différemment chez les divers peuples, felon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les fciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel efprit*.

Mais, comme il n'en est aucune où l'on ne compose des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des histoires (1), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur, sans le fatiguer; il n'est point aussi de nation où, du moins sous un autre nom, on ne connoisse ce que nous désignons par le mot *bel esprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, est compris dans la classe des beaux esprits, lorsqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Despréaux disoit, en parlant de l'élégant Racine: *Ce n'est qu'un bel esprit, à qui j'ai appris à faire difficilement des vers.* Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine: mais je crois pouvoir en conclure que c'est principalement dans la clarté, le coloris de l'expression, & dans l'art d'exposer ses idées, que consiste le bel esprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît, & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, si, comme le remarque M. de Vaugelas, il est plus de juges des mots que des idées; & si les hommes sont, en général, moins sensibles à la justesse d'un raisonnement qu'à la beauté d'un expression (2), c'est donc à l'art de bien dire que doit être spécialement attaché le titre de bel esprit.

---

(1) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raison, être aussi généralement goûtées & senties.

(2) Je rapporterai, à ce sujet, un mot de Malherbe.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel esprit n'est que l'art de dire également des riens. Ma réponse à cette conclusion, c'est qu'un ouvrage vuide de sens ne feroit qu'une continuité de sons harmonieux qui n'obtiendroit aucune estime (1); & qu'ainsi le public ne décore du titre de bel esprit que ceux dont les ouvrages sont pleins d'idées grandes, fines ou intéressantes. Il n'est aucune idée qui ne soit du ressort du bel esprit, si l'on excepte celles qui, supposant trop d'études préliminaires, ne peuvent être mises à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponse aucune atteinte à la gloire des philosophes. Le genre philosophique suppose, sans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ses idées; mais c'est dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'observations sur les choses; & l'on n'en fait, dans le monde, que sur la maniere de les présenter. Les philosophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter sur les beaux es-

---

Il étoit au lit de la mort: son confesseur, pour lui inspirer plus de ferveur & de résignation, lui décrivoit les joies du paradis. Il se servoit d'expressions basses & louches. La description faite: *Eh bien!* dit-il au malade, *vous sentez-vous un grand desir de jouir de ces plaisirs célestes?... Ah! Monsieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage; votre mauvais style m'en dégoûte.*

(1) Un homme ne feroit plus maintenant cité comme homme d'esprit, pour avoir fait un madrigal ou un sonnet.

prits; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions néceſſaires pour mériter le titre de philoſophe ou de bel eſprit, ſont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illuſtres ſont également rares. En effet, pour pouvoir, à la fois, inſtruire & plaire, quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir & de ſa langue, & de l'eſprit de ſon ſiecle? Que de goût, pour préſenter toujours ſes idées ſous un aſpect agréable! que d'étude, pour les diſpoſer de maniere qu'elles faſſent la plus vive impreſſion ſur l'ame & l'eſprit du lecteur! que d'obſervations, pour diſtinguer les ſituations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être ſenties, n'ont beſoin que d'être préſentées! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, &, comme dit Mr. de Fontenelle, *pour exciter la curioſité de l'eſprit, ménager ſa pareſſe, & prévenir ſon inconſtance!*

C'eſt en ce genre la difficulté de réuſſir qui, ſans doute, eſt en partie cauſe du peu de cas que les beaux-eſprits font communément des ouvrages de pur raiſonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la philoſophie qu'un amas d'énigmes puériles & myſtérieuſes, & s'il hait dans les philoſophes la peine qu'il faut ſe donner pour les entendre, le bel-eſprit ne leur eſt gueres plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la ſéchereſſe & l'aridité du genre inſtructif. Trop occupé du *bien-écrit*, & moins ſenſible au ſens (1) qu'à l'élégance de la

(1) Rien de plus triſte, pour quiconque ne s'exprime pas heureuſement, que d'être jugé par des beaux ou des

phrase, il ne reconnoît pour bien pensé que les idées heureusement exprimées. La moindre obscurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle soit rendue, sera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorsqu'on ne pourra la réduire à des propositions extrêmement simples; & qu'il en est de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux esprits, il en est qui, secrets ennemis de la philosophie, accréditent contre elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent, à cet égard, l'erreur populaire : &, sans estime pour la justesse, la force, la profondeur & la nouveauté des pensées, ils semblent oublier que l'art de bien dire suppose nécessairement qu'on a quelque chose à dire; & qu'enfin l'écrivain élégant est comparable au jouaillier, dont l'habileté devient inutile, s'il n'a des diamants à monter.

Les savants & les philosophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent souvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conséquence, peu de cas du bel esprit; & leur mépris injuste pour ce genre d'esprit, est principalement fondé sur une grande insensibilité pour l'espece d'idées qui entrent

---

demi-esprits. On ne lui tient point compte de ses idées; on le juge sur les mots. Quelque supérieur qu'il soit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement; il ne passera jamais près d'eux que pour un sot.

dans la composition des ouvrages de bel esprit. Ils sont presque tous, plus ou moins, semblables à ce géometre, devant qui l'on faisoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique sa curiosité; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques scenes, & la rend, en disant : *Pour moi, je ne sais ce qu'on trouve de si beau dans cet ouvrage ; il ne prouve rien.*

Le savant abbé de Longuerue étoit à-peu-près dans le cas de ce géometre : la poésie n'avoit point de charmes pour lui; il méprisoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine; il avoit, disoit-il, banni tous les poëtes de sa bibliotheque (1).

Pour sentir également le mérite & des idées & de l'expression, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Montesquieu, & quelques-uns de nos philosophes, que leur modestie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penser; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les causes du mépris respectif qu'ont les uns pour les autres quelques savants & quelques beaux-esprits, je dois indiquer les causes du mépris où le bel-esprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'esprit.

---

(1) » Il y a, disoit ce même abbé de Longuerue, » deux ouvrages sur Homere, qui valent mieux qu'Homere lui-même; le premier, c'est *Antiquitates Homericæ*; le second, c'est *Homeri Gnomologia, per Duportum*. Quiconque a lu ces deux livres, a lu tout ce » qu'il y a de bon dans Homere, & n'a point essuyé » l'ennui de ses contes à dormir debout ».

Le goût de notre siecle pour la philosophie la remplit de dissertateurs, qui, lourds, communs & fatigants, sont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugements. Parmi ces dissertateurs, il en est qui s'expriment très-mal; ils le soupçonnent; ils savent que chacun est juge de l'élégance & de la clarté de l'expression, & qu'à cet égard il est impossible de duper le public: ils sont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel-esprit, pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre? Ils ont oui dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une maniere obscure: ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon esprit, ils pourront toujours rejetter l'ineptie de leurs raisonnements sur l'obscurité de leurs expressions; que c'est l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de sottise: aussi le saisissent-ils avidement, en se cachant, autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes, que le défaut de bel-esprit est le seul droit qu'ils aient au bon esprit, & qu'écrire mal n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelque riches ou puissants (1) qu'ils soient souvent, ne feroit cependant aucune impression sur le public, s'il n'étoit sou-

(1) En général, ceux qui, sans succès, ont cultivé les arts & les sciences, deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête des sots; ils voudroient anéantir le genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.

tenu de l'autorité de certains philoſophes, qui, jaloux, comme les beaux eſprits, d'une eſtime excluſive, ne ſentent pas que chaque genre différent a ſes admirateurs particuliers ; qu'on trouve par-tout plus de lauriers, que de têtes à couronner; qu'il n'eſt point de nation qui n'ait en ſa diſpoſition un fond d'eſtime ſuffiſant pour ſatisfaire à toutes les prétentions des hommes illuſtres, & qu'enfin en inſpirant le dégoût du bel eſprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéreſſés à mépriſer l'eſprit, comprennent également ſous le nom de bel eſprit, qui ne leur eſt guere plus connu, & les ſavants, & les philoſophes, & généralement tout homme qui penſe.





CHAPITRE VII.

De l'Esprit du siecle.

Cette sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des sciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siecle n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel esprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté ; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé ;* cependant ils ne disent, ni ne doivent dire les mêmes choses (1), parce que l'un & l'autre se proposent des objets différents. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéressantes pour l'humanité, ou du moins pour sa nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second discours, qu'on ne pou-

(1) Mille traits, agréables dans la conversation, seroient insipides à la lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit son divertissement.*

voit parler dans le monde que des choſes ou des perſonnes; que la bonne compagnie eſt ordinairement peu inſtruite ; qu'elle ne s'occupe guere que des perſonnes ; que l'éloge eſt ennuyeux pour quiconque n'en eſt point l'objet, & qu'il fait bâiller les auditeurs. Auſſi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à ſaiſir leur côté foible, à les perſiffler, à tourner en plaiſanterie les choſes les plus ſérieuſes, à rire de tout, & enfin à jetter du ridicule ſur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'eſprit de converſation ſe réduit donc au talent de médire agréablement, & ſur-tout dans ce ſiecle, où chacun prétend à l'eſprit, & s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la ſupériorité d'un homme, ſans bleſſer la vanité de tout le monde; où l'on ne diſtingue l'homme de mérite de l'homme médiocre que par l'eſpece de mal qu'on en dit; où l'on eſt, pour ainſi dire, convenu de diviſer la nation en deux claſſes; l'une, celle des bêtes, & c'eſt la plus nombreuſe; l'autre, celle des fous, & l'on comprend dans cette derniere tous ceux à qui l'on ne peut refuſer des talents. D'ailleurs, la médiſance eſt maintenant l'unique reſſource qu'on ait pour faire l'éloge de ſoi & de ſa ſociété. Or, chacun veut ſe louer : ſoit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on ſe taiſe, c'eſt toujours ſon apologie qu'on fait : chaque homme eſt un orateur qui, par ſes diſcours ou ſes actions, récite perpétuellement ſon panégyrique. Il y a deux manieres de ſe louer; l'une, en diſant du bien de ſoi; l'autre, en diſant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, & généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions,

se donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre siecle est devenu plus délicat sur cet article. Ce n'est que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il est maintenant permis de faire son éloge. C'est en se moquant d'un sot qu'on vante indirectement son esprit. Cette maniere de se louer est, sans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs ; c'est cependant la seule en usage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en pense, est un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque, au contraire, se loue par le mal qu'il dit d'autrui, est un homme charmant ; il est environné d'auditeurs reconnoissants ; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il se donne, & ne cessent d'applaudir à de bons mots qui les soustraient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au dessein de nuire, qu'au desir de se vanter. Aussi l'indulgence est-elle facile à pratiquer, non-seulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces esprits bornés, dont les intentions sont plus odieuses. L'homme de mérite sait que l'homme dont on ne dit aucun mal, est, en général, un homme dont on ne peut dire aucun bien ; que ceux qui n'aiment point à louer, ont communément été peu loués : aussi n'est-il point avide de leur éloge ; il regarde la sottise comme un malheur dont la sottise cherche toujours à se venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, disoit un homme de beaucoup d'esprit ; *que d'ailleurs on en dise tout le mal qu'on voudra, je n'en serai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuse.* Mais si la philosophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'est à des applaudissements indiscrets qu'on doit ce grand nombre de

méchans, qui, dans le fond, sont quelquefois les meilleurs gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'esprit qu'elle donne, ils ne savent pas assez estimer en eux la bonté qui leur est naturelle ; ils veulent se rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureusement assez d'esprit pour y réussir : ils deviennent d'abord méchants par air ; ils restent méchants par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeste habitude, fermez l'oreille à ces louanges données à des traits satyriques, aussi nuisibles à la société, qu'ils y sont communs. Considérez les sources impures (1) d'où sort la médisance. Rappellez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choses ;

(1) L'un médit, parce qu'il est ignorant & oisif ; l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur, & choqué des moindres défauts, il est habituellement malheureux : c'est à son humeur, plus qu'à son esprit, qu'il doit ses bons mots : *Facit indignatio versum.* Un troisieme est né atrabilaire ; il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis : eh! quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de sa haine ! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe ; il ne voit dans les hommes que des scélérats ou des frippons déguisés ; il le dit, & souvent il dit vrai : mais, enfin, il se trompe quelquefois. Or, je demande si l'on n'est pas également dupe, soit qu'on prenne le vice pour la vertu, ou la vertu pour le vice ? L'âge heureux est celui où l'on est la dupe de ses amis & de ses maîtresses. Malheur à celui dont la prudence n'est pas l'effet de l'expérience ! La défiance prématurée est le signe certain d'un cœur dépravé & d'un caractere malheureux. Qui sait si le plus insensé des hom-

qu'un *vieux méchant* lui paroît aussi ridicule qu'un *vieux charmant ;* que, parmi les gens du monde, ceux qui sont faits pour le grand, se dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (1). Abandonnez-le donc aux hommes bornés: pour eux, la médisance est un besoin. Ennemis nés des esprits supérieurs, & jaloux d'une estime qu'on leur refuse, ils savent que, semblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croissent que sur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que sur les débris des grandes réputations; aussi ne s'occupent-ils que du soin de les détruire.

Ces hommes bornés sont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ses pairs; à pré-

---

mes n'est pas celui, qui, pour n'être jamais dupe de ses amis, s'expose au supplice d'une méfiance perpétuelle? L'on médit enfin pour faire montre de son esprit; on ne se dit pas que l'esprit satyrique n'est que l'esprit de ceux qui n'en ont point. Qu'est-ce, en effet, qu'un esprit qui n'existe que par les ridicules d'autrui? & qu'un talent où l'on ne peut exceller sans que l'éloge de l'esprit ne devienne la satyre du cœur. Comment s'énorgueillir de ses succès dans un genre où, si l'on conserve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dédaigneroit si elle étoit jointe à plus de lumiere?

(1) Ce n'est qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite, comme homme d'esprit, l'homme à qui on refuse le sens commun. Aussi, l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand Général, un écrivain illustre, un célebre artiste, un habile manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme du bon ton. Or, quel esprit que celui dont aucune nation ne veut?

ſent que chacun aſpire à l'eſprit, & s'en croit, c'eſt preſque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'eſt plus pour s'inſtruire, c'eſt pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en eſt aucun qui puiſſe tenir contre cette diſpoſition des lecteurs. La plupart d'entre eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, ſont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promenent que pour en chercher les égouts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'eſprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage ; & que, dans les livres, comme le diſoit un Anglois, *il faut aller à la chaſſe des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre ?*

Toutes les injuſtices de cette eſpece ſont un effet néceſſaire de la ſottiſe. Quelle différence, à cet égard, entre la conduite de l'homme d'eſprit, & celle de l'homme borné ? Le premier profite de tout. Il échappe ſouvent aux hommes médiocres des vérités dont le ſage ſe ſaiſit : l'homme d'eſprit qui le ſait, les écoute ſans dégoût ; il n'apperçoit communément dans la converſation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de ſon ignorance, l'homme d'eſprit s'inſtruit dans preſque tous les livres : trop ignorant & trop vain pour ſentir le beſoin de s'éclairer ; l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'inſtruire dans aucun des ouvrages de ſes contemporains ; &, pour dire modeſtement qu'il ſait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (1) ;

(1) Le ſavant, dit le proverbe Perſan, ſait & s'en-

il va même jusqu'à soutenir que tout a été dit & pensé ; que les auteurs ne font que se répeter, & qu'ils ne different entre eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux! lui diroit-on, est-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu ? Quel autre que Newton a, dans le siecle dernier, fixé les loix de la pesanteur ? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomenes nouveaux ? Il n'est plus, selon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'espece de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation ? en a-t-on fixé les bornes ? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'esprit de commerce & l'esprit militaire ? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux ? a-t-on seulement fait le roman d'une bonne législation (1),

---

quiert; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir.

(1) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répete tous les jours : *Punir* & *récompenser* est un axiome. Tout le monde en sait les mots ; peu d'hommes en savent le sens. Qui l'appercevroit dans toute son étendue, auroit résolu, par l'application de ce principe, le problême d'une législation parfaite. Que de choses pareilles on croit savoir, & qu'on répete tous les jours sans les entendre ! Quelle signification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverses bouches !

On raconte d'une fille en réputation de sainteté, qu'elle passoit les journées entieres en oraison. L'évêque le sait,

telle qu'on pourroit, à la tête d'une colonie, l'établir sur quelque côte déserte de l'Amérique ?

Le temps a fait, dans chaque siecle, présent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout est dit & pensé*, est donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'est point de moyens que l'envieux, sous l'apparence de la justice, n'emploie pour dégrader le mérite. On sait, par exemple, qu'il n'est point de vérité isolée ; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues, avec lesquelles elle a nécessairement quelques ressemblances : c'est cependant de ces ressemblances que part l'envie, pour accuser journellement de plagiat les hommes illustres, nos contemporains (1) : lors-

---

il va la voir : *Quelles sont donc les longues prieres auxquelles vous consacrez vos journées ?* Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. *Le* Pater, reprend l'évêque, *est sans doute une excellente priere ; mais enfin un* Pater *est bientôt dit.* O Monseigneur, quelles idées de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux seuls mots, *Pater noster !* En voilà pour une semaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes ; je les compare à des écheveaux mêlés : en tient-on un bout ? on ne peut dévider toute la morale & la politique ; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

(1) Sous le nom d'amour, Hésiode, par exemple, nous donne, à peu près, l'idée de l'attraction ; mais, dans ce poëte, ce n'étoit qu'une idée vague : elle est, au contraire, dans Newton, le résultat de combinaisons & de calculs nouveaux ; Newton en est donc l'inventeur.

qu'elle déclame contre les plagiaires, c'eſt, dit-elle, pour punir les larcins littéraires, & venger le public. Mais, lui répondroit-on, ſi tu ne conſultois que l'intérêt public, tes déclamations ſeroient moins vives; tu ſentirois que ces plagiaires, ſans doute, moins eſtimables que les gens de génie, ſont cependant très-utiles au public; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, ſi les particuliers qui compoſent la ſociété, doivent ſe ranger ſous pluſieurs claſſes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différents, il eſt évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir; qu'il faut des auteurs pour toutes les

---

Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorſqu'Ariſtote a dit : *Nihil eſt in intellectu quod non priùs fuerit in ſenſu ;* il n'attachoit certainemet pas, à cet axiome, les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit, tout au plus, dans le philoſophe Grec que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au philoſophe Anglois. C'eſt l'envie ſeule qui nous fait trouver, dans les anciens, toutes les découvertes modernes. Une phraſe vuide de ſens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, ſuffit pour faire crier au plagiat. On ne ſe dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que perſonne n'y avoit encore apperçu, c'eſt proprement faire une découverte; que cette découverte ſuppoſe, du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'obſervations, qui menoient à ce principe : & qu'enfin celui qui raſſemble un grand nombre d'idées ſous le même point de vue, eſt un homme de génie & un inventeur.

classes (1), des Neuville pour prêcher à la ville, & des Bridaine pour les campagnes. En morale comme en politique, certaines idées ne sont pas universellement senties, & leur évidence n'est point constatée qu'elles n'aient, de la plus sublime philosophie, descendu jusqu'à la poésie; & de la poésie, jusqu'aux Pont-neufs : ce n'est ordinairement que dans cet instant seul qu'elles deviennent assez communes pour être utiles.

Au reste, cette envie, qui prend si souvent le nom de justice, & dont personne n'est entiérement exempt, n'est le vice d'aucun état. Elle n'est ordinairement active & dangereuse que dans des hommes bornés & vains. L'homme supérieur a trop peu d'objets de jalousie, & les gens du monde sont trop légers, pour obéir long-temps au même sentiment : d'ailleurs, ils ne haïssent point le mérite, & surtout le mérite littéraire : souvent même ils le protégent : leur unique prétention, c'est d'être agréables & brillants dans la conversation. C'est dans cette prétention que consiste proprement l'esprit du siecle : aussi n'est-il rien qu'on n'imagine pour échapper, en ce genre, au reproche d'insipidité.

Une femme de peu d'esprit paroît entiérement

(1) Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant. Un homme se faisoit un jour présenter à un magistrat, homme de beaucoup d'esprit. *Que faites-vous?* lui demanda le magistrat : *Je fais des livres*, répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'est encore parvenu? Je le crois bien*, reprend l'auteur : *Je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages est imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique; je ne compose que pour les Colonies.*

occupée de ſon chien ; elle ne parle qu'à lui ; l'orgueil des auditeurs s'en offenſe : on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle ſait qu'on eſt quelque choſe dans la ſociété, lorſqu'on a prononcé tant de mots (1), qu'on a fait tant de geſtes & tant de bruit : l'occupation de ſon chien eſt donc moins, pour elle, un amuſement, qu'un moyen de cacher ſa médiocrité ; elle eſt, à cet égard, très-bien conſeillée par ſon amour-propre, qui, pour le moment, nous fait preſque toujours tirer le meilleur parti de notre ſottiſe.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit de l'eſprit du ſiecle ; c'eſt qu'il eſt facile de ſe le repréſenter ſous une image ſenſible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'eſprit de quelques-uns des ſiecles de la Grece, & de l'eſprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne ſera-t-il pas forcé de repréſenter l'eſprit ſous la figure d'un homme, qui, l'œil fixe, l'ame abſorbée dans de profondes méditations, reſte dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux muſes ? Dans le ſecond tableau, ne ſera-t-il pas néceſſité à peindre l'eſprit ſous les traits du dieu de la raillerie, c'eſt-à-dire, ſous la figure d'un homme qui conſidere tout avec un ris malin & un œil moqueur ? Or, ces deux portraits ſi différents, nous donneroient aſſez exactement la différence de l'eſprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'obſerverai que, dans chaque

---

(1) C'eſt à ce ſujet que les Perſans diſent : *J'entends le bruit de la meule ; mais je ne vois pas la farine.*

ſiecle, un peintre ingénieux donneroit à l'eſprit une phyſionomie différente; & que la ſuite allégorique de pareils portraits ſeroit fort agréable & fort curieuſe pour la poſtérité, qui, d'un coup-d'œil, jugeroit de l'eſtime ou du mépris que, dans chaque ſiecle, l'on a dû accorder à l'eſprit de chaque nation.





CHAPITRE VIII.

De l'Esprit juste (1).

Pour porter, ſur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugements trop juſtes, il faudroit être exempt de toutes les paſſions qui corrompent notre jugement ; il faudroit avoir habituellement préſentes à la mémoire les idées dont la connoiſſance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout ſavoir. Perſonne ne ſait tout : on n'a donc l'eſprit juſte qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un eſt bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expreſſion, & enfin de toutes les beautés de ſtyle ; mais il eſt mauvais juge de la juſteſſe du plan. L'autre, au contraire, eſt connoiſſeur en cette derniere partie ; mais il n'eſt frappé ni de cette juſteſſe, ni de cet à propos, ni de cette force de ſentiment d'où dépend la vérité ou la fauſſeté des caracteres tragiques, & le premier mérite des pieces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle, &, par conſéquent, la principale beauté

(1) Dans un ſens étendu, l'eſprit juſte ſeroit l'eſprit univerſel. Il ne s'agit point de cette ſorte d'eſprit dans ce chapitre : je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

de ce genre, consiste à peindre fidellement les effets que produisent sur nous les passions fortes.

On n'a donc proprement de justesse d'esprit que dans les genres sur lesquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, sans confondre le génie & l'esprit étendu & profond avec l'esprit juste, s'empêcher d'avouer que cette derniere sorte d'esprit n'est plus qu'un esprit faux, lorsqu'il s'agit de ces propositions compliquées, où la vérité est le résultat d'un grand nombre de combinaisons; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup; & où la justesse de l'esprit dépend de son étendue : aussi n'entend-on communément par *esprit juste*, que la sorte d'esprit propre à tirer des conséquences justes & quelquefois neuves des opinions vraies ou fausses qu'on lui présente.

Conséquemment à cette définition, l'esprit juste contribue peu à l'avancement de l'esprit humain : cependant il mérite quelque estime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admises, en tire des conséquences toujours justes & quelquefois neuves, est un homme rare parmi le commun des hommes. Il est même, en général, plus estimé des gens médiocres, que ne le sera l'esprit supérieur, qui rappellant trop souvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les transportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur paresse, & blesser leur orgueil.

Au reste, quelque justes que soient les conséquences qu'on tire, ou d'un sentiment ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'esprit juste, l'on ne sera jamais cité que comme un fou, si ce sentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il pissoit, il

submergeroit tout le Bisnagar. En conséquence, ce vertueux citoyen préférant le salut de sa patrie au sien propre, retenoit toujours son urine; il étoit prêt à périr, lorsqu'un médecin, homme d'esprit, entre tout effrayé dans sa chambre : *Narsingue* (1), lui dit-il, *est en feu ; ce n'est bientôt qu'un monceau de cendres : hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien pisse, raisonne juste, & passe pour fou (2).

Un autre homme, sans doute attaqué des mêmes vapeurs, comparoit un jour le petit nombre des élus au nombre prodigieux d'hommes que le péché précipite journellement dans l'enfer. *Si l'ambition, l'avarice, la luxure*, se disoit-il à lui-même, *nous por-*

---

(1) Capitale du Bisnagar.

(2) Les esprits justes pouvoient regarder l'usage où l'on étoit autrefois de décider de la justice ou de l'injustice d'une cause, par la voie des armes, comme un usage très-bien établi. Il leur paroissoit la conséquence juste de ces deux propositions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injustice.* » S'il s'élevoit une » dispute sur la propriété d'un fonds, sur l'état d'une per- » sonne, si le droit n'étoit pas bien clair de part & d'au- » tre, on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'em- » pereur Othon, vers l'an 968, ayant consulté les doc- » teurs pour savoir si en ligne directe la représentation » devoit avoir lieu, comme ils étoient de différents avis, » on nomma deux braves pour décider ce point de droit : » l'avantage étant demeuré à celui qui soutenoit la re- » présentation, l'empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'a- » venir «. *Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres*, tome XV.

Je pourrois citer encore ici d'après les mémoires de

tent à tant de crimes, que n'en commet-on du moins qui soient utiles aux hommes? Pourquoi ne pas donner la mort aux enfants avant l'âge du péché? Par ce crime je peuplerois le ciel de bienheureux. J'offenserois sans doute l'Eternel; je m'exposerois à tomber dans l'abyme de l'enfer; mais enfin, je sauverois des hommes: je serois le Curtius qui se jette dans le gouffre pour le salut de Rome. L'assassinat de quelques enfants fut la conséquence juste qu'il tira de ce raisonnement.

Si de pareils hommes sont généralement regardés comme fous, ce n'est pas uniquement parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux, mais sur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de

---

l'Académie des inscriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces temps d'ignorance, *jugements de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide, qui se pratiquoit aussi: » Après quelques » oraisons prononcées sur le patient, on lui lioit la main » droite avec le pied gauche, & la main gauche avec le » pied droit, & dans cet état on le jettoit à l'eau: s'il » surnageoit, on le traitoit en criminel; s'il enfonçoit, » il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit se » trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pou» vant faire aucun mouvement, & son volume étant su» périeur à un égal volume d'eau, il doit nécessairement » enfoncer. On n'ignoroit pas, sans doute, un principe » de statique aussi simple, d'une expérience si commune; » mais la simplicité de ces temps-là attendoit toujours un » miracle, qu'ils ne croyoient pas que le ciel pût leur » en refuser pour leur faire connoître la vérité «. *Ibid.* Au lieu de cette note, dont on ne trouve que le com-

Wisthnou, & le Musulman, qui, d'après l'Alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un & l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils? C'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités religieuses, la raison est sans force contre deux grands missionnaires, l'exemple & la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des Grands sont la loi des petits. Ce Chinois & ce Musulman passeront donc pour sages, uniquement parce qu'ils sont *fous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtise: celui-là seul est cité comme bête qui n'est pas bête de la bêtise commune.

---

mencement jusqu'à ces mots: » *S'il s'élevoit*, &c: dans l'édition originale & dans le manuscrit de l'auteur on lisoit: » Il arriva, dit-on, il y a quelques années, en » Prusse, un fait à peu près pareil. Deux hommes fort » pieux vivoient dans l'amitié la plus intime; l'un d'eux » fait ses dévotions, rencontre son ami au sortir de l'é- » glise, il lui dit: *Je crois, autant qu'un chrétien peut le* » *croire, être en état de grace....* *Quoi*, lui répond son » ami, *dans cet instant vous ne craindriez donc pas la* » *mort? Je ne pense pas*, reprend-il, *pouvoir jamais être* » *en meilleure disposition.* Ce mot échappé, son ami le » frappe, le tue; & ce meurtre lui paroît la conséquence » juste du sentiment d'une foi & d'une amitié vive ». Ainsi, dans presque toutes les religions, la société ne doit son repos, & le monde sa durée, qu'à l'inconséquence des esprits.

Certains villageois, dit-on, bâtissent un pont : ils y gravent cette inscription : *Le présent pont est fait ici* : d'autres voulant retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui passent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtises de cette espece doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter sérieusement les dogmes des Bonzes, des Brachmanes & des Talapins ? dogmes aussi absurdes que l'inscription du pont. Comment peut-on, sans rire, voir les rois, les peuples, les ministres, & même les grands hommes, se prosterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde ? Comment, en parcourant les voyages, n'est-on pas étonné d'y voir l'existence des sorciers & des magiciens aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu, & passer, chez la plupart des nations, pour aussi démontrée ? Par quelle raison enfin des absurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas sur nous la même impression ? C'est qu'on se moque volontiers d'une bêtise dont on se croit exempt ; c'est que personne ne répéte, d'après le villageois, *le présent pont est fait ici* ; & qu'il n'en est pas ainsi, lorsqu'il s'agit d'une pieuse absurdité. Personne ne se croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de soi sous le nom d'autrui.

Ce n'est donc point, en général, à l'absurdité d'un raisonnement, mais à l'absurdité d'une certaine espece de raisonnement, qu'on donne le nom de bêtise. On ne peut donc entendre par ce mot, qu'une ignorance peu commune. Aussi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde

un grand génie. La science des choses communes est la science des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie est, à cet égard, d'une ignorance grossiere. Ardent à s'élancer jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il cultive, & content d'y saisir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités secondaires, il néglige toute autre espece de connoissance. Sort-il du sentier lumineux que lui trace le génie ? il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apocalypse*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpents de cette nuit immense qui environne les esprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colomne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obscure, & tantôt lumineuse. Le grand homme, toujours supérieur en un genre, manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres ; à moins qu'on n'entende ici, par *esprit*, l'aptitude à s'instruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoissance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi-connoissance & une connoissance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits, lorsqu'ils ont une connoissance superficielle des choses. L'ignorance & la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout : l'une & l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans lesquelles la nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais sur les divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues : or, ces opinions sont fausses pour la plupart, & l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions : l'esprit juste n'est donc, le plus souvent, que l'art de raisonner méthodiquement faux. Peut-être cette sorte d'esprit suffit pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en est doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne se rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, souvent l'estime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur estime, en lui faisant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une source d'erreurs ; erreurs auxquelles il est impossible de l'arracher. Car enfin, si le miroir, de tous les conseillers le conseiller le plus poli & le plus discret, n'apprend à personne à quel point il est difforme, qui pourroit désabuser un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même ; sur-tout, lorsque cette opinion est appuyée de l'estime de la plupart de ceux qui l'environnent ? C'est être encore assez modeste que de ne s'estimer que d'après l'éloge d'autrui. Delà cependant cette confiance de l'esprit juste en ses propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde souvent comme des visionnaires, comme des esprits systématiques & de mau-

vaises têtes (1). O esprits justes! leur diroit-on, lorsque vous traitez de mauvaises têtes ces grands hommes, qui, du moins, sont si supérieurs dans le genre où le public les admire; quelle opinion pensez-vous que le public puisse avoir de vous, dont l'esprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conséquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte est peu importante? Toujours en extase devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, sujets aux erreurs des hommes célebres. Oui, sans doute; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorsque vous vantez entre vous la justesse de votre esprit, il me semble entendre des culs-de-jatte se glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, est souvent plus sage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de passions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais en êtes-vous plus recommandables? Qu'importe au public la bonne ou mauvaise conduite d'un particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, est encore plus estimable que vous. En effet, on sert sa patrie, ou par l'innocence de ses mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de servir sa patrie, la derniere, qui, sans contredit, appartient plus directement au génie, est,

(1) Dire d'un homme qu'il a une mauvaise tête, c'est, le plus souvent, dire, sans le savoir, qu'il a plus d'esprit que nous.

en même temps, celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier, ne sont gueres utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent la société : au contraire, les lumieres nouvelles, que ce même particulier répandra sur les arts & les sciences, sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnoissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent, sans doute, en imposer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol, à l'aspect des lunettes que portent toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs, se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils sont très-savants ; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit, & la taciturnité pour profondeur ; il faut bien qu'on prenne aussi la gravité ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit, & l'on se rappelle bientôt que la gravité, comme le dit Mademoiselle de Scudery, n'est qu'un secret du corps pour cacher les défauts de l'esprit (1). Il n'y a donc proprement que ces esprits justes qui soient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reste, qu'ils se croient sages, parce qu'ils sont sérieux ; qu'inspirés par l'orgueil & l'envie, lorsqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la justice ;

(1) L'âne, dit, à ce sujet, Montaigne, est le plus sérieux des animaux.

personne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces méprises de sentiment sont en tous genres si générales & si fréquentes, que je crois répondre au desir de mon lecteur, en consacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.



tent à tant de crimes, que n'en commet-on du moins qui soient utiles aux hommes? Pourquoi ne pas donner la mort aux enfants avant l'âge du péché? Par ce crime je peuplerois le ciel de bienheureux. J'offenserois sans doute l'Eternel; je m'exposerois à tomber dans l'abyme de l'enfer; mais enfin, je sauverois des hommes: je serois le Curtius qui se jette dans le gouffre pour le salut de Rome. L'assassinat de quelques enfants fut la conséquence juste qu'il tira de ce raisonnement.

Si de pareils hommes sont généralement regardés comme fous, ce n'est pas uniquement parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux, mais sur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de

---

l'Académie des inscriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces temps d'ignorance, *jugements de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide, qui se pratiquoit aussi: » Après quelques » oraisons prononcées sur le patient, on lui lioit la main » droite avec le pied gauche, & la main gauche avec le » pied droit, & dans cet état on le jettoit à l'eau: s'il » surnageoit, on le traitoit en criminel; s'il enfonçoit, » il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit se » trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pou» vant faire aucun mouvement, & son volume étant su» périeur à un égal volume d'eau, il doit nécessairement » enfoncer. On n'ignoroit pas, sans doute, un principe » de statique aussi simple, d'une expérience si commune; » mais la simplicité de ces temps-là attendoit toujours un » miracle, qu'ils ne croyoient pas que le ciel pût leur » en refuser pour leur faire connoître la vérité «. *Ibid.* Au lieu de cette note, dont on ne trouve que le com-

Wisthnou, & le Musulman, qui, d'après l'Alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un & l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils? C'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités religieuses, la raison est sans force contre deux grands missionnaires, l'exemple & la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des Grands sont la loi des petits. Ce Chinois & ce Musulman passeront donc pour sages, uniquement parce qu'ils sont *fous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtise : celui-là seul est cité comme bête qui n'est pas bête de la bêtise commune.

---

mencement jusqu'à ces mots : » *S'il s'élevoit*, &c : dans l'édition originale & dans le manuscrit de l'auteur on lisoit : » Il arriva, dit-on, il y a quelques années, en » Prusse, un fait à peu près pareil. Deux hommes fort » pieux vivoient dans l'amitié la plus intime; l'un d'eux » fait ses dévotions, rencontre son ami au sortir de l'é- » glise, il lui dit : *Je crois*, *autant qu'un chrétien peut le* » *croire*, *être en état de grâce*.... *Quoi*, lui répond son » ami, *dans cet instant vous ne craindriez donc pas la* » *mort*? *Je ne pense pas*, reprend-il, *pouvoir jamais être* » *en meilleure disposition*. Ce mot échappé, son ami le » frappe, le tue; & ce meurtre lui paroît la conséquence » juste du sentiment d'une foi & d'une amitié vive *a*. Ainsi, dans presque toutes les religions, la société ne doit son repos, & le monde sa durée, qu'à l'inconséquence des esprits.

Certains villageois, dit-on, bâtiſſent un pont : ils y gravent cette inſcription : *Le préſent pont eſt fait ici* : d'autres voulant retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui paſſent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtiſes de cette eſpece doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter ſérieuſement les dogmes des Bonzes, des Brachmanes & des Talapins ? dogmes auſſi abſurdes que l'inſcription du pont. Comment peut-on, ſans rire, voir les rois, les peuples, les miniſtres, & même les grands hommes, ſe proſterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde ? Comment, en parcourant les voyages, n'eſt-on pas étonné d'y voir l'exiſtence des ſorciers & des magiciens auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu, & paſſer, chez la plupart des nations, pour auſſi démontrée ? Par quelle raiſon enfin des abſurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas ſur nous la même impreſſion ? C'eſt qu'on ſe moque volontiers d'une bêtiſe dont on ſe croit exempt ; c'eſt que perſonne ne répéte, d'après le villageois, *le préſent pont eſt fait ici* ; & qu'il n'en eſt pas ainſi, lorſqu'il s'agit d'une pieuſe abſurdité. Perſonne ne ſe croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de ſoi ſous le nom d'autrui.

Ce n'eſt donc point, en général, à l'abſurdité d'un raiſonnement, mais à l'abſurdité d'une certaine eſpece de raiſonnement, qu'on donne le nom de bêtiſe. On ne peut donc entendre par ce mot, qu'une ignorance peu commune. Auſſi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde

un grand génie. La science des choses communes est la science des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie est, à cet égard, d'une ignorance grossiere. Ardent à s'élancer jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il cultive, & content d'y saisir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités secondaires, il néglige toute autre espece de connoissance. Sort-il du sentier lumineux que lui trace le génie ? il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apocalypse*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpents de cette nuit immense qui environne les esprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colomne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obscure, & tantôt lumineuse. Le grand homme, toujours supérieur en un genre, manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres ; à moins qu'on n'entende ici, par *esprit*, l'aptitude à s'instruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoissance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi-connoissance & une connoissance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits, lorsqu'ils ont une connoissance superficielle des choses. L'ignorance & la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout : l'une & l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans lesquelles la nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais sur les divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues: or, ces opinions sont fausses pour la plupart, & l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions: l'esprit juste n'est donc, le plus souvent, que l'art de raisonner méthodiquement faux. Peut-être cette sorte d'esprit suffit pour faire un bon juge; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en est doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne se rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, souvent l'estime des gens médiocres. J'en conviens: mais leur estime, en lui faisant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une source d'erreurs; erreurs auxquelles il est impossible de l'arracher. Car enfin, si le miroir, de tous les conseillers le conseiller le plus poli & le plus discret, n'apprend à personne à quel point il est difforme, qui pourroit désabuser un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même; sur-tout, lorsque cette opinion est appuyée de l'estime de la plupart de ceux qui l'environnent? C'est être encore assez modeste que de ne s'estimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'esprit juste en ses propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde souvent comme des visionnaires, comme des esprits systématiques & de mau-

vaises têtes (1). O esprits justes! leur diroit-on, lorsque vous traitez de mauvaises têtes ces grands hommes, qui, du moins, sont si supérieurs dans le genre où le public les admire; quelle opinion pensez-vous que le public puisse avoir de vous, dont l'esprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conséquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte est peu importante? Toujours en extase devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, sujets aux erreurs des hommes célebres. Oui, sans doute; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorsque vous vantez entre vous la justesse de votre esprit, il me semble entendre des culs-de-jatte se glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, est souvent plus sage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de passions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais en êtes-vous plus recommandables? Qu'importe au public la bonne ou mauvaise conduite d'un particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, est encore plus estimable que vous. En effet, on sert sa patrie, ou par l'innocence de ses mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de servir sa patrie, la derniere, qui, sans contredit, appartient plus directement au génie, est,

(1) Dire d'un homme qu'il a une mauvaise tête, c'est, le plus souvent, dire, sans le savoir, qu'il a plus d'esprit que nous.

en même temps, celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier, ne sont gueres utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent la société : au contraire, les lumieres nouvelles, que ce même particulier répandra sur les arts & les sciences, sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnoissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent, sans doute, en imposer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol, à l'aspect des lunettes que portent toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs, se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils sont très-savants ; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit, & la taciturnité pour profondeur ; il faut bien qu'on prenne aussi la gravité ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit, & l'on se rappelle bientôt que la gravité, comme le dit Mademoiselle de Scudery, n'est qu'un secret du corps pour cacher les défauts de l'esprit (1). Il n'y a donc proprement que ces esprits justes qui soient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reste, qu'ils se croient sages, parce qu'ils sont sérieux ; qu'inspirés par l'orgueil & l'envie, lorsqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la justice ;

(1) L'âne, dit, à ce sujet, Montaigne, est le plus sérieux des animaux.

personne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces méprises de sentiment sont en tous genres si générales & si fréquentes, que je crois répondre au desir de mon lecteur, en consacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.



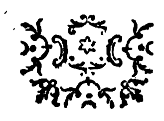


CHAPITRE IX.

Méprise de sentiment.

Semblable au trait de la lumiere, qui se compose d'un faisceau de rayons, tout sentiment se compose d'une infinité de sentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame, & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le prisme propre à décomposer ce faisceau de sentiments : en conséquence, l'on se croit souvent animé, ou d'un sentiment unique, ou de sentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cause de tant de méprises de sentiment, & pourquoi nous ignorons presque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux sentir combien il est difficile d'échapper à ces méprises de sentiment, je dois présenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.





CHAPITRE X.

Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs qui nous déterminent.

Une mere idolâtre son fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun soin de son éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puisse infiniment contribuer à son bonheur : pourquoi donc, sur ce sujet ne consultez-vous point les gens d'esprit, & ne lisez-vous aucun des ouvrages faits sur cette matiere ? C'est, repliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en savoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais d'où naît cette confiance en vos lumieres ? Ne seroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? Un desir vif nous inspire toujours une salutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès considérable ? on voit des procureurs, des avocats ; on en consulte un grand nombre, on lit ses factums. Est-on attaqué de ces maladies de langueur, qui sans cesse nous environnent des ombres & des horreurs de la mort ? on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient soi-même un peu médecin. Telle est la conduite de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfants, si vous n'êtes point susceptible du même intérêt, c'est que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels seroient les motifs de ma tendresse ? Parmi les peres

& les meres, répondrai-je, les uns ſont affectés du ſentiment de la poſtéromanie; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres ſont jaloux de commander; &, dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs eſclaves. L'animal ſe ſépare de ſes petits, lorſque leur foibleſſe ne les tient plus dans ſa dépendance; & l'amour paternel s'éteint dans preſque tous les cœurs, lorſque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poëte Saadi, le pere ne voit en eux que des héritiers avides: & c'eſt la cauſe, ajoute ce même poëte, de l'amour extrême de l'aïeul pour ſes petits-fils; il les regarde comme les ennemis de ſes ennemis.

Il eſt enfin des peres & des meres, qui, dans leurs enfants, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur ſeroit inſupportable: mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même? Tout le monde ſait ce trait de la vie de Mr. de Lauzun: il étoit à la Baſtille; là, ſans livres, ſans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la priſon, il s'aviſe d'apprivoiſer une araignée. C'étoit la ſeule conſolation qui lui reſtât dans ſon malheur. Le gouverneur de la Baſtille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (1),

(1) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels & méchants. En vain, diſent-ils, que, cruels à regret, c'eſt le devoir qui leur impoſe la néceſſité d'être durs. Tout homme, qui, pour l'intérêt de la juſtice, peut, comme le bourreau, tuer de ſang froid ſon ſemblable, le maſſacreroit certainement pour ſon intérêt perſonnel, s'il ne craignoit la potence.

écrase cette araignée. Le prisonnier en ressent un chagrin cuisant ; il n'est point de mere que la mort de son fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de sentiments pour des objets si différents ? C'est que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a souvent à pleurer que l'ennui & le désœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroissent, en général, plus sensibles à la mort d'un enfant que ne le seroit un pere, distrait par ses affaires, ou livré aux soins de l'ambition, ce n'est pas que cette mere aime plus tendrement son fils ; mais c'est qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les méprises de sentiment sont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (1), dont tant de gens font parade, & dont ils se croient vivement affectés, n'est, le plus souvent, en eux, qu'un effet, ou du sentiment de la postéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du désœuvrement.

Une pareille méprise de sentiment persuade aux dévots fanatiques, que c'est à leur zele pour la re-

(1) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphysique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on est, en ce genre, sujet à bien des méprises de sentiment. Lorsqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'est certainement qu'à son corps qu'on en veut ; & c'est, à cet égard, pour satisfaire & ses besoins & sur-tout sa curiosité, qu'on est capable de tout. La preuve de cette vérité, c'est le peu de sensibilité que la plupart des spectateurs marquent au théatre pour la tendresse de deux époux, lorsque ces

tent à tant de crimes, que n'en commet-on du moins qui ſoient utiles aux hommes? Pourquoi ne pas donner la mort aux enfants avant l'âge du péché? Par ce crime je peuplerois le ciel de bienheureux. J'offenſerois ſans doute l'Eternel; je m'expoſerois à tomber dans l'abyme de l'enfer; mais enfin, je ſauverois des hommes: je ſerois le Curtius qui ſe jette dans le gouffre pour le ſalut de Rome. L'aſſaſſinat de quelques enfants fut la conſéquence juſte qu'il tira de ce raiſonnement.

Si de pareils hommes ſont généralement regardés comme fous, ce n'eſt pas uniquement parce qu'ils appuient leur raiſonnement ſur des principes faux, mais ſur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de

---

l'Académie des inſcriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces temps d'ignorance, *jugements de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide, qui ſe pratiquoit auſſi: » Après quelques » oraiſons prononcées ſur le patient, on lui lioit la main » droite avec le pied gauche, & la main gauche avec le » pied droit, & dans cet état on le jettoit à l'eau: s'il » ſurnageoit, on le traitoit en criminel; s'il enfonçoit, » il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit ſe » trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pou» vant faire aucun mouvement, & ſon volume étant ſu» périeur à un égal volume d'eau, il doit néceſſairement » enfoncer. On n'ignoroit pas, ſans doute, un principe » de ſtatique auſſi ſimple, d'une expérience ſi commune; » mais la ſimplicité de ces temps-là attendoit toujours un » miracle, qu'ils ne croyoient pas que le ciel pût leur » en refuſer pour leur faire connoître la vérité «. *Ibid.* Au lieu de cette note, dont on ne trouve que le com-

Wisthnou, & le Musulman, qui, d'après l'Alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un & l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils? C'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités religieuses, la raison est sans force contre deux grands missionnaires, l'exemple & la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des Grands sont la loi des petits. Ce Chinois & ce Musulman passeront donc pour sages, uniquement parce qu'ils sont *fous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtise: celui-là seul est cité comme bête qui n'est pas bête de la bêtise commune.

---

mencement jusqu'à ces mots: » *S'il s'élevoit*, &c: dans l'édition originale & dans le manuscrit de l'auteur on lisoit: » Il arriva, dit-on, il y a quelques années, en » Prusse, un fait à peu près pareil. Deux hommes fort » pieux vivoient dans l'amitié la plus intime; l'un d'eux » fait ses dévotions, rencontre son ami au sortir de l'é- » glise, il lui dit: *Je crois, autant qu'un chrétien peut le* » *croire, être en état de grâce.... Quoi*, lui répond son » ami, *dans cet instant vous ne craindriez donc pas la* » *mort? Je ne pense pas*, reprend-il, *pouvoir jamais être* » *en meilleure disposition.* Ce mot échappé, son ami le » frappe, le tue; & ce meurtre lui paroît la conséquence » juste du sentiment d'une foi & d'une amitié vive *a*. Ainsi, dans presque toutes les religions, la société ne doit son repos, & le monde sa durée, qu'à l'inconséquence des esprits.

Certains villageois, dit-on, bâtissent un pont : ils y gravent cette inscription : *Le présent pont est fait ici :* d'autres voulant retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui passent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtises de cette espece doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter sérieusement les dogmes des Bonzes, des Brachmanes & des Talapins? dogmes aussi absurdes que l'inscription du pont. Comment peut-on, sans rire, voir les rois, les peuples, les ministres, & même les grands hommes, se prosterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde? Comment, en parcourant les voyages, n'est-on pas étonné d'y voir l'existence des sorciers & des magiciens aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu, & passer, chez la plupart des nations, pour aussi démontrée? Par quelle raison enfin des absurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas sur nous la même impression? C'est qu'on se moque volontiers d'une bêtise dont on se croit exempt; c'est que personne ne répéte, d'après le villageois, *le présent pont est fait ici;* & qu'il n'en est pas ainsi, lorsqu'il s'agit d'une pieuse absurdité. Personne ne se croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de soi sous le nom d'autrui.

Ce n'est donc point, en général, à l'absurdité d'un raisonnement, mais à l'absurdité d'une certaine espece de raisonnement, qu'on donne le nom de bêtise. On ne peut donc entendre par ce mot, qu'une ignorance peu commune. Aussi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde

un grand génie. La science des choses communes est la science des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie est, à cet égard, d'une ignorance grossiere. Ardent à s'élancer jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il cultive, & content d'y saisir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités secondaires, il néglige toute autre espece de connoissance. Sort-il du sentier lumineux que lui trace le génie ? il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apocalypse*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpents de cette nuit immense qui environne les esprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colomne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obscure, & tantôt lumineuse. Le grand homme, toujours supérieur en un genre, manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres ; à moins qu'on n'entende ici, par *esprit*, l'aptitude à s'instruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoissance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi-connoissance & une connoissance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits, lorsqu'ils ont une connoissance superficielle des choses. L'ignorance & la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout : l'une & l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans lesquelles la nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais sur les divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues: or, ces opinions sont fausses pour la plupart, & l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions: l'esprit juste n'est donc, le plus souvent, que l'art de raisonner méthodiquement faux. Peut-être cette sorte d'esprit suffit pour faire un bon juge; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en est doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne se rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, souvent l'estime des gens médiocres. J'en conviens: mais leur estime, en lui faisant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une source d'erreurs; erreurs auxquelles il est impossible de l'arracher. Car enfin, si le miroir, de tous les conseillers le conseiller le plus poli & le plus discret, n'apprend à personne à quel point il est difforme, qui pourroit désabuser un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même; sur-tout, lorsque cette opinion est appuyée de l'estime de la plupart de ceux qui l'environnent? C'est être encore assez modeste que de ne s'estimer que d'après l'éloge d'autrui. Delà cependant cette confiance de l'esprit juste en ses propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde souvent comme des visionnaires, comme des esprits systématiques & de mau-

vaifes têtes (1). O efprits juftes ! leur diroit-on, lorfque vous traitez de mauvaifes têtes ces grands hommes, qui, du moins, font fi fupérieurs dans le genre où le public les admire ; quelle opinion penfez-vous que le public puiffe avoir de vous, dont l'efprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conféquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte eft peu importante ? Toujours en extafe devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, fujets aux erreurs des hommes célebres. Oui, fans doute ; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorfque vous vantez entre vous la jufteffe de votre efprit, il me femble entendre des culs-de-jatte fe glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, eft fouvent plus fage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de paffions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais en êtes-vous plus recommandables ? Qu'importe au public la bonne ou mauvaife conduite d'un particulier ? Un homme de génie, eût-il des vices, eft encore plus eftimable que vous. En effet, on fert fa patrie, ou par l'innocence de fes mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de fervir fa patrie, la derniere, qui, fans contredit, appartient plus directement au génie, eft,

(1) Dire d'un homme qu'il a une mauvaife tête, c'eft, le plus fouvent, dire, fans le favoir, qu'il a plus d'efprit que nous.

s'obſerver, faire une longue étude de ſoi-même. Les moraliſtes ſont preſque les ſeuls intéreſſés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les ſingularités de quelques hommes d'eſprit, que de gens ne ſe croient uniquement animés que de l'eſprit de juſtice & de vérité. Cependant, leur diroit-on, pourquoi ſe déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui ſouvent ne nuit à perſonne? Un homme joue le ſingulier? Riez-en, à la bonne heure: c'eſt même le parti que vous prendrez avec un homme ſans mérite. Pourquoi n'en uſerez-vous pas de même avec un homme d'eſprit? C'eſt que ſa ſingularité attire l'attention du public: or, ſon attention une fois fixée ſur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en eſt bleſſé. Voilà quel eſt en vous le principe ſecret, & du reſpect que vous affectez pour l'uſage, & de votre haine pour le ſingulier.

Vous me direz peut-être: L'extraordinaire frappe; il ajoute à la célébrité de l'homme d'eſprit; le mérite ſimple & modeſte en eſt moins eſtimé; & c'eſt une injuſtice dont je le venge, en décriant la ſingularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'eſt pas? En général, les hommes ſupérieurs y ſont peu ſujets; un caractere pareſſeux & méditatif peut avoir de la ſingularité; mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la ſingularité eſt donc très-rare.

Pour ſoutenir le perſonnage de ſingulier, de quelle activité faut-il être doué? Quelle connoiſ-

ſance du monde faut-il avoir, & pour choiſir préciſément un ridicule qui ne nous rende ni mépriſables ni odieux aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractere, & le proportionner à notre mérite ? Car enfin, ce n'eſt qu'avec une telle doſe de génie qu'il eſt permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette doſe ? il faut en convenir ; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous ſert. Lorſque Enée deſcend aux enfers, pour adoucir le monſtre qui veille à leurs portes, ce héros ſe pourvoit, par le conſeil de la Sybille, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du Cerbere. Qui ſait ſi, pour appaiſer la haine de ſes contemporains, le mérite ne doit pas auſſi jetter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule ? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naiſſoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes ſottiſes, adoucir la haine de ſes concitoyens. Il eſt vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la doſe de défauts ſuffiſante pour le rendre ſupportable.

Une preuve certaine que c'eſt l'envie qui, ſous le nom de juſtice, ſe déchaîne contre les ridicules des gens d'eſprit ; c'eſt que toute ſingularité ne nous bleſſe point en eux. Une ſingularité groſſiere, & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faiſant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il eſt exempt, en lui perſuadant que tous les gens d'eſprit ſont fous, & que lui ſeul eſt ſage, eſt une ſingularité toujours très-propre à leur concilier ſa bienveillance. Qu'un homme d'eſprit, par exemple, s'habille d'une maniere ſin-

guliere : la plupart des hommes, qui ne distinguent point la sagesse de la folie, & ne la reconnoissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou; ils en riront; mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas? On ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or, ce qui perdroit un sot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer, & peut-être même sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à son insu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoissance ne te dois-je pas? lui diroit volontiers l'homme d'esprit; que ta haine me fait d'amis! Le public ne s'est pas long-temps mépris sur les motifs de ton aigreur; c'est l'éclat de ma réputation, & non ma singularité, qui t'offense. Si tu l'osois, tu jouerois, comme moi, le singulier : mais tu sais qu'une singularité affectée est une platitude dans un homme sans esprit : ton instinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite nécessaire pour jouer le singulier. Voilà quelle est la vraie cause de ton horreur pour la singularité (1). Tu ressembles à ces femmes con-

(1) C'est à la même cause qu'on doit attribuer l'amour que presque tous les sots croient afficher pour la probité, lorsqu'ils disent : nous fuyons les gens d'esprit ; c'est mauvaise compagnie ; ce sont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'église, la cour, la magistrature

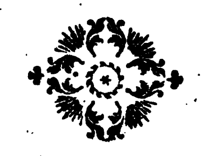
trefaites, qui, criant sans cesse à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'est à leur difformité qu'elles doivent leur respect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous est toujours caché; ce n'est que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant, qui, dit-on, est arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute sa cour; on avoit servi le souper dans un vestibule, & ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée : la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe sur un gazon. Au moment de sa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés; c'étoit le premier ministre du duc : Ah! Monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez! & que j'ai de graces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence:

---

la finance ne fournissent pas moins d'hommes reprehensibles, que les académies. La plupart des gens de lettres ne sont pas même à portée de faire des fripponneries. D'ailleurs, le desir de l'estime, que suppose toujours l'amour de l'étude, leur sert, à cet égard, de préservatif. Parmi les gens de lettres, il en est peu dont la probité ne soit constatée par quelque acte de vertu. Mais, en les supposant même aussi frippons que les sots, les qualités de l'esprit peuvent du moins compenser en eux les vices du cœur; mais le sot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'esprit? C'est que leur présence humilie, & qu'on prend en soi pour amour de la vertu ce qui n'est qu'aversion pour les hommes supérieurs.

Eh ! Madame, qui pourroit y tenir ? répond le ministre : *mais dites-moi, étoit-elle bien grosse ?* Ah ! Monsieur, elle étoit affreuse. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi ?* Que voulez-vous dire ? une araignée voler ? *Eh quoi !* reprit-il, *c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ? Allez, Madame, vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chauve-souris.* Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui ; on s'injurie réciproquement ; &, dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi, d'après Salomon, est-on toujours tenté de s'écrier : *Tout est vanité.* C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos méprises de sentiment ; mais, comme c'est sur-tout en matiere de conseils que cette méprise est plus facilement apperçue, après avoir exposé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il est encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.





CHAPITRE XI.

Des Conseils.

Tout homme qu'on consulte croit toujours ses conseils dictés par l'amitié. Il le dit ; la plupart des gens le croient sur sa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop souvent. Il seroit cependant très-facile de se détromper sur ce point ; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conseiller tout le monde. Où cette manie de conseiller prend-elle sa source ? Dans notre vanité. La folie de presque tout homme est de se croire sage, & beaucoup plus sage que son voisin : tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous consulte est agréable : c'est un aveu d'infériorité qui flatte. D'ailleurs, que d'occasions l'intérêt du consultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos sentiments, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien ? Aussi n'est-il personne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du consultant, il nous quitte ordinairement, sans être instruit ni éclairé ; & nos conseils n'ont été que notre panégyrique. C'est donc, presque toujours, la vanité qui conseille. Aussi veut-on corriger tout le monde. C'est à ce sujet qu'un philosophe répondoit à un de ces conseillers empressés : *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ?* Si c'étoit, en effet, l'amitié

ſeule qui donnât des conſeils, cette paſſion, comme toute paſſion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conſeiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conſeil ne ſoit très-utile. Un avocat, un médecin, un philoſophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conſeil eſt inutile; ſouvent même il eſt ridicule; parce qu'en général, c'eſt toujours ſoi qu'on y propoſe pour modele. Qu'un ambitieux conſulte un homme modéré, & lui propoſe ſes vues & ſes projets: abandonnez-les, lui dira celui-ci; ne vous expoſez point à des dangers, à des chagrins ſans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui repliquera l'ambitieux, entre des paſſions & des caracteres différents, ſi j'avois encore un choix à faire, peut-être même me rendrois-je à votre avis: mais il s'agit, mes paſſions données, mon caractere formé, & mes habitudes priſes, d'en tirer le meilleur parti poſſible pour mon bonheur. C'eſt ſur ce point que je vous conſulte. En vain ajouteroit-il que le caractere une fois formé, il eſt impoſſible d'en changer; que les plaiſirs d'un homme modéré ſeroient inſipides pour un ambitieux; & que le miniſtre diſgracié meurt d'ennui. Quelques raiſons qu'il allegue, l'homme modéré lui répétera toujours: *Il ne faut pas dire ambitieux*. Il me ſemble entendre un médecin dire à ſon malade: *Monſieur, n'ayez pas la fievre*. Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les conſulte ſur la conduite qu'il doit tenir: Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout ſpectacle, toute aſſemblée de femmes & tout amuſement frivole; occupez-vous tout entier

de votre fortune : imitez-nous. Mais, leur repliquera le jeune homme, je suis encore très-sensible au plaisir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous sentez qu'à mon âge ce plaisir est un besoin. Quelque chose qu'il dise, un vieillard, ne comprendra jamais que la jouissance d'une femme soit si nécessaire au bonheur d'un homme. Tout sentiment qu'on n'éprouve plus, est un sentiment dont on n'admet point l'existence. Le vieillard ne cherche plus le plaisir ; le plaisir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans sa jeunesse, se sont insensiblement éloignés de ses yeux. L'homme alors est comparable au vaisseau qui cingle en haute mer, qui perd insensiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même disparoît bientôt à leurs yeux. Qui considere l'ardeur avec laquelle chacun se propose pour modele, croit voir des nageurs répandus sur un grand lac, & qui, emportés par des courants divers, levent la tête au dessus de l'eau, & se crient les uns aux autres : C'est moi qu'il faut suivre, & c'est là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain sur un rocher, d'où il contemple leur folie : ne voyez-vous pas, dit le sage, qu'entraînés par des courants contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conseillez à un homme de dire ceci, de faire cela ; c'est ordinairement ne rien dire, sinon, j'agirois de cette maniere ; je dirois telle chose. Aussi ce mot de Moliere ; *Vous êtes orfevre, Monsieur Josse*, appliqué à l'orgueil de se donner pour exemple, est-il bien plus général qu'on ne l'imagine ? Il n'est point de sot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand

esprit (1). Il me semble voir le chef des Natchès (2), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, sort de sa cabane, & du doigt marque au soleil son frere, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on consulte, peut, sans doute, se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité : mais comment cette illusion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte ? comment n'est-il pas, à cet égard, éclairé par son intérêt ? C'est qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point ; c'est que la plupart des hommes sont foibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on les décide, & qu'il est très-facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore : il sait que, dans tout autre cas, & lorsqu'il s'agit de son propre bonheur, c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet, si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connoissance exacte du sentiment & du degré de sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même ? Si l'intérêt vif nous éclaire sur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur ? Qui sait si, le ca-

(1) Qui n'est point écuyer, ne donne point de conseil sur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'est point si défiant en fait de morale : sans l'avoir étudiée, on s'y croit très-savant, & en état de conseiller tout le monde.

(2) Peuples sauvages.

ractere formé & les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible, lors même qu'il paroît le plus fou ? Tout le monde fait cette réponse d'un fameux oculiste : un paysan va le consulter ; il le trouve à table, buvant & mangeant bien : *Que faire pour mes yeux ?* lui dit le paysan. *Vous abstenir du vin*, reprend l'oculiste. *Mais il me semble*, reprend le paysan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens, & cependant vous buvez ?... Oui vraiment ; c'est que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur est, comme celui de cet oculiste, attaché à des passions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs, & qui cependant, si je l'ose dire, seroient fous de vouloir être plus sages ! Il est même des hommes, & l'expérience (1) ne l'a que trop démontré, qui sont assez malheureusement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les menent à la Greve. Mais, repliquera-t-on, il est aussi des hommes qui, faute d'un sage conseil, tombent journellement dans les fautes les plus grossieres : un bon conseil, sans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus considérables encore, s'ils se livroient indistinctement aux conseils d'autrui. Qui les suit aveuglément, n'a qu'une conduite pleine d'inconséquences, ordinairement plus funeste que les excès même des passions.

---

(1) Si, comme le dit Pascal, l'habitude est une seconde & peut-être une premiere nature, il faut avouer que, l'habitude du crime une fois prise, on en commettra toute sa vie.

En s'abandonnant à ſon caractere, on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y réſiſter. Quelque forte que ſoit la tempête, lorſqu'on prend le vent arriere, l'on ſoutient, ſans fatigue, l'impétuoſité des mers : mais, ſi l'on veut lutter contre les vagues, en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude & fatigante.

Des conſeils inconſidérés ne nous précipitent que trop ſouvent dans des abymes de malheurs. Auſſi devroit-on ſouvent ſe rappeller ce mot de Socrate : *Puiſſé-je*, diſoit ce philoſophe, *toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conſerver toujours mon ame dans une ſituation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raiſon, la meilleure des conſeillères!* Quiconque écoute la raiſon eſt non-ſeulement ſourd aux mauvais conſeils, mais peſe encore à la balance du doute les conſeils même de ces gens qui, reſpectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conſeils ſont quelquefois utiles, c'eſt pour ſe mettre en état de ſe mieux conſeiller ſoi-même : s'il eſt prudent d'en demander, ce n'eſt qu'à ces gens ſages (1), qui, connoiſſant la rareté & le prix d'un

(1) Chaque ſiecle ne produit, peut-être, que cinq ou ſix hommes de cette eſpece ; & cependant, en morale comme en médecine, on conſulte la premiere bonne femme. On ne ſe dit pas que la morale, comme toute autre ſcience, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la ſavoir, parce qu'il n'eſt point d'école publique pour l'apprendre.

bon conseil, en sont, & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel soin ne faut-il pas approfondir le caractere d'un homme ? Quelle connoissance ne faut-il pas avoir de ses goûts, de ses inclinations, des sentiments qui l'animent, & du degré de sentiment dont il est affecté ? Quelle finesse enfin pour pressentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonstances où la fortune doit le placer, & juger, en conséquence, si tel défaut, dont on voudroit le corriger, ne se changera pas en vertu dans les places où vraisemblablement il doit parvenir ? C'est le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme sage si réservé sur l'article des conseils. Aussi n'est-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conseil doit être suspect. Mais est-il quelque signe auquel on puisse reconnoître les conseils de l'homme sage ? Oui, sans doute, il en est. Toutes les passions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conseils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte ; & les conseils de l'orgueil, toujours humiliants, ne sont presque jamais suivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y résiste. C'est l'enclume qui repousse le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, est peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, est absolument inconnu à l'orgueil. Il ne discute point. Ses conseils sont des décisions, & ses décisions sont la preuve de son ignorance. On dispute sur ce qu'on sait ; on tranche sur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-

moi : supérieur en esprit aux autres hommes, je parle; qu'ils exécutent, & croient en mes lumieres : me repliquer, c'est m'offenser. Aussi, toujours plein d'un respect profond pour lui-même, qui résiste à ses conseils est un entêté, auquel il faut des flatteurs, & non des amis. Superbe, lui répondroit-on, sur qui doit tomber ce reproche, si ce n'est sur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes décisions, ne flattent point ta présomption ? Apprends que c'est le vice de l'humeur qui te sauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous les hommes se reprochent réciproquemenr, & dont on accuse principalement les Grands & les Rois ? Chacun, sans doute, hait la louange, lorsqu'il la croit fausse : l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs sinceres. Sous ce titre, il est impossible de ne les point aimer, parce que chacun se croit louable, & veut être loué. Qui dédaigne les éloges, souffre, du moins, qu'on le loue sur ce point. Lorsqu'on déteste le flatteur, c'est qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'est donc pas la louange, mais la fausseté qui choque. Si l'homme d'esprit paroît moins sensible aux éloges, c'est qu'il en apperçoit plus souvent la fausseté : mais qu'un flatteur adroit le loue, persiste à le louer, & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'esprit en sera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artisan jusqu'aux princes, tout aime la louange, &, par conséquent, la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois supporter, avec reconnoissance, les dures représentations d'un conseiller vertueux ? Oui, sans doute; mais ces princes

étoient jaloux de leur gloire; ils étoient amoureux du bien public; leur caractere les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même passion, c'est-à-dire, des hommes qui ne leur donnassent que des conseils favorables aux peuples. Or, de pareils conseillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de sa passion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la satisfaire: une pareille liberté ne l'offense donc pas. Je dirai, de plus, qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter: c'est la morsure d'une maîtresse.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui dise: Vous êtes un sot; vous placez mal votre argent; voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire; loin d'être révolté d'une pareille franchise, l'avare en saura gré à son auteur. En désaprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'est-à-dire, dans l'objet de sa passion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à sa cour que des hommes, qui relativement à ses goûts, ses préjugés, ses vues, ses projets & ses plaisirs, pourroient l'éclairer sur l'objet de ses desirs: il ne seroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (1). Loin de lui

(1) La plupart des princes, dit le poëte Saadi, sont si indifférents aux bons conseils; ils ont si rarement besoin d'amis vertueux, que c'est toujours un signe de calamité

fuiroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les raſſemblât près de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grands princes doivent ſe décider par le même motif ſur le choix de leurs amis ; ils ne different que par la paſſion dont ils ſont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même maniere ; & c'eſt uniquement en ce point qu'ils ſont différents entre eux. L'orgueilleux n'eſt point exempt de ce deſir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la ſoumiſſion aveugle qu'il exige ? Il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſage : ſon amour-propre ne ſe manifeſte point d'une maniere inſultante ; s'il donne un conſeil, il n'exige point qu'on le ſuive. La ſaine raiſon ſoupçonne toujours qu'elle n'a pas conſidéré un objet ſur toutes ſes faces. Auſſi l'énoncé de ſes conſeils eſt-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expreſſions de doute, propres à marquer la ſituation de l'ame. Telles ſont ces phraſes : *Je crois que vous devez vous conduire de telle maniere ; tel eſt mon avis ; tels ſont les motifs ſur leſquels je me fonde : mais n'adoptez rien ſans cet examen*, &c. C'eſt à cette maniere de conſeiller qu'on reconnoît l'homme ſage ; lui ſeul peut réuſſir auprès de l'homme d'eſprit : &, s'il n'a pas toujours le même ſuccès auprès des gens médiocres, c'eſt que ces derniers, ſouvent incer-

---

publique, lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la cour. Auſſi n'y ſont-ils appellés qu'à l'extrémité, & dans l'inſtant où communément l'état eſt ſans reſſource.

tains, veulent qu'on les arrache à leur irrésolution, & qu'on les décide; ils s'en fient plus à la sottise qui tranche d'un ton ferme, qu'à la sagesse qui parle en hésitant.

L'amitié, qui conseille, prend à peu près le ton de la sagesse; elle unit seulement l'expression du sentiment à celle du doute. Résiste-t-on à ses avis? va-t-on même jusqu'à les mépriser? c'est alors qu'elle se fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ses représentations, elle s'écrie avec Pylade: *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Chaque passion a donc ses tours, ses expressions & sa maniere particuliere de s'exprimer: aussi l'homme qui, par une analyse exacte des phrases & des expressions dont se servent les différentes passions, donneroit le signe auquel on peut les reconnoître, mériteroit sans doute infiniment de la reconnoissance publique. C'est alors qu'on pourroit, dans le faisceau de sentiments qui produisent chaque acte de notre volonté, distinguer, du moins, le sentiment qui domine en nous. Jusques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de sentiments, dans les erreurs les plus grossieres.





CHAPITRE XII.

Du bon Sens.

La différence de l'esprit d'avec le bon sens est dans la cause différente qui les produit. L'un est l'effet des passions fortes, & l'autre de l'absence de ces mêmes passions. L'homme de bon sens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les passions; mais aussi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumiere qu'on ne doit qu'aux passions vives. Dans le courant de la vie, & dans les choses où, pour bien voir, il suffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon sens ne se trompe point. S'agit-il de ces questions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention? l'homme de bon sens est aveugle : privé de passions, il se trouve, en même temps, privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette attention continue qui seules pourroient l'éclairer. Le bon sens ne suppose donc aucune invention, ni, par conséquent, aucun esprit : & c'est, si je l'ose dire, où le bon sens finit que l'esprit commence (1).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon sens soit si commun. Les hommes sans passions sont

(1) On voit que je distingue ici l'*esprit* du *bon sens*, que l'on confond quelquefois dans l'usage ordinaire.

rares. L'eſprit juſte, qui, de toutes les ſortes d'eſprit, eſt, ſans contredit, l'eſpece la plus voiſine du bon ſens, n'eſt pas lui-même exempt de paſſions. D'ailleurs, les ſots n'en ſont pas moins ſuſceptibles que l'homme d'eſprit. Si tous prétendent au bon ſens, & même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas ſur leur parole. C'eſt Mr. Diafoirus qui dit : *Je jugeai, par la peſanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon ſens, lorſqu'à cet égard, l'on n'a que ſon défaut d'eſprit pour appuyer ſes prétentions.

Le corps politique eſt-il ſain ? les gens de bon ſens peuvent être appellés aux grandes places, & les remplir dignement. L'état eſt-il attaqué de quelque maladie ? ces mêmes gens de bon ſens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conſerve les choſes dans l'état où elle les trouve. Ils laiſſent tout aller comme il va. Leur ſilence dérobe les progrès du mal, & s'oppoſe aux remedes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle eſt incurable. A l'égard de ces places ſecondaires où l'on n'eſt point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y ſont ordinairement très-propres. Les ſeules fautes qu'ils y commettent ſont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places ſont preſque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particuliere, elle n'eſt point habile, mais elle eſt toujours raiſonnable. L'abſence de paſſions, en interceptant toutes les lumieres dont les paſſions ſont la ſource, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les paſſions précipitent. Les gens ſenſés

sont, en général, plus heureux que les hommes livrés à des passions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né insensible, a, par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur, & ce cœur s'ouvre encore aux foiblesses des autres; sa sensibilité se ranime avec eux; il jouit enfin du plaisir d'être sensible, sans en être moins heureux. Aussi, plus aimable aux yeux de tous, est-il plus aimé de ses concitoyens, qui lui savent gré de ses foiblesses.

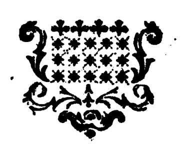
Quelque rare que soit le bon sens, les avantages qu'il procure ne sont que personnels ; ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnoissance publique, ni, par conséquent, à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens, est une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée, & quelquefois si utile aux particuliers, n'est pas pour tout un peuple une vertu si desirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation, le don, de tous, le plus funeste, seroit, sans contredit, la prudence, si le ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Qu'est-ce, en effet, que l'homme prudent ? celui qui conserve, des maux plus éloignés, une image assez vive, pour qu'elle balance en lui la présence d'un plaisir qui seroit funeste. Or, supposons que la prudence descende sur toutes les têtes qui composent une nation : où trouver alors des hommes qui, pour cinq sols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies ? Quelle femme se pré-

ſenteroit à l'autel de l'hymen, s'expoſeroit au malaiſe d'une groſſeſſe, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occaſionnent la mort ou la mauvaiſe conduite des enfants? Quel homme, conſéquent aux principes de ſa religion, ne mépriſeroit pas l'exiſtence fugitive des plaiſirs d'ici-bas; &, tout entier au ſoin de ſon ſalut, ne chercheroit pas, dans une vie plus auſtere, le moyen d'accroître la félicité promiſe à la ſainteté? Quel homme ne choiſiroit pas, en conſéquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel ſon ſalut ſeroit le moins expoſé; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'enſevelir dans un monaſtere (1)? C'eſt donc à l'inconſéquence que la poſtérité devra ſon exiſtence. C'eſt la préſence du plaiſir, ſa vue toute-puiſſante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'eſt donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conſervation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la conſtitution actuelle de la plupart des gouvernements, la prudence n'eſt deſirable que dans un très-petit nombre de citoyens; que la raiſon, ſynonyme du mot de *bon ſens*, & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'eſtime; que la ſageſſe qu'on lui ſuppoſe, tient

(1) Lorſqu'il s'agiſſoit, à la Chine, de ſavoir ſi l'on permettroit aux miſſionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, aſſemblés à ce ſujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, diſoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait, pût s'étendre beaucoup.

à ſon inaction ; & que ſon infaillibilité apparente n'eſt, le plus ſouvent, qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon ſens, uſurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de preſque tous les ſots qu'ils ſont gens de bon ſens, il en eſt, à cet égard, des ſots comme des filles laides, qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les préſente ſous le côté le plus avantageux, & les hommes ſupérieurs ſous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent, en conſéquence, les plus grands éloges au bon ſens qu'ils placent, & doivent réellement placer au deſſus de l'eſprit ! En effet, chacun voulant s'eſtimer préférablement aux autres, & les gens médiocres ſe ſentant plus près du bon ſens que de l'eſprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile ; & de-là cette phraſe tant répétée par les gens médiocres : *Bon ſens vaut mieux qu'eſprit & que génie ;* phraſe par laquelle chacun d'eux veut inſinuer qu'au fond il a plus d'eſprit qu'aucun de nos hommes célebres.





CHAPITRE XIII.

Esprit de conduite.

L'objet commun du desir des hommes c'est le bonheur ; & l'esprit de conduite ne devroit être, en conséquence, que l'art de se rendre heureux. Peut-être s'en seroit-on formé cette idée, si le bonheur n'avoit presque toujours paru moins un don de l'esprit, qu'un effet de la sagesse & de la modération de notre caractere & de nos desirs. Presque tous les hommes, fatigués par la tourmente des passions, ou languissants dans le calme de l'ennui, sont comparables, les premiers au vaisseau battu par les tempêtes du nord, & les seconds, au vaisseau que le calme arrête au milieu des mers de la zone torride. A son secours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard sur le bonheur, n'auroit aucun rapport au sujet que je traite.

On n'a, jusqu'à présent, entendu par *esprit de conduite* que la sorte d'esprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on se propose.

Dans une république telle que la république Romaine, & dans tout gouvernement où le peuple est le distributeur des graces, où les honneurs sont le prix du mérite, l'esprit de conduite n'est autre chose que le génie même & le grand talent. Il n'en est pas ainsi dans les gouvernements où les graces sont dans

la main de quelques hommes dont la grandeur est indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'esprit de conduite n'est que l'art de se rendre utile ou agréable aux dispensateurs des graces ; & c'est moins à son esprit qu'à son caractere qu'on doit communément cet avantage. La disposition la plus favorable & le don le plus nécessaire pour réussir auprès des Grands, est un caractere pliable à toute sorte de caracteres & de circonstances. Fût-on dépourvu d'esprit, un tel caractere, aidé d'une position favorable, suffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caracteres : il n'est donc personne qui ne puisse faire fortune, & se concilier la bienveillance d'un Grand, en se faisant ou le ministre de ses plaisirs, ou son espion. Aussi le hasard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'est le hasard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre, & qui plaît à son protecteur ; c'est le hasard qui nous place chez un Grand, au moment qu'il lui faut un espion. *Quiconque est sans honneur & sans humeur*, disoit Mr. le duc d'Orléans régent, *est un courtisan parfait*. Conséquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'est rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais si les grandes fortunes sont, en général, l'œuvre du hasard, & si l'homme n'y contribue qu'en se prêtant aux bassesses & aux fripponneries, presque toujours nécessaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'esprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'est fait un protecteur ; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'est attiré de ces propos brusques, qui déshono-

rent celui qui les prononce, & le forcent à devenir le protecteur de l'offensé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'esprit dans sa conduite. Il en est de même du premier qui s'est apperçu qu'il pouvoit, dans la maison des gens en place, se créer la charge de plastron des plaisanteries, & vendre aux Grands, à tel prix, le droit de le mépriser & de s'en moquer.

Quiconque se sert ainsi de la vanité d'autrui pour arriver à ses fins, est doué de l'esprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche constamment à son intérêt, mais toujours sous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il est très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il se propose, une route qui semble l'en écarter. C'est le moyen d'endormir la jalousie de ses rivaux, qui ne se réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre obstacle à ses projets. Que de gens d'esprit, en conséquence, ont joué la folie, se sont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant les supérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractere se prête à cette bassesse! Que d'hommes cependant sont, en conséquence, parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué: or, de toutes les louanges, la plus flatteuse, sans contredit, est celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, sans nous être nuisibles, nous assurent de

notre supériorité! De toutes les flatteries, cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre*, disoit Parménion à Philotas : *ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre; & souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié.* Que d'Alexandres, en ce monde, portent une haine secrete aux talents supérieurs (1) ! L'homme médiocre est l'homme aimé. *Monsieur*, disoit un pere à son fils, *vous réussissez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ces succès : vous êtes né sans vices, sans vertus, sans caractere ; vos lumieres sont courtes, votre esprit est borné; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !*

Au reste, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune estime pour cette sorte d'esprit ? C'est, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont se sert l'intrigant, & ne peut presque jamais savoir si son élévation est l'effet

(1) Tout le monde sait ce trait d'un courtisan d'Emmanuël de Portugal. Il est chargé de faire une dépêche : le prince en compose une sur le même sujet, compare les dépêches, trouve celle du courtisan la meilleure; il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ses amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour*, lui dit-il, *le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui.*

ou de ce qu'on appelle l'esprit de conduite, ou du hasard. D'ailleurs, le nombre des idées nécessaires pour faire fortune n'est point immense. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoissance ne faut-il pas en avoir ? L'intrigant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a besoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philosophe on trouve, à cet égard, la même différence qu'entre le courier & le géographe. Le premier sait peut-être mieux que M. Danville le sentier le plus court pour gagner Versailles; mais il ne connoît certainement pas la surface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public ; qu'on le transporte dans une assemblée de peuple, il y sera aussi gauche, aussi déplacé, aussi silencieux que le seroit auprès des Grands le génie supérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les siecles & de tous les pays, dédaigne la connoissance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc point les hommes ; & cette connoissance lui seroit inutile. Son objet n'est point de plaire au public, mais à quelques gens puissants, & souvent bornés ; trop d'esprit nuiroit à ce dessein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, se prêter aux erreurs communes, se conformer aux usages, & ressembler à tout le monde. L'esprit élevé ne peut s'abaisser jusques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppose au torrent, dût-il en être renversé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adresse qu'il se masque, ne ressemble jamais si exactement à un sot qu'un sot se ressemble à lui-même. On est bien plus sûr de

soi, lorsqu'on prend, que lorsqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que suppose l'esprit de conduite n'a donc que peu d'étendue; mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune sorte d'estime pour cette sorte d'esprit. L'intrigant se fait le centre de la nature; c'est à son intérêt seul qu'il rapporte tout; il ne fait rien pour le bien public: s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la considération toujours attachée au pouvoir, & sur-tout à la crainte qu'il inspire; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoissance générale. J'ajouterai même que l'esprit qui le fait parvenir, semble tout-à-coup l'abandonner, lorsqu'il est parvenu. Il ne s'éleve aux grandes places que pour s'y déshonorer; parce qu'en effet l'esprit d'intrigue, nécessaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'esprit d'étendue, de force & de profondeur nécessaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'esprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine bassesse de caractere, qui rend encore l'intrigant méprisable aux yeux du public.

Ce n'est pas qu'on ne puisse, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au trône: la puissance, l'éclat de la couronne, & les plaisirs attachés à l'empire peuvent, sans doute, à ses yeux, ennoblir la bassesse de ses menées, puisqu'ils effacent déjà l'horreur de ses crimes aux yeux de la postérité, qui le place au rang des plus grands hommes: mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits postes qui ne

peuvent jamais lui mériter, s'il est cité dans l'histoire, que le nom de coquin ou de fripponneau; je dis qu'un pareil homme se rend méprisable, non-seulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour desirer de petites choses. Quiconque se trouve au dessus des besoins, sans être, par son état, porté aux premiers postes; ne peut avoir d'autre besoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il est homme d'esprit, que de se montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'estime publique. Mais, dira-t-on, il en est bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on se trompe, répondrai-je, si on le croit heureux. Le bonheur n'est point l'appanage des grandes places; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractere avec l'état & les circonstances dans lesquelles la fortune nous place. Il en est des hommes comme des nations; les plus heureuses ne sont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suisse! A l'exemple de ce peuple sage, l'heureux ne bouleverse point le monde par ses intrigues; content de lui, il s'occupe peu des autres; il ne se trouve point sur la route de l'ambitieux; l'étude remplit une partie de ses journées; il vit peu connu, & c'est l'obscurité de son bonheur qui seule en fait la sûreté. Il n'en est pas ainsi de l'intrigant: on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur? Le sacrifice perpétuel de la volonté des petits est le seul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutates, s'il l'osoit, il ne voudroit être

honoré que par des sacrifices humains. La peine qu'endure le protégé est un spectacle agréable au protecteur; ce spectacle l'avertit de sa puissance; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Aussi n'est-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le signe du respect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc se dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perspective d'un avenir incertain; & c'est de l'espérance, ce rêve consolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attendre sa félicité. Lorsqu'il est parvenu, il a donc essuyé mille dégoûts. C'est pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuse son assistance, leur fait un tort de leur misere, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder son inhumanité comme une justice, & sa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaisir de persuader. Comment s'assurer que la fortune d'un homme est l'effet de cette espece d'esprit que l'on nomme *esprit de conduite*, sur-tout dans ces pays entiérement despotiques, où, du plus vil esclave, on fait un visir; où les fortunes dépendent de la volonté du prince, & d'un caprice momentané, dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cause? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les sultans, sont presque toujours cachés; les historiens ne rapportent que les motifs apparents; ils ignorent les véritables; & c'est, à cet égard, qu'on peut, d'après Mr. de Fontenelle, assurer que l'*histoire n'est qu'une fable convenue*.

Dans une comparaison de César & de Pompée, si Balzac dit, en parlant de leur fortune :

L'un en est l'ouvrier, & l'autre en est l'ouvrage,

Il faut avouer qu'il est peu de César ; & que, dans les gouvernements arbitraires, le hasard est presque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonstances dans lesquelles on se trouve placé ; & c'est, peut-être, ce qui dans l'Orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les Musulmans, la destinée tient tout sous son empire ; elle met les rois sur le trône, les en chasse, remplit leur regne d'événements heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la sagesse & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés sur les tables de lumiere (1). C'est pour prouver ce dogme, & montrer qu'en conséquence le plus criminel n'est pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au supplice par la route qui mene l'autre à la fortune, que les Indiens Mahométans racontent une fable assez singuliere :

Le besoin, disent-ils, assembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déserts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du nécessaire pour augmenter le superflu de quelques Rajahs, est une loi in-

(1) Les Musulmans croient que tout ce qui doit arriver, jusqu'à la fin du monde, est écrit sur une table de lumiere, appellée *Louh*, avec une plume de feu, appellée *Calamazer* ; & l'écriture qui est au dessus, se nomme *Caza* ou *Cadar*, c'est-à-dire, *la prédestination inévitable.*

juſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité où l'avantage ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur ſe tait; l'aſſemblée, en frémiſſant, applaudit à ce diſcours; le projet eſt noble; on veut l'exécuter. On ſe diviſe ſur les moyens. Les plus braves ſe levent les premiers. La force, diſent-ils, nous a tout enlevé; c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos Rajahs ont, par leurs vexations, arraché juſqu'au néceſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie & ſes peines; pourquoi refuſer à nos beſoins ce que des tyrans permettent à leur injuſtice? Aux confins de ces régions, les Bachas, par les préſents qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchaînés par leur puiſſance & par la crainte. Moins injuſtes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que leur valeur en décide, & que nos richeſſes ſoient, du moins, le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, déſigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur ſans force, ſans courage, ſeme, laboure, recueille: c'eſt pour nous qu'il a moiſſonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y conſentons tous, s'écrierent ceux qui, plus ſpirituels & moins hardis, craignoient de s'expoſer aux dangers: mais ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons ſans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de Bonzes ou de Bramines, & parcourons

la

la terre; nous la verrons, empressée, fournir à nos besoins, & même à nos plaisirs secrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fieres & courageuses. Divisée d'opinion, l'assemblée se sépare. Les uns se répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front est austere, & leur corps macéré. Ils en imposent aux peuples, les enseignent, les persuadent, divisent les familles, font déshériter les enfants, s'en appliquent les biens. On leur cede des terreins, on y construit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puissant, pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition. Ils soumettent enfin tous les esprits, en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misere & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déserts, surprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entre eux le butin. Un jour où, sans doute, le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on saisit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dresse l'échafaud, on le mene au supplice. Il y marchoit d'un pas assuré, lorsqu'il trouve sur son passage, & reconnoît, sous l'habit de Bramine, un de ceux qui s'étoient séparés de lui dans le désert. Le peuple, avec respect, entouroit le Bramine, & le portoit dans sa pagode. Le brigand s'arrête à son aspect : Dieux justes ! s'écrie-t-il ; égaux en crimes, quelle différence entre nos destinées ! Que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour, il a, sans crainte, sans danger, sans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de

richesses à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi; la lâcheté & l'imposture. Cependant l'on me traite de scélérat; on l'honore comme un saint: l'on me traîne à l'échafaud; on le porte dans sa pagode: l'on m'empale; on l'adore.

C'est ainsi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.





CHAPITRE XIV.

Des qualités exclusives de l'esprit & de l'ame.

Mon objet, dans les chapitres précédents, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit. Je me propose d'examiner, dans celui-ci, s'il est des talents qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette question, dira-t-on, est décidée par le fait : on n'est point à la fois supérieur en plusieurs genres. Newton n'est pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres; les vers de Léibnitz sont mauvais. Il n'est pas même d'homme qui, dans un seul art, tel que la poésie ou la peinture, ait réussi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas composé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'esprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, sans doute. Mais, répondrai-je, quelle en est la cause ? Est-ce le temps, est-ce l'esprit qui manque aux hommes, pour s'illustrer en différents genres ?

La marche de l'esprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les sciences : toutes les opérations de l'esprit se réduisent à connoître les ressemblances & les différences qu'ont entre eux les objets divers. C'est donc par l'observation qu'on s'éleve en tous les genres jusqu'aux

idées neuves & générales qui constatent notre supériorité. Tout grand physicien, tout grand chymiste auroit donc pu devenir grand géometre, grand astronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les sciences. Ce fait posé, l'on conclura, sans doute, que c'est la trop courte durée de la vie humaine qui force les esprits supérieurs à se renfermer dans un seul genre.

Il faut cependant convenir qu'il est des talents & des qualités qu'on ne possede qu'à l'exclusion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns sont sensibles à la passion de la gloire, & ne sont susceptibles d'aucune autre espece de passions : ceux-là peuvent exceller dans la physique, dans la jurisprudence, la géométrie; enfin, dans toutes les sciences où il ne s'agit que de comparer des idées entre elles. Toute autre passion ne feroit que les distraire, ou les précipiter dans des erreurs. Il est d'autres hommes susceptibles non-seulement de la passion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres passions : ceux-là peuvent se faire un nom dans les divers genres, où, pour réussir, il faut émouvoir.

Tel est, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des passions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement senties : on ignore & le langage des passions qu'on n'a point éprouvées, & les sentiments qu'elles excitent en nous. Aussi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si Mr. de Fontenelle eût eu à peindre les caracteres de Rhadamiste, de Brutus, ou de Catilina, ce grand homme seroit certainement, en ce genre, resté fort au dessous du médiocre. Ces

principes établis, j'en conclus que la passion de la gloire est commune à tous les hommes qui se distinguent en quelque genre que ce soit; puisqu'elle seule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire supporter la fatigue de penser. Mais cette passion, selon les circonstances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres passions. Les hommes, dans lesquels cette union se fait, n'auront jamais de grands succès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une science telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent: en ce genre, c'est l'indifférence qui tient en main la balance de la justice. Dans les contestations, ce ne sont point les parties, c'est l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il est capable d'un amour violent, saura, comme Mr. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité? *Dans un âge*, disoit ce philosophe, *où j'étois le plus amoureux, ma maîtresse me quitte, & prend un autre amant. Je l'apprends, je suis furieux: je vais chez elle, je l'accable de reproches; elle m'écoute, & me dit en riant:* » Fontenelle, lorsque je vous pris, » c'étoit, sans contredit, le plaisir que je cherchois; » j'en trouve plus avec un autre. Est-ce au moindre » plaisir que je dois donner la préférence? Soyez » juste, & répondez-moi «. *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raison; &, si je ne suis plus votre amant, je veux, du moins, rester votre ami.* Une pareille réponse supposoit peu d'amour dans Mr de Fontenelle. Les passions ne raisonnent point si juste.

On peut donc distinguer deux genres différents de sciences & d'arts, dont le premier suppose une ame exempte de toute autre passion que celle de la

gloire ; & le fecond, au contraire, fuppofe une ame fufceptible d'une infinité de paffions. Il eft donc des talents exclufifs. L'ignorance de cette vérité eft la fource de mille injuftices. On defire, en conféquence, dans les hommes, des qualités contradictoires; on leur demande l'impoffible : on veut que la pierre jettée refte fufpendue dans les airs, & n'obéiffe point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que Mr. de Fontenelle, contemple, fans aigreur, la méchanceté des hommes, qu'il la confidere comme un effet néceffaire de l'enchaînement univerfel ; qu'il s'éleve contre le crime fans haïr le criminel ; on vantera fa modération : &, dans le même inftant, on l'accufera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne fent pas que cette même abfence de paffions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins fenfible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger dans les hommes des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce defir : on veut être toujours heureux, &, par conféquent, que les mêmes objets prennent, à chaque inftant, la forme qui nous feroit la plus agréable. On a vu diverfes perfections éparfes dans différents objets; on veut les retrouver réunies dans un feul, & goûter à la fois mille plaifirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la rofe, la faveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'eft donc l'amour aveugle du bonheur, fource d'une infinité de fouhaits ridicules, qui nous fait defirer dans les hommes des qualités abfolument innallia-

bles. Pour détruire en nous ce germe de mille injustices, il faut nécessairement traiter ce sujet avec quelque étendue. C'est en indiquant, conformément à l'objet que je me propose, & les qualités absolument exclusives, & celles qui se trouvent trop rarement réunies dans le même homme, pour que l'on soit en droit de les y desirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgents.

Un pere veut qu'à de grands talents son fils joigne la conduite la plus sage. Mais sentez-vous, lui dirai-je, que vous desirez dans votre fils des qualités presque contradictoires ? Sachez que, si quelque concours singulier de circonstances les a quelquefois rassemblées dans le même homme, elles s'y réunissent très-rarement ; que les grands talents supposent toujours de grandes passions ; que les grandes passions sont le germe de mille écarts ; & qu'au contraire, ce qu'on appelle *bonne conduite*, est presque toujours l'effet de l'absence des passions, & par conséquent, l'apanage de la médiocrité. Il faut de grandes passions pour faire du grand, en quelque genre que ce soit. Pourquoi voit-on tant de pays stériles en grands hommes ? Pourquoi tant de petits Catons, si merveilleux dans leur premiere jeunesse, ne sont-ils communément, dans un âge avancé, que des esprits médiocres ? Par quelle raison enfin, tout est-il plein de jolis enfants & de sots hommes ? C'est que, dans la plupart des gouvernements, les citoyens ne sont pas échauffés de passions fortes. Eh bien ! je consens, dira le pere, que mon fils en soit animé : il me suffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, sentez-vous, lui répondrai-je, combien ce desir est hasardeux ? C'est

vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, & savoir ce que vous desirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite sage. Est-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence? Croyez qu'un caractere passionné seroit pour votre fils un don funeste, sur-tout chez les peuples, où, par la constitution du gouvernement, les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu; étouffez donc en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, repliquera le pere, renoncer en même temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite? Oui, sans doute. Si vous ne pouvez vous y résoudre, rendez-lui des passions; tâchez de les diriger aux choses honnêtes: mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné; & c'est le hasard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes passionnés s'illustrent dans les arts; si les sciences conservent sur eux quelque empire, & si quelquefois ils tiennent une conduite sage; il n'en est pas ainsi de ces hommes passionnés, que leur naissance, leur caractere, leurs dignités & leurs richesses appellent aux premiers postes du monde. La bonne ou mauvaise conduite de ceux-ci est presque entiérement soumise à l'empire du hasard: selon les circonstances dans lesquelles il les place, & le moment qu'il marque à leur naissance, leurs qualités se changent en vices ou en vertus. Le hasard en fait, à son gré, des Appius ou des Décius. Dans la tra-

gédie de Mr. de Voltaire, César dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je serois leur vengeur :*

Si je n'étois César, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'esprit, du courage, de la prudence & de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle, un Marius (1); à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une résolution désespérée, naisse au moment où, ravagé par des ennemis puissants, l'état paroît sans ressource ; si le succès favorise ses entreprises, c'est un demi-dieu : dans tout autre moment, ce n'est qu'un furieux, ou un insensé.

C'est à ces termes si différents que nous conduisent souvent les mêmes passions. Voilà le danger auquel s'expose le pere, dont les enfants sont susceptibles de ces passions fortes qui, si souvent, changent la face du monde. C'est, dans ce cas, la convenance de leur esprit & de leur caractere avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils sont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes

(1) Lu-cong-pang, fondateur de la dynastie des Han, fut d'abord chef de voleurs : il s'empare d'une place, s'attache au service de T-cou, devient Général des armées, défait les T-sins, se rend maître de plusieurs villes, prend le titre de roi, combat, désarme les princes révoltés contre l'empire : par sa clémence, plus que par sa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, est reconnu empereur, & cité dans l'histoire des Chinois comme un de leurs princes les plus illustres

ordinaires, qui, par des services importants, ne peuvent se rendre utiles à l'univers, se couronner de gloire, ni prétendre à l'estime générale, il n'en est aucun qui ne fût utile à ses concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoissance, s'il étoit précisément placé dans le poste qui lui convient. C'est à ce sujet que La Fontaine a dit :

. Un roi prudent & sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage.

Supposons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on présente a peu d'esprit; de plus, il est paresseux. N'importe, dirai-je au nominateur; donnez-lui la place. La bonne conscience est souvent paresseuse : l'activité, lorsqu'elle n'est point l'effet de l'amour de la gloire, est toujours suspecte; le frippon, toujours agité de remords & de craintes, est sans cesse en action. La vigilance, dit Rousseau, est la vertu du vice.

On est prêt à disposer d'une place : elle exige de l'assiduité. Celui qu'on propose est maussade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'assiduité sera la vertu de sa maussaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet; & je conclurai, de ce que j'ai dit ci-dessus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talents ses fils joignent la conduite la plus sage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en fassent aucuns.

Non moins injuste envers les despotes que le pere envers ses fils, dans tout l'Orient est-il un peuple qui n'exige de ses sultans, & beaucoup de vertus,

& sur-tout beaucoup de lumieres ? Cependant quelle demande plus injuste ? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres sont le prix de beaucoup d'études & de méditations ? L'étude & la méditation sont une peine : l'on fait donc tous ses efforts pour s'y soustraire; l'on doit donc céder à sa paresse, si l'on est animé d'un motif assez puissant pour en triompher. Quel peut être ce motif ? le desir seul de la gloire. Mais ce desir, comme je l'ai prouvé dans le troisieme Discours, est lui-même fondé sur le desir des plaisirs physiques, que la gloire & l'estime générale procurent. Or, si le sultan, en qualité de despote, jouit de tous les plaisirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le sultan est donc sans desirs : rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire : il n'a donc point de motif suffisant pour se risquer à l'ennui des affaires, & s'exposer à cette fatigue d'attention nécessaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumieres, c'est vouloir que les fleuves remontent à leur source, & demander un effet sans cause. Toute l'histoire justifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine : on y voit les révolutions se succéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme, qui s'éleve à l'empire, a pour ses successeurs des princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illustrer, n'ayant point les motifs puissants de leur pere, s'endorment sur le trône : &, dès la troisieme génération, la plupart en descendent, sans avoir souvent à se reprocher d'autre crime que celui de la paresse. Je n'en rapporterai qu'un exemple (1) : Li-t-ching, homme

(1) Voyez l'*Histoire des Huns* : par Mr. de Guignes, tome I, page 74.

d'une naiſſance obſcure, prend les armes contre l'empereur T-cong-ching, ſe met à la tête des mécontents, leve une armée, marche à Peking, & le ſurprend. L'impératrice & les reines s'étranglent; l'empereur poignarde ſa fille; il ſe retire dans un endroit écarté de ſon palais: c'eſt là qu'avant de ſe donner la mort, il écrit ces paroles ſur un pan de ſa robe: *J'ai regné dix-ſept ans; je ſuis détrôné, & je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel, juſtement irrité de mon indolence. Je ne ſuis cependant pas le ſeul coupable; les Grands de ma cour le ſont encore plus que moi; ce ſont eux qui me dérobant la connoiſſance des affaires de l'empire, ont creuſé l'aybme où je tombe. De quel front oſerai-je paroître devant mes ancêtres? Comment ſoutenir leurs reproches? O vous! qui me réduiſez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pieces, j'y conſens; mais épargnez mon pauvre peuple: il eſt innocent, & déjà aſſez malheureux de m'avoir eu ſi long-temps pour maître.* Mille traits pareils, répandus dans toutes les hiſtoires, prouvent que la molleſſe commande à preſque tous ceux qui naiſſent armés du pouvoir arbitraire. L'athmoſphere, répandue autour des trônes deſpotiques & des ſouverains qui s'y aſſeyent, ſemble remplie d'une vapeur léthargique, qui ſaiſit toutes les facultés de leur ame. Auſſi ne compte-t-on gueres parmi les grands rois que ceux qui ſe fraient la route du trône, ou qui ſe ſont long-temps inſtruits à l'école du malheur. On ne doit ſes lumieres qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats ſont-ils, en général, plus habiles que les deſpotes les plus puiſſants? C'eſt qu'ils ont, pour ainſi dire, encore leur fortune à

faire ; c'eſt qu'ils ont, avec de moindres forces, à réſiſter à des forces ſupérieures; c'eſt qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de ſe voir dépouillés ; c'eſt que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs ſujets, doit les éclairer ſur les diverſes parties de la législation. Auſſi ſont-ils, en général, infiniment plus occupés du ſoin de former des ſoldats, de contraſter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Auſſi pourroit-on, conſéquemment à ce que je viens de dire, dreſſer, dans les divers empires de l'Orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, meſurée ſur l'échelle de leur puiſſance, décroîtroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité, plus ou moins abſolue, qu'ils auroient ſur leurs ſujets, c'eſt-à-dire, à l'intérêt plus ou moins preſſant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'obſervation, donneroit certainement des réſultats aſſez juſtes : les Sofis & les Mogols y ſeroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus ſtupides ; parce que, ſauf des circonſtances ſingulieres, ou le haſard d'une bonne éducation, les plus puiſſants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un deſpote d'Orient s'occupe du bonheur de ſes peuples ; que, d'une main forte & d'un bras aſſuré, il tienne le gouvernail de l'empire, ce ſeroit, avec le bras de Ganimède, vouloir lancer la maſſe d'Hercule. Suppoſons qu'un Indien fît, à cet égard, quelques reproches à ſon ſultan. De quoi te plains-tu ? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, ſans

justice, exiger que je fusse plus éclairé que toi-même sur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir suprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaisirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes successeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puissance ? Tout homme s'aime, de préférence aux autres ; tu le sais. Exiger que, sourd à la voix de ma paresse, au cri de mes passions, je les sacrifie à tes intérêts, c'est vouloir le renversement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la justice ? L'homme amoureux de l'estime publique, diras-tu, use autrement de son pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'estime publique & la gloire ? Est-il un plaisir accordé aux vertus, & refusé à la puissance ? D'ailleurs, les hommes passionnés pour la gloire sont rares, & ce n'est pas une passion qui passe jusqu'à leurs successeurs. Il falloit le prévoir ; & sentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance, qui lie le souverain au sujet, & que tu séparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le sceptre du despotisme ; lâche, qui n'oses me l'arracher, sois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté : sache que si tu respires, c'est que je le permets : apprends que chaque instant de ta vie est une grace. Vil esclave, tu nais, tu vis pour mes plaisirs. Courbé sous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la misere, meurs ; je te défends jusqu'à la plainte : tel est mon bon plaisir.

Ce que je dis des sultans, peut, en partie, s'appliquer à leurs ministres : leurs lumieres sont, en gé-

néral, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les dépoſer, les grands talents leur ſont néceſſaires ; ils en acquierent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni conſidération, ils ſe livrent à la pareſſe, & ſe contentent de l'eſpece de mérite qui fait fortune à la cour ; mérite abſolument incompatible avec les grands talents, par l'oppoſition qui ſe trouve entre l'intérêt des courtiſans & l'interêt général. Il en eſt, à cet égard, des miniſtres comme des gens de lettres. C'eſt une prétention ridicule de viſer, à la fois, à la gloire & aux penſions. Avant de compoſer, il faut preſque toujours opter entre l'eſtime publique & celle des courtiſans. Il faut ſavoir que, dans la plupart des cours, & ſur-tout dans celles de l'Orient, les hommes y ſont, dès l'enfance, emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienſéance arbitraire ; que la plupart des eſprits y ſont noués ; qu'ils ne peuvent s'élever au grand ; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes deſpotiques, ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Auſſi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les princes ſont forcés de les appeller. Dans tout autre inſtant, le beſoin ſeul pourroit attirer à la cour des gens de mérite ; &, dans cette poſition, il en eſt peu qui conſervent la même force, la même élévation d'ame & d'eſprit. Le beſoin eſt trop près du crime.

Il réſulte, de ce que je viens de dire, que c'eſt exactement demander l'impoſſible, que d'exiger de

grands talents de ceux qui, par leur état & leur position, ne peuvent être animés de passions fortes. Mais que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours? On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux: & l'on veut, à la fois, que les citoyens soient échauffés de l'amour de la patrie, & qu'ils voient en silence les malheurs qu'occasionne une mauvaise législation? On ne sent pas que c'est exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorsqu'on enleve sa cassette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens sages ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, &, par conséquent, des hommes sans vertus. C'est, comme je vais le prouver dans le chapitre suivant, avec une injustice pareille qu'on demande aux hommes des talents & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire, inalliables.





CHAPITRE XV.

De l'injustice du Public à cet égard.

On exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de son cheval, soit aussi-bien tourné qu'un danseur de l'opéra : on voudra qu'un philosophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui soit supérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épistolaire ; où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une maniere agréable. On ne sent pas que c'est demander la réunion des talents presque exclusifs ; qu'il n'est point de femme d'esprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait, à cet égard, une grande supériorité sur les philosophes les plus célebres. C'est avec la même injustice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lû ni étudié, & qui a passé trente ans de sa vie dans la dissipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation : on devroit cependant savoir que c'est à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer ; que cette même capacité se perd, lorsqu'on cesse d'en faire usage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, se trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'administration ; mille objets différents passeront rapidement devant lui : s'il ne peut jetter sur chaque affaire qu'un coup-d'œil superficiel, il faut, par cette

seule raison, qu'au bout d'un certain temps, cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Aussi n'est-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une semblable attention. Ce n'est point à lui à percer jusqu'aux premiers principes de la morale & de la politique; à découvrir, par exemple, jusqu'à quel degré le luxe est utile, quels changements ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états, quelle espece de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même nation, concilier l'esprit de commerce avec l'esprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans, & redoutable au-dehors. Pour résoudre de pareils problêmes, il faut le loisir & l'habitude de méditer. Or, comment penser beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet esprit d'invention, qui suppose de grandes méditations. Ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est un esprit juste, vif, pénétrant, & qui, dans les matieres débattues par les politiques & les philosophes, soit frappé du vrai, le saisisse avec force, & soit assez fertile en expédients pour porter jusqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'est par cette raison qu'il doit à ce genre d'esprit joindre un caractere ferme, une constance à toute épreuve. Le peuple n'est pas toujours assez reconnoissant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne sait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien, & triompher des obstacles que l'intérêt personnel (1) met au bonheur général.

(1) Au moment qu'on venoit de nommer un ministre, un des premiers commis de Versailles, homme de beau-

Auſſi le courage éclairé par la probité eſt-il le principal mérite des gens en place. Vainement ſe flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoiſſances ; ils ne peuveut en avoir de profondes que ſur les matieres qu'ils ont méditées, avant que de parvenir aux grands emplois : or, ces matieres ſont néceſſairement en petit nombre. Qu'on ſuive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui ſe deſtinent aux grandes places. Ils ſortent à ſeize ou dix-ſept ans du college, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices ; ils paſſent deux ou trois ans, tant dans les académies, qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achetent une charge. Pour remplir cette charge, il n'eſt pas néceſſaire de s'inſtruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais conſacrer tout ſon temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils paſſent de-là au gouvernement d'une province, où, ſurchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent enſuite à des places ſupérieures, & ne ſe trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi

---

coup d'eſprit, lui dit : » Vous aimez le bien ; vous êtes » maintenant à portée de le faire. On vous préſentera » mille projets utiles au public ; vous en deſirerez la » réuſſite : gardez-vous, cependant, de rien entreprendre, avant d'examiner ſi l'exécution de ces projets demande peu de fonds, peu de ſoin, & peu de probité. » Si l'argent qu'exige la réuſſite d'un de ces projets, eſt » conſidérable, les affaires qui vous ſurviendront ne vous » permettront pas d'y appliquer les fonds néceſſaires, &

j'observerai que des voyages faits chez les nations voisines, & dans lesquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, seroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. C'est par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre; parce que c'est principalement en eux qu'on desire des talents & des qualités exclusives.

Deux causes également puissantes nous portent à cette injustice; l'une, comme je l'ai dit plus haut, est l'amour aveugle de notre bonheur; & l'autre, c'est l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour excessif de gloire qui le rendoit avide de toute espece de succès? Qui ne s'est point moqué de l'ardeur avec laquelle, si l'on en croit Dumaurier (1), il desiroit la canonisation, & de l'ordre donné, en conséquence, à ses confesseurs de publier par-tout qu'il n'avoit jamais péché mortel-

---

» vous perdrez votre mise. Si le succès dépend de la vigi-
» lance & de la probité de ceux que vous employerez,
» craignez qu'on ne vous force la main sur le choix des
» sujets: songez, d'ailleurs, que vous allez être entouré
» de frippons; qu'il faut un coup-d'œil bien sûr pour les
» reconnoître; & que la premiere, mais en même temps
» la plus difficile science d'un ministre est la science des
» choix «.

(1) Voyez ses *Mémoires*, pour servir à l'*Histoire de la Hollande*, à l'article de GROTIUS.

lement ? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même inſtant, épris du deſir d'exceller dans la poéſie comme dans la politique, ce cardinal faiſoit demander à Corneille de lui céder le *Cid* ? C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ſes grands talents pour l'adminiſtration. Si depuis l'on n'a point vu de miniſtre prétendre à tant de ſortes de gloire, c'eſt que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un ſeul deſir, l'action des paſſions fortes, & s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire, ſe contente d'une ſeule eſpece de ſuccès, lorſqu'il croit en pouvoir obtenir en pluſieurs genres, c'eſt vouloir qu'une terre excellente ne produiſe qu'une ſeule eſpece de fruits. Quiconque aime fortement la gloire, ſent intérieurement que la réuſſite des projets politiques dépend quelquefois du haſard, & ſouvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite ; il en veut donc une plus perſonnelle. Or, ſans une morgue ridicule & ſtupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aſpiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entre eux, non contents de s'immortaliſer par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliſer par leurs écrits, & du moins laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur la ſcience guerriere ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'euſſent-ils pas voulu ? Ces grands hommes aimoient la gloire, & l'on n'en eſt point avide, ſans deſirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus eſtimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les hiſtoires ! Ce ſont Xénophon, Alexandre, Annibal,

Hannon, les Scipions, César, Cicéron, Auguste, Trajan, les Antonins, Comnene, Elisabeth, Charles-quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le Comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde, en ombrageant leurs têtes de différentes especes de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'administration du monde, trouvoient encore le temps de penser & d'écrire : c'est, répondrai-je, que les affaires sont courtes, lorsqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les saisit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point composé; tous ont du moins protégé l'homme illustre dans les lettres, & tous ont dû nécessairement le protéger, parce que, amoureux de la gloire, ils savoient que ce sont les grands écrivains qui la donnent. Aussi Charles-quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies : aussi vit-on le fier Attila lui-même rassembler près de lui les savants dans tous les genres; le khalife Aaron Al-Raschid en composer sa cour; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faisoit-il pas au mérite! Sous son regne, il étoit permis de tout dire, de tout penser, & de tout écrire; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ses vertus & de ses talents, ne pouvoient être que ses panégyristes : bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raison contraire, imposoient silence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'eussent transmis à la postérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-dessus rapportés, que le même desir de gloire auquel les grands

hommes doivent leur supériorité, peut, en fait d'esprit, les faire quelquefois aspirer à la monarchie universelle. Il seroit, sans doute, possible d'unir plus de modestie aux talents : ces qualités ne sont pas exclusives par leur nature ; mais elles le sont dans quelques hommes. Il en est de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes, sans étouffer le germe de leur esprit. C'est un défaut ; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle se plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, sous lequel elle peut les présenter au public. On ne se rappelle point assez souvent qu'il en est des hommes comme de leurs ouvrages ; qu'il faut les juger sur leur ensemble ; qu'il n'est rien de parfait sur la terre ; & que, si l'on désignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de son esprit & de son caractere, il n'est point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes sont comme ces mines riches, où l'or cependant se trouve toujours plus ou moins mêlangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux se dît quelquefois à lui-même : S'il m'étoit possible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne suis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux sera toujours sourd à de pareils conseils. Habile à saisir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accusés de n'être pas, dans leurs manieres, aussi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas se rappeller, comme je l'ai dit ci-devant, que, semblables à ces animaux qui se retirent dans les dé-

ſerts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement; & que c'eſt dans le ſilence de la ſolitude que les vérités ſe dévoilent à leurs yeux. Or, tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonſtances, & qui contemple les objets ſous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'eſprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François reſſemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois? C'eſt que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la reſſemblance des objets qu'on leur préſente, ont entre elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous ſommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets, & mene une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'eſt exiger les contradictoires; c'eſt demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injuſtices de cette eſpece ne fait-on pas aux hommes de génie! Combien de fois ne les a-t-on pas accuſés de ſottiſe, dans le temps même qu'ils faiſoient preuve de la plus haute ſageſſe? Ce n'eſt pas que les gens de génie, comme le dit Ariſtote, n'aient ſouvent un coin de folie. Ils ſont, par exemple, ſujets à mettre trop d'importance (1)

---

(1) Souvent ils ont pour eux une eſtime excluſive. Parmi ceux-là même qui ne ſe diſtinguent que dans les arts les plus frivoles, il en eſt qui penſent, qu'en leur pays, il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce ſujet, un mot aſſez plai-

à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes passions que suppose le génie, peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite : mais ce germe de leurs erreurs l'est aussi de leurs lumieres. Les hommes froids, sans passions & sans talents, ne tombent pas dans les écarts de l'homme passionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut persuader, qu'avant de prendre un parti, ils en calculent, les jetons en main, les avantages & les inconvénients : il faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fussent determinés, dans leur conduite, que par la réflexion ; & l'expérience nous apprend qu'ils le sont toujours par le sentiment, &, qu'à cet égard, les gens froids sont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on suppose qu'un d'eux soit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer ; il se met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun risque, il en est sûr ; il sait que, dans ce cas, la peur est tout-à-fait déraisonnable ; il se le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus sur lui ; le sentiment de la crainte s'empare de son ame ; & c'est à cette crainte ridicule qu'il doit sa guérison.

---

sant, attribué à Marcel. Un danseur Anglois, fort célebre, arrive à Paris, descend chez Marcel : *Je viens*, lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art ; souffrez que je danse devant vous, & que je profite de vos conseils....* *Volontiers*, lui dit Marcel. Aussi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles, & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : *Monsieur, l'on saute dans les autres pays, & l'on ne danse qu'à Paris ; mais, hélas ! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre royaume !*

La réflexion est donc, dans les gens froids, comme dans les autres hommes, soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquents que l'homme passionné, c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'est, en effet, qu'à la foiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! Quel respect ne croient-ils pas inspirer au public, qui ne les laisse jouir, dans leur petite société, du titre d'hommes sensés, & ne les cite point comme fous, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils, sans honte, passer ainsi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légere, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriser. Cependant si, dans les bois, les solitudes & les dangers, la crainte a souvent, à leurs propres yeux, exageré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exageroit-il pas les plaisirs, comme la frayeur s'exagere les dangers ? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que soi de juste appréciateur de son plaisir ; que les hommes étant animés de passions différentes, les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différents ; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment ; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raison froide, c'est assembler la diete de l'empire pour y connoître des cas de conscience ? Ils devroient sentir qu'avant de prononcer sur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins, savoir quels sont les motifs

qui le déterminent, c'eſt-à-dire, la force par laquelle il eſt entraîné : mais, pour cet effet, il faudroit connoître & la puiſſance des paſſions, & le degré de courage néceſſaire pour y réſiſter. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen, s'apperçoit bientôt que les paſſions ſeules peuvent combattre contre les paſſions ; & que ces gens raiſonnables, qui s'en diſent vainqueurs, donnent à des goûts très-foibles le nom de paſſions, pour ſe ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne réſiſtent point aux paſſions ; mais ils leur échappent. La ſageſſe n'eſt point en eux l'effet de la lumiere, mais d'une indifférence comparable à des déſerts également ſtériles en plaiſirs comme en peines. Auſſi ne ſont-ils point heureux. L'abſence du malheur eſt la ſeule félicité dont ils jouiſſent ; & l'eſpece de raiſon qui les guide, ſur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant, ſans ceſſe, de l'isle fortunée du plaiſir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raiſon nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux ; mais qu'on en abandonne les détails à ſes goûts & à ſes paſſions. Qui conſulteroit, ſur-tout, la raiſon, ſeroit, ſans ceſſe, occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien ; il auroit toujours ſous les yeux la poſſibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul ſeroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous ſouſtraire.

Au reſte, quelques reproches qu'on faſſe aux gens d'eſprit, quelque attentive que ſoit l'envie à dépri-

mer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts personnels & peu importants, que devroit absorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être insensibles à de pareilles attaques, sentir que ce sont souvent des pieges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur fasse, sans cesse, un crime de leurs inattentions? Ils doivent savoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les désœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oisiveté; qu'il n'est point d'homme doué d'une attention suffisante pour s'illustrer dans les arts & les sciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulieres; que, d'ailleurs, cette politesse, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il est de l'intérêt public qu'un savant fasse une découverte de plus & cinquante visites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce sujet un fait assez plaisant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voisin un de ces désœuvrés, si importuns dans la société. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveilles, s'ennuie avec lui de la maniere la plus humaine, jusqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre désœuvré court ailleurs promener son ennui. Il part: l'homme de lettres se remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il est accusé de n'avoir point rendu la visite qu'il a reçue, il est taxé d'impolitesse; il le sait: il monte à son tour chez son ennuyé: *Monsieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi; cependant*,

vous le savez, c'est l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas; c'est donc vous qui m'êtes obligé, & c'est moi qu'on taxe d'impolitesse. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez si vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, sinon que je n'ai pas, comme vous, le besoin des visites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injustice d'en médire, après l'avoir ennuyé. Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponse! Que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talents incompatibles avec leurs occupations, & se surprennent à demander les contradictoires.

Un homme a passé sa vie dans les négociations: les affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect: que cet homme aille dans le monde; on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractere ouvert; c'est par sa franchise qu'il nous a plu: on exige, que changeant tout-à-coup de caractere, il devienne circonspect au moment précis qu'on le desire. On veut toujours l'impossible. Il est, sans doute, un sel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne sont pas absolument contradictoires. Je sais qu'un concours singulier de circonstances peut nous plier à des habitudes opposées: mais c'est un miracle, & l'on ne doit pas compter sur les miracles. En général, on peut assurer que tout se tient dans le caractere des hommes; que les qualités y sont liées aux défauts; & qu'il est même certains vices de l'esprit attachés à certains états. Qu'un

homme occupe un poste important ; qu'il ait par jour cent affaires à juger : si ses jugements sont sans appel, s'il n'est jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénetre dans son ame ; & qu'il ait la plus grande confiance en ses lumieres. Il n'en sera pas ainsi, ou d'un homme dont les avis seront, par ses égaux, débattus & contredits dans un conseil, ou d'un savant qui, s'étant quelquefois trompé sur les matieres qu'il a mûrement examinées, aura nécessairement contracté l'habitude de la suspension d'esprit (1); suspension qui, fondée sur une salutaire méfiance de nos lumieres, nous fait percer jusqu'à ces vérités cachées que le coup-d'œil superficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il semble que la connoissance de la vérité soit le prix de cette sage méfiance de soi-même. L'homme qui se refuse au doute, est sujet à mille erreurs : il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandoit un jour à l'un des plus savants hommes de la Perse, comment il avoit acquis tant de connoissances : *En demandant sans peine*, répondit-il, *ce que je ne savois pas* » Interrogeant un jour un philosophe, dit le poëte
» Saadi, je le pressois de me dire de qui il avoit
» tant appris : *Des aveugles*, me répondit-il, *qui ne*
» *levent point le pied sans avoir auparavant sondé*

(1) Il seroit peut-être à desirer qu'avant que de monter aux grandes places, les hommes destinés à les remplir, composassent quelque ouvrage : ils en sentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à se méfier de leurs lumieres : &, faisant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

» *avec leur bâton le terrein ſur lequel ils vont l'ap-*
» *puyer* «.

Ce que j'ai dit ſur les qualités excluſives, ou par leur nature, où par des habitudes contraires, ſuffit à l'objet que je me propoſe. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoiſſance. La principale, c'eſt d'apprendre à tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit : & c'eſt la queſtion que je vais traiter dans le chapitre ſuivant.





CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre.

Pour connoître son talent, il faut examiner & de quelle espece d'objets le hasard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de passion l'on a pour la gloire. C'est sur cette double combinaison qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'est point d'homme entiérement dépourvu de connoissances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de physique ou d'histoire, plus d'images ou de sentiments, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la physique, à la politique ou à la poésie. Est-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique? Il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre, que le magasin de sa mémoire sera mieux fourni des objets qui entrent dans la composition d'une certaine espece de tableaux. Un poëte naît dans ces âpres climats du Nord, que d'une aîle rapide traversent, sans cesse, les noirs ouragans; son œil ne s'égare point dans des vallées riantes; il ne connoît que l'éternel hiver, qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne sur des déserts arides; les échos ne lui répetent que les hurlements des ours; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des sapins, aussi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poëte naît,

naît, au contraire, sous le climat fortuné de l'Italie; l'air y est pur; la terre est jonchée de fleurs; les zéphyrs agitent doucement de leur souffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruisseaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes: tout y semble fait pour le plaisir des yeux & l'ivresse des sens. Peut-on douter que, de ces deux poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayants? Cependant ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne composeront de ces tableaux, s'ils ne sont animés d'une passion forte pour la gloire.

Les objets que le hasard & l'éducation placent dans notre mémoire, sont, à la vérité, la matiere premiere de l'esprit; mais cette matiere y reste morte & sans action, jusqu'au moment où les passions la mettent en fermentation. C'est alors qu'elle produit un assemblage nouveau d'idées, d'images ou de sentiments, auxquels on donne le nom de génie, d'esprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel est le nombre & quelle est l'espece des objets qu'on a déposés dans le magasin de sa mémoire, avant que de se déterminer pour aucun genre d'étude, il faut ensuite constater jusqu'à quel degré l'on est sensible à la gloire. On est sujet à se méprendre sur ce point, & l'on donne volontiers le nom de passions à de simples goûts; rien cependant, comme je l'ai déjà dit, de plus facile à distinguer. On est passionné, lorsqu'on est animé d'un seul desir, & que toutes nos pensées & nos actions sont subordonnées à ce desir. L'on n'a que des

goûts, lorſque notre ame eſt partagée en une infinité de deſirs à peu près égaux. Plus ces deſirs ſont nombreux, plus nos goûts ſont modérés; au contraire, moins les deſirs ſont multipliés, plus ils ſe rapprochent de l'unité, & plus nos goûts ſont vifs & prêts à ſe changer en paſſions. C'eſt donc l'unité, ou, du moins, la prééminence d'un deſir ſur tous les autres, qui conſtate la paſſion. La paſſion conſtatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthouſiaſme qu'on a pour les grands hommes. C'eſt, dans la premiere jeuneſſe, une meſure aſſez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis dans la premiere jeuneſſe; parce qu'alors plus ſuſceptible de paſſions, on ſe livre plus volontiers à ſon enthouſiaſme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talents; on peut encore eſpérer de voir un jour eſtimer en ſoi ce qu'on eſtime dans les autres; il n'en eſt pas ainſi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge, ſans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents, pour ſe conſoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger ſans intérêt, &, par conſéquent, n'avoir point encore éprouvé le ſentiment de l'envie. L'on en eſt peu ſuſceptible dans la premiere jeuneſſe : auſſi les jeunes gens voyent-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la poſtérité les verra. Auſſi faut-il, en général, renoncer à l'eſtime des hommes de ſon âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'eſt ſur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près ſon mérite; & ſur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'eſtime jamais dans les autres que des idées analogues aux

siennes, le respect qu'on a pour l'esprit est toujours proportionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célebre les grands hommes que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi César pleuroit-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre ? C'est qu'il étoit César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste ? C'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu pour les grands hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, & se déterminer, en conséquence, sur le choix de ses études. Le choix est toujours bon, lorsqu'en quelque genre que ce soit, la force des passions est proportionnée à la difficulté de réussir : or, il est d'autant plus difficile de réussir en un genre, que plus d'hommes se sont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carriere où se sont illustrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y distinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'esprit, &, par conséquent, être animé de la plus forte passion pour la gloire. Qui n'est pas susceptible de cet extrême degré de passion, ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans lesquels il soit plus facile de réussir. Il en est de cette espece : dans la physique, par exemple, il est des terreins incultes, & des matieres sur lesquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéressants, n'ont, pour ainsi dire, jetté qu'un coup-d'œil superficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les succès sont à la portée de presque tous les esprits ; & ce sont les seuls auxquels puissent prétendre les passions foibles.

Qui n'eſt point ivre d'amour pour la gloire, doit la chercher dans les ſentiers détournés, &, ſur-tout; éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur; & le public prévenu lui refuſeroit même l'eſtime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement paſſionné dépend donc de l'adreſſe avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux, qui, brûlant d'une plus forte paſſion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'eſprit. Par cette adreſſe, l'homme qui, foiblement paſſionné, a cependant contracté dans ſa jeuneſſe quelque habitude de travail & de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'eſprit, obtenir une aſſez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'eſt de comparer le degré de paſſion dont on eſt animé, au degré de paſſion que ſuppoſe le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque eſt, à cet égard, exact obſervateur de lui-même, échappe à mille erreurs, où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des paſſions. Il ſentira qu'en parcourant ſucceſſivement différents genres de ſciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme univerſellement médiocre; que cette univerſalité eſt un écueil où la vanité conduit, & fait ſouvent échouer les gens d'eſprit; & qu'enfin, ce n'eſt que dans la premiere jeuneſſe qu'on eſt doué de cette attention infatigable qui creuſe juſqu'aux premiers principes d'un art ou d'une ſcience: vérité importante dont

l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course, & s'oppose aux progrès des sciences. Il faut, pour la saisir, se rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troisieme Discours, est allumé dans nos cœurs par l'amour des plaisirs physiques; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la premiere jeunesse; que c'est, par conséquent, au printemps de la vie qu'on est susceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'est alors qu'on sent en soi des semences enflammées de vertus & de talents. La force & la santé qui circulent alors dans nos veines, y portent le sentiment de l'immortalité; les années paroissent alors s'écouler avec la lenteur des siecles; on sait, mais l'on ne sent pas qu'on doit mourir, & l'on en est d'autant plus ardent à poursuivre l'estime de la postérité. Il n'en est pas ainsi, lorsque l'âge attiédit en nous les passions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en se mêlant aux rayons de la gloire, en ternissent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux; nous cessons d'y prendre intérêt; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on suit encore la carriere où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'est qu'on céde à l'habitude; c'est que l'habitude s'est fortifiée, lorsque les passions se sont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui; &, pour s'y soustraire, on continuera de cultiver la science dont les idées familieres se combinent sans peine dans notre esprit. Mais l'on sera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans? on ne fera point alors d'un grand géometre un grand poëte, d'un grand poëte un

grand chymiste, d'un grand chymiste un grand politique. Qu'à cet âge on éleve un homme à quelque grande place ; si les idées, dont il a déjà chargé sa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'esprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magistrats, quelquefois trop concentrés dans la discussion des intérêts particuliers, en est-il aucun qui pût, avec supériorité, remplir les premieres places, s'il ne faisoit en secret des études profondes relatives au poste qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études, ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme est-il d'un caractere entier & despotique ? les entreprises qu'il formera seront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public. Est-il d'un caractere doux, ami du bien public ? il n'osera rien entreprendre. Comment hasarderoit-il quelques changements dans l'administration ? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'esprit tiennent toujours à son étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ses projets, est hardi dans ses conceptions : au contraire, l'homme stérile en ressources contracte nécessairement une habitude de timidité que la sottise prend souvent pour sagesse. S'il est très-dangereux de toucher trop souvent à la machine du gouvernement, je sais aussi qu'il est des temps où la machine s'arrête, si l'on n'y remet de nouveaux ressorts. L'ouvrier ignorant n'ose l'entreprendre ; & la machine se détruit d'elle-même. Il n'en est pas ainsi de l'ouvrier habile ; il sait, d'une

main hardie, la conſerver en la réparant. Mais la ſage hardieſſe ſuppoſe une étude profonde de la ſcience du gouvernement ; étude fatigante, & dont on n'eſt capable que dans la premiere jeuneſſe, & peut-être, dans les pays où l'eſtime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette eſtime eſt ſtérile en plaiſirs, il n'y croît pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illuſtres, que le haſard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement ſingulier de circonſtances rend amoureux de cette eſtime, déſertent alors leur patrie ; & cet exil volontaire en préſage la ruine : ſemblables à ces aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du chêne antique ſur lequel ils ſe retiroient.

J'en ai dit aſſez ſur ce ſujet. Je conclurai des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *eſprit* eſt en nous le produit des objets placés dans notre ſouvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'eſt donc, comme je l'ai déjà dit, qu'en combinant l'eſpece d'objets dont le haſard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force, & le genre de ſon eſprit. Qui s'obſerve ſcrupuleuſement à cet égard, ſe trouve à peu près dans le cas de ces chymiſtes habiles, qui, lorſqu'on leur montre les matieres dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédiſent d'avance le réſultat de l'opération. Sur quoi j'obſerverai que, s'il eſt un art d'exciter en nous des paſſions fortes ; s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine eſpece d'idées & d'objets ; il eſt, en conſéquence, des méthodes ſû-

res pour former des hommes de génie. Cette connoissance de la nature de l'esprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le desir de s'illustrer. Elle peut leur en fournir les moyens; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention sur une infinité d'objets divers; mais à la rassembler toute entiere sur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'est pas qu'on doive, à cet égard, pousser trop loin le scrupule: l'on n'est point profond en un genre, si l'on n'a fait des incursions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ses regards sur les premiers principes des diverses sciences. Il est utile & de suivre la marche uniforme de l'esprit humain dans les différents genres de sciences & d'arts, & de considérer l'enchaînement universel qui lie ensemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'esprit; mais il n'y faut consacrer qu'un certain temps, & porter sa principale attention sur les détails de l'art ou de la science qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ses études, qu'une curiosité indiscrete, atteint rarement à la gloire. Qu'un sculpteur, par exemple, soit, par son goût, également entraîné vers l'étude de la sculpture & de la politique, & qu'en conséquence, il charge sa mémoire d'idées qui n'ont entre elles aucun rapport, je dis que ce sculpteur sera certainement moins habile & moins célebre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli sa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il professe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainsi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni se communiquer leurs idées, ni causer ensemble.

Au reste, cette connoissance de l'esprit, sans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public : elle peut éclairer les gens en place sur la science des choix, & leur faire, en chaque genre, distinguer l'homme supérieur. Ils le reconnoîtront, premierement, à l'espece d'objets dont cet homme s'est occupé ; & secondement, à la passion qu'il a pour la gloire ; passion, dont la force, comme je l'ai déjà dit, est toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'esprit, & presque toujours au mérite de ceux qui composent notre société.

Qui n'aime ni n'estime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'estime générale, est, à coup sûr, un homme sans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un sot & d'un homme d'esprit rompt entre eux toute société. En fait de mérite, c'est le signe d'anathême, que de se plaire trop dans la société des gens médiocres.

Après avoir considéré l'esprit sous tant de rapports divers, je devrois, peut-être, essayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet sur cette matiere devroit être la conclusion de mon ouvrage. Si je me refuse à ce travail, c'est qu'en supposant même que je pusse réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il est évident que, dans nos mœurs actuelles, il seroit presque impossible de faire usage de ces moyens. Je me contenterai donc de jetter un coup d'œil rapide sur ce qu'on appelle l'éducation.



CHAPITRE XVII.

De l'Éducation.

L'art de former des hommes est, en tout pays, si étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique, sans en faire dans la constitution même des états.

L'art de l'éducation n'est autre chose que la connoissance des moyens propres à former des corps plus robustes & plus forts, des esprits plus éclairés & des ames plus vertueuses. Quant au premier objet de l'éducation, c'est sur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puisqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faisoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre & les esprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuses, je crois qu'ayant fait sentir & l'importance du choix des objets qu'on place dans sa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des passions fortes, & les diriger au bien général, j'ai suffisamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit suivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on est, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux, lorsqu'ils sont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne se prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus

grossiers, & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de son temps la meilleure distribution possible ? Qui doute que les succès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage ? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup-d'œil, les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique.

L'on doit, par exemple, consacrer quelque temps à l'étude raisonnée de la langue nationale. Quoi de plus absurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la sortie des classes ; parce qu'elle n'est, dans le cours de la vie, de presque aucun usage ? En vain, dira-t-on, que, si l'on retient si long-temps les jeunes gens dans les colleges, c'est moins pour qu'ils y apprennent le latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur proposer une étude moins ingrate, moins rebutante ? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émousser en eux cette curiosité naturelle, qui, dans la premiere jeunesse, nous échauffe du desir d'apprendre ? Combien ce desir ne se fortifieroit-il pas, si, dans l'âge où l'on n'est point encore distrait par de grandes passions, l'on substituoit, à l'insipide étude des mots, celle de la physique, de l'histoire, des mathématiques, de la morale, de la poésie, &c ? L'étude des langues mortes, repliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle assujettit à la nécessité de traduire & d'expliquer les auteurs ; elle meuble, par conséquent, la tête des jeunes gens de toutes les

idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, est-il rien de plus ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées, qu'on peut, avec le secours des traductions, y graver en deux ou trois mois ? L'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'étude, c'est donc la connoissance fort incertaine de ces finesses de l'expression latine, qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine ; car enfin, quelque étude qu'un homme fasse de la langue latine, il ne la connoîtra jamais aussi parfaitement qu'il connoît sa propre langue. Or, si, parmi nos savants, il en est très-peu de sensibles à la beauté, à la force, à la finesse de l'expression françoise, peut-on imaginer qu'ils soient plus heureux, lorsqu'il s'agit d'une expression latine ? ne peut-on pas soupçonner que leur science, à cet égard, n'est fondée que sur notre ignorance, notre crédulité & leur hardiesse ; & que, si l'on pouvoit évoquer les mânes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux discours de nos rhéteurs ne leur parussent écrits dans un jargon presque inintelligible ? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce soupçon ; & je conviendrai, si on le veut, qu'au sortir de ses classes, un jeune homme est fort instruit des finesses de l'expression latine : mais, dans cette supposition même, je demanderai si l'on doit payer cette connoissance du prix de huit ou dix ans de travail ; & si, dans la premiere jeunesse, dans l'âge où la curiosité n'est combattue par aucune passion, où l'on est par conséquent plus capable d'application, ces huit ou dix années consommées dans l'étude des mots, ne seroient pas mieux employées

à l'étude des choses, & sur-tout des choses analogues au poste qu'on doit vraisemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop austeres de ceux qui croient qu'un jeune homme doit se borner uniquement aux études convenables à son état. L'éducation d'un jeune homme doit se prêter aux différens partis qu'il peut prendre : le génie veut être libre. Il est même des connoissances que tout citoyen doit avoir : telle est la connoissance & des principes de la morale, & des loix de son pays. Tout ce que je demanderois, c'est qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit, vraisemblablement, embrasser. Quoi de plus absurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premieres places de l'armée, de la magistrature ou de l'administration ? Peut-on, sans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études jusqu'à seize ou dix-sept ans ; c'est-à-dire, jusqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, distraits par les plaisirs, ils deviennent souvent incapables d'application ?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve aussi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'eussent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoient aux jeux olympiques y disputer le prix de la lutte, ou de la course.

Mais, dira-t-on, si l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps consacré à l'éducation, que n'essaie-t-on de le faire ? A quelle cause attribuer

l'indifférence où l'on reste à cet égard ? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du dessinateur ? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du musicien sur le manche de son violon ? Pourquoi l'un & l'autre de ces artistes reçoivent-ils une éducation si convenable à l'art qu'ils doivent professer ? & néglige-t-on si fort l'éducation des Princes, des Grands, & généralement de tous ceux que leur naissance appelle aux grandes places ? Ignore-t-on ce que les vertus, & sur-tout les lumieres des Grands, ont d'influence sur le bonheur ou le malheur des nations ? Pourquoi donc abandonner au hasard une partie si essentielle à l'administration ? Ce n'est pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colleges une infinité de gens éclairés, qui connoissent également & les vices de l'éducation, & les remedes qu'on y peut apporter : mais, que peuvent-ils faire sans l'aide du gouvernement ? Or, les gouvernements doivent peu s'occuper du soin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on sent rarement le besoin pressant d'un grand homme : les grands états se soutiennent par leur propre masse. Il n'en est pas ainsi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à soutenir le poids énorme des armées de l'Asie. Sparte ne devoit sa conservation qu'aux grands hommes, qui naissoient successivement pour la défendre. Aussi, toujours occupée du soin d'en former de nouveaux, c'étoit sur l'éducation publique que devoit se porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on est plus ra-

tement exposé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le besoin plus ou moins urgent d'une chose est, en chaque genre, l'exacte mesure des efforts d'esprit qu'on fait pour se la procurer. Mais, dira-t-on, il n'est point d'état, parmi les plus puissants, qui n'éprouve quelquefois le besoin des grands hommes. Oui, sans doute; mais ce besoin n'étant point habituel, on n'a pas soin de le prévenir. La prévoyance n'est point la vertu des grands états. Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obstacles l'intérêt personnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie? On y peut, sans doute, former des hommes instruits; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper: mais jamais on n'y formera des hommes de génie, parce que ces idées & ces objets sont stériles, si l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire soit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaisirs, & que les honneurs soient le prix du mérite. Or, l'intérêt des puissants ne leur permet pas d'en faire une aussi juste distribution: ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à considérer les graces comme une dette, dont ils s'acquittent envers le talent. En conséquence, ils en accordent rarement au mérite: ils sentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoissance de leurs obligés, que ces obligés seront moins dignes de leurs bienfaits. L'injustice doit donc sou-

vent présider à la distribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles sont, dans les grands empires, les principales causes & de la disette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de soin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelque grands cependant que soient les obstacles qui, dans ces pays, s'opposent à la réforme de l'éducation publique; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obstacles ne sont pas insurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernements absolument despotiques, tels que les gouvernements orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation ? Il n'est point d'éducation sans objet; & l'unique qu'on puisse se proposer, c'est, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernements arbitraires, l'opposition que les despotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un systême si conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'est donc point d'objet d'éducation, ni, par conséquent, d'éducation. En vain, la réduiroit-on aux seuls moyens de plaire au souverain : quelle éducation que celle dont le plan seroit tracé d'après la connoissance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir, ou changer de caractere avant la fin d'une éducation. Ce n'est, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des souverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique.

blique. Mais un traité sur cette matiere devroit, sans doute, être précédé d'un ouvrage encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il est possible de lever les puissants obstacles que des intérêts personnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'est un problême moral, qui, dans les gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'Orient, est, je crois, un problême insoluble. Trop jaloux de regner sous le nom de leur maître, c'est dans une ignorance honteuse & presque invincible que les visirs retiendront toujours les sultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainsi abandonnée au hasard, quel soin peut-on prendre de l'éducation des particuliers ? Un pere desire l'élévation de ses fils : il sait que ni les connoissances, ni les talents, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune; que les princes ne croient jamais avoir besoin d'hommes éclairés & savants : il ne demandera donc à ses fils ni connoissances, ni talents; il sentira même confusément que, dans de pareils gouvernements, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de sa morale se réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entre elles, ne peuvent donner à ses fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop séveres & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune; & que, si deux choses, comme le dit Pythagore, rendent un homme semblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité : celui qui se modéleroit sur les dieux, seroit, à coup sûr, maltraité par les hommes.

Voilà la source de la contradiction qui se trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays soumis au despotisme, l'on est forcé, par l'usage, de donner à ses enfants, & la conduite qu'on leur prescrit. Un pere leur dit, en général & en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail, & sans le savoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes, soyez un coquin timide & prudent ; & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Moliere, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation, qui consiste à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'est point de pere qui, sans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux arguments pressants qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce sujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je suppose que, sous le titre de Bacha, un pere destine son fils au gouvernement d'une province ; que, prêt à prendre possession de cette place, son fils lui dise : Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance, ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'est de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : sourd aux menaces du puissant oppresseur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé ; & la justice présidera à tous mes jugements. O mon fils ! que l'enthousiasme de la vertu sied bien à la jeunesse ! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, sans doute, être juste : cependant, à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être exposé ! à combien de petites injusti-

ces ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuser les Grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quelque élevé que vous soyez, un mot du sultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils esclaves : la haine d'un eunuque ou d'un ichoglan peut vous perdre ; songez à les ménager . . . . Moi ! je ménagerois l'injustice ? Non, mon pere. La sublime Porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux ; je ne me prêterai point à ses vues. Je sais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conservation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aisance même, qui supporte les impôts, doit ce qu'exige la sage économie, & non la prodigalité : j'éclairerai sur ce point le divan . . . . Abandonnez ce projet, mon fils ; vos représentations seroient vaines ; il faudroit toujours obéir . . . . Obéir ! non ; mais plutôt remettre au sultan la place dont il m'honore . . . . O, mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples ne seroient point soulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté . . . Oui, sans doute, l'injustice se commettroit ; mais je n'en serois pas l'instrument. L'homme vertueux, chargé d'une administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus sensible aux miseres de ses concitoyens, s'arrache du sein des villes : c'est dans les déserts, les forêts, & jusques chez les Sauvages, qu'il fuit l'aspect odieux de la tyrannie, & le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-

vous, d'imitateurs; je l'ignore : l'ambition en secret vous en assure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le musulman zélé, qui le premier annonça la loi du divin prophete, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il étoit suivi d'autres martyrs? La vérité parloit à son cœur; il lui devoit un témoignage authentique; il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion? & les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus? Mais souffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'associois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands, ou que je m'en sépare, les caravanes n'en seront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ses mœurs; je m'opposerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je ferai mon bien, sans ajouter au malheur public. Ce raisonnement est le vôtre : & si ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, sous le nom de Bacha, ce que vous me défendez sous celui d'Arabe? O mon pere! mes yeux s'ouvrent enfin; je le vois; la vertu n'habite point les états despotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances; ma vertu vous devient odieuse; & votre espoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'est encore à vous que je m'en rapporte; sondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la justice à mes goûts, à mes plaisirs, aux caprices d'une odalique, avec quelle force me

rappelleriez-vous alors ces maximes austeres de vertu apprises dans mon enfance ? Pourquoi votre zele ardent s'attiédit-il, lorsqu'il s'agit de sacrifier cette même vertu aux ordres d'un sultan ou d'un visir ? J'oserai vous l'apprendre : c'est que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéissance, doit rejaillir sur vous : alors vous méconnoissez le crime ; &, si vous le reconnoissiez, j'en atteste votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On sent que, pressé par de tels raisonnements, il seroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeste entre les principes d'une saine morale, & la conduite qu'il prescrit à son fils. Il seroit forcé de convenir qu'en desirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite & confuse, desiré que, tout entier aux soins de sa grandeur, ce fils y sacrifiât jusqu'à la justice. Or, dans ces gouvernements asiatiques, où, des fanges de la servitude, l'on tire l'esclave qui doit commander à d'autres esclaves, ce desir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'essayeroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuse que personne ne donneroit à ses enfants ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne sont pas vicieux, parce qu'en général ils sont méchants, mais parce que la récompense y devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu ? Qu'espérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, si la forme du gouvernement s'y prêtoit ? où, d'ailleurs, personne n'étant animé de la passion forte du bien public, il ne peut, par conséquent, y avoir

d'homme vraiment vertueux ? Il faut, dans les gouvernements despotiques, renoncer à l'espoir de former des hommes célebres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déjà dit, l'on peut, sans doute, tenter cette entreprise avec quelque espoir de succès : mais il faut, en même temps, convenir que l'exécution en seroit d'autant plus difficile, que la constitution monarchique se rapprocheroit davantage de la forme du despotisme, ou que les mœurs seroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet; & je me contenterai de rappeller au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation se réduit, premiérement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'espece d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens; &, secondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la passion de la gloire & de l'estime.

Ces deux problêmes résolus, il est certain que les grands hommes, qui maintenant sont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonstances, deviendroient l'ouvrage du législateur; & qu'en laissant moins à faire au hasard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier & les talents, & les vertus.

Fin du second Volume.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

Pour résoudre ce problême, on recherche, dans ce Discours, si la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à *l'esprit*, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres; & l'on examine si *tous les hommes*, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la *puissance physique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorsqu'ils ont des motifs suffisants pour surmonter la peine de l'*application*.

été le plus honorés : ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales, qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits.

La conclusion générale de ce Discours, c'est que tous les hommes, communément bien organisés, ont en eux la *puissance physique* de s'élever aux *plus hautes idées* ; & que la *différence d'esprit* qu'on remarque entre eux, dépend des *diverses circonstances* dans lesquelles ils se trouvent placés, & de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'*éducation*.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

Pour donner une connoissance exacte de l'*esprit* & de *sa nature*, on se propose, dans ce Discours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*esprit*.

On prouve, dans ce Chapitre, que, dans les questions compliquées, il ne suffit pas, pour bien voir, d'avoir l'esprit juste ; qu'il faudroit encore l'avoir étendu ; qu'en général les hommes sont sujets à s'énorgueillir de la justesse de leur esprit, à donner à cette justesse la préférence sur le génie ; qu'en conséquence, ils se disent supérieurs aux

Fin de la Table sommaire.